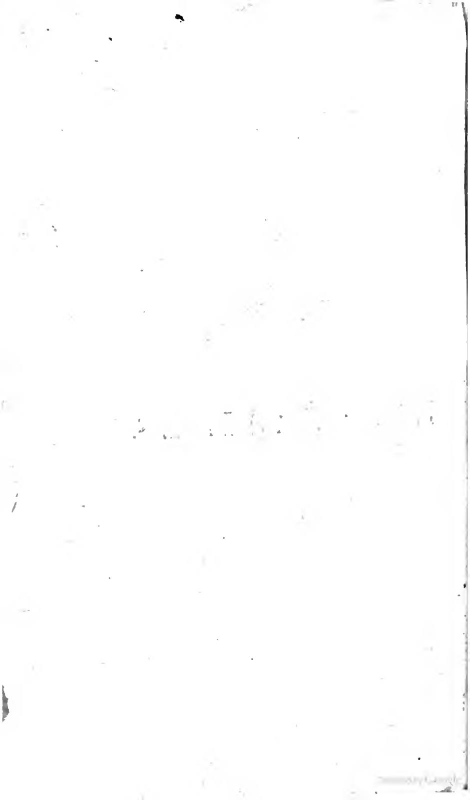




DIVERSITÉS
GALANTES
ET
LITTÉRAIRES.



DIVERSITÉS
GALANTES
ET
LITTÉRAIRES.

PREMIERE PARTIE.

NOUVELLE ÉDITION.



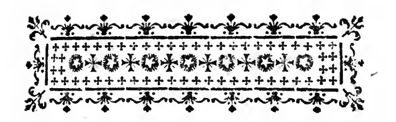
A LONDRES,
Et se trouve à PARIS,
Chez { RUAULT, Libraire, rue de la Harpe,
Et LAPORTE, Libraire, rue des Noyers.

M. DCC. LXXVIII.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'objet qu'on s'eſt propoſé dans ce Recueil a été de raſſembler en un dépôt acceſſible & commode une foule de petites Pieces en Proſe, ou publiées ſéparément en Feuilles volantes, ou enſevelies dans de vieux Journaux & des Collections volumineuſes. Si ce premier Eſſai eſt bien reçu du Public, on en publiera une ſuite, qui, ſans être fort étendue, renfermera tout ce qu'il peut y avoir de plus précieux en ce genre.

On trouve chez Laporte un Atlas moderne-portatif, ou Collection des Cartes ſur toutes les parties du Globe terreſtre, par divers Auteurs célebres; Ouvrage abſolument néceſſaire aux Voyageurs, & utile à toutes les claſſes de Citoyens.



DIVERSITÉS GALANTES ET LITTÉRAIRES.



Le Langage des Mains.

En parlant ici de la propriété qu'ont les mains d'exprimer différens mouvemens de l'ame, nous croyons pouvoir rapporter une remarque assez singuliere, qui se trouve dans

le Teſtament de la Hoguette. « De même» » dit-il, à-peu-près, que la reſſemblance des » caractères forme & reſſerre les nœuds de l'a- » mitié; ainſi, pour ce qui regarde les corps, » lorſque l'union ſe fait entre celles de leurs » parties qui ſont ſemblables & qui ſe correſ- » pondent, l'impreſſion de plaiſir eſt beaucoup » plus grande qu'elle ne l'eſt, lorſque les parties » qui s'uniſſent ſont différentes. La rencontre qui » plaît le plus à l'œil, eſt celle de l'œil, à la main » plaît celle de la main, à la bouche celle » de la bouche, &c. C'eſt alors que la com- » munication entre deux objets eſt pleinement » établie, & que deux exiſtences différentes » ſemblent ſe pénétrer & n'en faire plus qu'une, » ou, pour le moins, être liées l'une à l'autre. » Dans le contact, au contraire, de parties » qui ne ſont point correſpondantes, l'ame » n'eſt avertie que foiblement de la préſence

» d'un objet étranger, & ne reſſent de même
» qu'une foible émotion de plaiſir. »

Cette remarque qui auroit pu être faite mille fois, & qu'un inſtinct naturel fait ſi bien pour nous, quand nous agiſſons, peut donner lieu à beaucoup d'autres. Approfondie par quelque Métaphiſicien capable d'examiner le fait dans tous ſes rapports & ſes circonſtances, d'en démêler la cauſe & d'en ſaiſir toutes les conſéquences prochaines ou éloignées, cette remarque jetteroit peut-être plus de jour que l'on ne penſe ſur la nature de nos averſions & de nos penchans; mais il ne ſuffiroit pas, dans cette recherche, d'un Métaphyſicien profond, il faudroit encore qu'il fût ſenſible. Tout ce qui eſt de ſentiment ne peut être apperçu qu'autant qu'il eſt ſenti; & la découverte s'en fait bien moins en méditant, qu'en ſachant ſe prendre, pour ainſi dire, ſoi-même ſur le fait.

On pourroit encore, avec une imagination tendre & délicate, faire ſortir de cette remarque bien développée, des images riantes & agréables : le ſujet s'aggrandiroit ſous la main d'un homme de génie ; & la Diſſertation que l'on va lire, eſt une prèuve que l'idée la plus circonſcrite en apparence peut fournir des détails ingénieux.

En amour, belle Alicante, chaque parole eſt un ſecret, chaque action un miſtère, & chaque faute un ſacrilége; l'aſſurance la plus légère y paſſe pour un ſerment, & la moindre feinte y devient un parjure. Tout y ſort de l'ordre commun des choſes; & lorſque les autres hommes ne peuvent parler qu'en ouvrant la bouche, & ont beſoin, pour ſe faire entendre, de remuer la langue & les lèvres, les Amans parlent en ouvrant ou en fermant les

yeux ; ils parlent du front ; ils parlent de tout le visage. Voilà des choses qui peut-être vous surprennent ; ce qui me reste à dire va bien plus vous surprendre : c'est qu'il n'est pas jusqu'à leurs mains qui ne soient éloquentes & persuasives ; elles ont leur manière de s'exprimer, dans laquelle leurs doigts sont comme autant de langues, & ne savent pas moins se faire entendre. Ne sont-ce pas les mains bien souvent, qui, plus hardies que la bouche, font les premières déclarations ? Et lorsque la langue & les yeux d'un Amant timide craignent de découvrir les secrets de son ame, ses mains, en pressant doucement celles de sa Maîtresse, ne lui expriment-elles pas aussi vivement ce qu'il éprouve, que le discours le plus enflammé ?

Un des grands avantages des mains, c'est de savoir peindre parfaitement. Ne vous y

trompez pas, belle Alicante; je n'entends point ici parler de cette peinture muette que l'imagination conçoit, & qui n'a rien de réel, jusqu'à ce qu'à l'aide des couleurs, le pinceau vienne lui donner une existence. Je ne parle pas non plus de ces portraits galans, où l'esprit trace l'image de la laideur ou de la beauté, sans que l'on puisse s'assurer s'il est quelque chose à quoi ressemble cette image. La manière dont peignent les mains est celle dont on se sert pour dépeindre les gens que l'on veut faire reconnoître, & elles nous font le portrait fidèle des perfections ou des défauts des personnes à qui elles appartiennent.

Que ne dit pas, en effet, une belle main, blanche, ronde & potelée, à l'avantage des autres appas qui sont cachés, & dont elle fait desirer si vivement la vue? Une main sèche, noire ou mal faite, dit, au contraire, à ceux

qui la regardent, que ce que l'on ne voit point ne mérite pas d'être vu, & elle préserve souvent du repentir d'une passion conçue mal-à-propos, ceux qui se seroient laissés prendre aux faux appas d'un visage & d'un teint artificiels.

Les mains font encore connoître le caractère. Celles que l'on voit badiner autour d'un objet agréable, qui voltigent sans cesse comme de jeunes avanturières, & qui, cent fois repoussées, ne cessent de former des entreprises sur un mouchoir importun, disent hautement de leur maître qu'il est d'une humeur aimable & galante.

Que si quelque main plus libre ose porter trop loin son audace, & que d'une main plus sérieuse, la jeune Beauté qu'on offense donne un soufflet au peu respectueux personnage, quand la première de ces mains accuse la té-

mérité du Galant, la feconde ne fait-elle pas fonner bien haut la fageffe & la modeftie de fa Maîtreffe?

C'eft ainfi, chère Alicante, que les mains favent peindre, ou plutôt dépeindre les perfonnes; & voilà comment, par leur moyen, font connues bien des chofes fecrettes que l'on ne pourroit apprendre fans elles, ou que l'on n'apprendroit du moins qu'avec quelque repentir.

Et fi les mains, comme je l'ai dit, font en amour les premières déclarations, ne croyez point, belle Alicante, que leur langage manque de force ni de clarté. Lorfque celle d'un Amant ferre avec tendreffe celle de l'objet qu'il aime, c'eft en filence qu'il la ferre; & fon filence qui eft en cette occafion l'une des voix de fes mains, fert à montrer fa crainte & fon refpect, tandis que, par une expreffion con-

traire, ſes doigts annoncent ſes deſirs & ſon ardeur. Que peut-on dire de plus paſſionné, que ce que diſent deux mains qui ſe preſſent avec un égal épanchement, ſi l'on peut parler ainſi ? Cent proteſtations d'un amour éternel, cent ſermens d'une conſtance inaltérable, ſe font en ce moment; & le cœur qui eſt pour lors dans les mains, comme il eſt ſur les lèvres des Amans qui parlent de leur tendreſſe, promet tout ce qu'elles promettent. Auſſi repréſente-t-on la Fidélité ſous la figure de deux mains qui ſe joignent, pour montrer que c'eſt par leur moyen qu'on s'engage à ſon ami & à ſa Maîtreſſe, & que cette action ſeule eſt le plus expreſſif de tous les ſermens.

Qui peut encore concevoir le plaiſir que donne le langage des mains à deux Amans qui n'ont que ce moyen de ſe faire entendre l'un à l'autre ? Quand la préſence d'une

mère les gêne, que celle d'un rival les tourmente, & qu'un étranger les importune, c'eſt alors que leur cœur deſcend dans leurs mains, & qu'il exprime ſes mouvemens les plus cachés.

Mais il n'eſt que ceux dont les ames ſont d'intelligence pour qui ce langage muet ceſſe de l'être. Celui des yeux, ſi vanté par nos Poëtes, eſt plus dangereux ſans être plus expreſſif. Il eſt inutile la nuit, & le jour les moins intéreſſés peuvent le découvrir. Quelque peu de bruit que faſſe ce langage, les ſourds le peuvent entendre auſſi bien que ceux qui voyent, & les aveugles ſont les ſeuls auxquels ce qu'exprime cette ſorte de diſcours puiſſe être caché. Le langage des mains, au contraire, n'a rien qui ne ſoit miſtérieux. Elles n'ont pas beſoin de ſe joindre pour ſe parler, & ce qu'elles ſont enten-

dre, échappe à la vue la plus ſubtile & à l'oreille la plus fine.

La tendreſſe n'eſt pas la ſeule choſe qu'elles expriment; elles parlent ſouvent avec dédain & avec emportement, & nul n'ignore que ce ne ſoit avec la main qu'on menace & que l'on congédie. Quand un Amant veut, dans les premiers inſtans de ſa paſſion, toucher la main à celle qui la cauſe, & qu'elle la retire précipitamment, cette main qui ſe retire ne lui dit-elle pas de ſe retirer? Que ſi au contraire elle ſouffre ſans répugnance que la main d'un Amant preſſe la ſienne, elle lui dit par-là qu'elle ſouffre de même ſa paſſion, & qu'il pourra lui toucher le cœur, comme il lui a déjà touché la main.

Lorſqu'il y a guerre entre deux Amans, ſoit que la jalouſie ait troublé le cœur d'une belle, ſoit que, par une froideur apparente,

elle cherche à augmenter le feu dont on brûle pour elle, celui qui l'aime, ne sachant à quoi attribuer sa froideur, veut lui prendre la main & la presser avec les siennes pour la supplier de lui découvrir la cause de son chagrin. Sa main qu'elle retire avec promptitude, instruit son Amant de tout son malheur ; & il voit, dans ce geste irrité, ou qu'il a commis quelque faute, ou qu'on a prévenu contre lui celle qu'il aime. Le mouvement ordinaire de l'Amant est de protester d'abord de son innocence, & de demander qu'on veuille bien l'entendre. Mais, pour obtenir cet éclaircissement qu'on lui refuse, & dont il a besoin pour se justifier, il se défie bientôt avec raison de son esprit & de tout ce qu'il pourroit dire : c'est la main de sa belle qu'il prend alors doucement & presqu'en tremblant ; il la soulève un peu, & acheve par cette action

de fléchir ſa dureté. L'Amante qui entend ce langage revient à elle, &, lui aidant la première à ſe juſtifier, cherche à excuſer elle-même la rigueur avec laquelle elle l'a traité. Les mains ont amené leur reconciliation; les mains ſervent encore à la confirmer. Elle prend à ſon tour celle de ſon Amant, dont elle ne voit plus qu'avec peine couler les pleurs, & la lui ſerre avec tendreſſe, en ſouriant ſi ſa douleur eſt calmée, en ſoupirant s'il en marque encore. Cette action dit plus cent fois que toutes les aſſurances qu'elle pourroit lui donner; la joie coule dans les veines de l'Amant, & paſſe de ſa main à ſon cœur; les termes lui manquent pour exprimer ſa reconnaiſſance, & il a trop de choſes à dire, pour pouvoir en dire aucune. Dans ce déſordre, il a recours à ſes mains, qui, prenant avec ſoumiſſion une de celles de la Beauté qu'il adore, la portent

à sa bouche, & imprimant sur cette main un baiser plein de feu, il y imprime en même-temps & son remerciment, & une partie de son ardeur.

Une main menace, & les deux prient quand elles sont jointes ensemble. Il faudroit, pour l'ignorer, n'avoir jamais eu aucun ressentiment à témoigner, ni aucune prière à faire. On sçait encore qu'elles donnent, qu'elles acceptent & qu'elles refusent, & que chacune de ces actions vaut une harangue.

Quand elles donnent, elles parlent tout-à-la-fois à l'avantage de la personne qui donne, & à l'avantage de celle qui reçoit; & si elles rendent témoignage à l'amour & à la générosité de l'une, elles font aussi l'éloge du mérite & de la beauté de l'autre.

Ne croyez pas, belle Alicante, que les mains, parce qu'elles parlent si bien, parlent toujours.

toujours. Souvent elles ne disent mot, & quelquefois même elles empêchent les autres de parler. Vous sçavez ce que veut dire un doigt mis sur la bouche; les Anciens peignoient ainsi le Dieu du silence : & chacun le garde encore à la vue de cette figure qui est un des termes les plus usités du langage des mains.

Si ce langage ne peut pas s'écrire, il est au-moins certain qu'il se peut peindre; & l'on ne peut nier que le visage & les mains ne soient l'ame de tous les tableaux & ne servent plus qu'aucune autre chose à exprimer les passions. On ne connoît enfin les Graces, que parce qu'elles se tiennent par les mains.

En voilà ce me semble assez, chere Alicante, pour vous instruire de ce que vous feignez d'ignorer. S'il se pouvoit que vos mains n'entendissent point ce langage, les miennes s'offrent à le leur apprendre.



REFLEXIONS

SUR L'ÉPOPÉE FRANÇOISE.

SUR la fin du règne de Louis XIII & au commencement du règne de Louis XIV, le Démon de l'Epopée brouilla tous les cerveaux François; la trompette héroïque rendoit de toutes parts les ſons les plus aigres & les plus rauques : un mauvais Poëme Epique étoit alors auſſi commun que l'eſt aujourd'hui une mauvaiſe Tragédie. Tout le monde s'en mêloit, juſqu'aux Carmes.

Le R. P. Pierre de S. Louis, Religieux de cet Ordre dans la Province de Provence, annonce galamment :

Qu'il chante dans ſes vers une Dame de marque.

comme M. Thibaudier déclare qu'une personne de qualité ravit son ame. Cette Dame de marque n'est autre que la Madelaine, dont le Poëte décrit la pénitence au désert de la Sainte Baume.

Il prend, pour exalter son magnifique nom,
La trompette sonnante & le bruyant clairon.

Il assure que

Les cieux seront ravis & la terre charmée
D'un volume volant avec la Renommée.

Il nous apprend que cette illustre Pécheresse & Pénitente l'a rendu en travail, & la Presse en attente :

Pendant neuf mois entiers portée en son cerveau,
D'où, comme une Pallas, elle sort de nouveau.

Madelaine ne fut point la même à Jérusalem & à Marseille :

Jérusalem la vit comme sa Pécheresse,
Et Marseille l'ouit comme sa Prêcheresse;
La premiere abhorra ses vains déportemens,
La seconde admira ses saints emportemens.

On sait trop quelle fut la première conduite de Madelaine.

Mais enfin Dieu changea ce charbon en rubis,
La corneille en colombe, & la louve en brebis,
Les enfers en un ciel, le rien en quelque chose,
Le chardon en un lys; l'épine en une rose,
En grâce le péché, l'impuissance en pouvoir,
Le vice en la vertu, le chaudron en miroir.

Elle passa trente ans dans les bois à pleurer ses péchés:

Ces bois la font passer pour une Hamadryade,
Ses larmes font penser que c'est une Nayade:
Venez donc, curieux, & vous rencontrerez
Une Nymphe aquatique au milieu des forêts.

Madelaine convertie fut une ſainte & fidelle Veſtale,

Qui conſerva ſi bien le feu qui la brûloit,
Qu'il ne fut point éteint par tant d'eau qui couloit.

Les Anges étoient les charmans Conſolateurs de cette charmante Inconſolable dans ſa ſolitude.

Au reſte, le P. de S. Louis n'eſt pas tellement occupé de ſon héroïne, qu'il ne l'oublie quelquefois pour parler de lui-même. Il nous avertit qu'il n'a pas toujours été Carme ni Dévôt; qu'il a eu des maîtreſſes & en aſſez grand nombre; Lucrèce, qui jouoit ſi bien des yeux & du luth; Valberinte, autrefois le ſujet de ſes vers & de ſes peines; Laure, à la treſſe d'or, Laure, la chère ſœur de ſon cher Alidor. Il convient d'avoir fait pour ces filles quantité d'ouvrages ſatyriques, impurs,

impertinens, volages, dont il ſe repent & qu'il déſavoue.

Après cette confeſſion moitié humble, moitié gaſconne, il revient à Madelaine, qui ſera, dit-il, déſormais ſa Clio & ſa Diane: puis il retourne à lui-même & à ſon Livre, voulant

Qu'aux Villages, aux champs, aux Villes, aux Cités,
Ses vers ſoient lus, relus, cités & récités,
Qu'en toutes les maiſons, dans toutes les familles,
Ils ſoient appris par tout des garçons & des filles,
De tous les Pélerins & des Paſſans auſſi.

Quoiqu'il ait dit adieu à toutes les Divinités payennes, il adreſſe pourtant encore un petit mot d'invocation à la Lune, parce qu'il a lu dans Virgile:

Carmina de cælo poſſunt deducere lunam.

Intéreſſez-vous, lui dit-il, à cette grande affaire,

Et quittez votre ciel pour venir m'éclairer,
S'il eſt vrai que les vers puiſſent vous en tirer.

Le Poëte équivoque ici ſur le mot *carmen*, avec une fineſſe dont il ſeroit ſuperflu de relever la ſottiſe. Il contiuue à prodiguer l'eſprit, le ridicule, les alluſions burleſques, les métaphores biſarres, les hyperboles giganteſques, le jeu perpétuel des penſées & des expreſſions. Il dit que les ramages des arbres s'accordent fort bien avec les ramages des oiſeaux; & il fait rimer ces deux ramages enſemble, en prenant le premier dans le ſens de rameaux; ce qui forme d'abord une eſpèce d'énigme, dont vous pouvez compter que le Poëte s'eſt fort applaudi dans le fond de ſon cœur. Il appelle les roſſignols & les pinçons des luths animés, des orgues vivans, des ſyrènes volantes : les arbres ſont de vieux barbons, de grands enfans d'une plus grande

mère, d'énormes géans, des coloſſes éternels; il leur reproche l'orgueil avec lequel ils s'élèvent juſqu'au Ciel, ſans avoir jamais devant lui la tête nue; il rend juſtice cependant à la droiture de leurs intentions : il convient qu'en regardant de ſi près le Ciel, ils n'ont deſſein ni de l'outrager ni de l'eſcalader; ils ſont ſeulement d'aimables Rodomons & de beaux orgueilleux.

Ce qui réconcilie l'Auteur avec les arbres, c'eſt le déſintéreſſement avec lequel ils louoient pour rien à Madelaine une maiſon de bois dans ſon déſert. La lune partageoit cette générosité; elle fourniſſoit à la Sainte une lampe d'argent par un trou *tout-à-fait obligeant;* autant en faiſoit le ſoleil à ſon tour, & même avec plus de magnificence, car ſa lampe étoit d'or.

Cette double lampe étoit très-utile dans

ce ſombre ſéjour, où l'on voyoit, pour tous flambeaux, les éclairs des yeux de la Sainte :

Qui ſont les bénitiers d'où coule l'eau-bénite,
Qui chaſſe le Démon juſqu'au fond de ſon gîte.

Madelaine, par la contemplation de ſon crucifix, apprend la grammaire : elle frémit de voir que par un *cas* du tout déraiſonnable, l'amour du Sauveur lui ait rendu la mort *indéclinable*, qu'à force d'être actif, il ſe ſoit fait lui-même paſſif.

Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait
De ſon temps prétérit qui ne fut qu'imparfait,
Temps de qui le futur réparera les pertes,
. . . .
Et tel préſent eſt tel que c'eſt l'indicatif,
D'un amour qui s'en va juſqu'à l'infinitif.
. . . .
Mais c'eſt dans un degré toujours ſuperlatif,
Et tournant contre ſoi toujours l'accuſatif;
Direz-vous pas après qu'ici notre Ecoliere,

Faisant de la façcn, est vraiment singulière,
D'avoir quitté le monde & sa pluralité ?

Quoi qu'il en soit, Madelaine méprisant les discours frivoles des Mondains, continue le cours de ses études, & passe de la Grammaire à la Versification. Elle examine la quantité de ses péchés; elle les trouve sans mesure, sans rime, sans raison, sans nombre & sans règle. Elle entre en Réthorique, où sa langue lui sert moins que ses yeux; elle arrive enfin à la Philosophie. On s'en rapporte bien à l'imagination folle & ridicule du Poëte, pour trouver dans la contemplation du crucifix les élémens de toutes les sciences les plus profanes, même de l'art Dramatique. On voit à la fin du second Chant une conversation fort agréable de Madelaine avec l'Echo. La Sainte, après lui avoir fait compliment de *réfléchir* si bien sur tout ce qu'elle

dit, quoiqu'elle ne parle jamais qu'en l'air, lui fait diverſes queſtions, auxquelles l'Echo répond exactement.

Que fuyent les oiſeaux volans dans ces bocages?
Cages.
Mais qui fuyois-je, moi, de Dieu quand je l'avois?
La voix.
Que dit-elle à mon cœur au bord de ce vieux antre?
Entre.
Quels furent donc mes yeux à ceux des Regardans?
Ardens.
Comment pour ces malheurs doit paroître Marie?
Marrie.
De qui ſuivoit les pas autrefois Magdeleine?
D'Helene.
Que me fera l'époux dans ſa Cour ſouveraine?
Reine.
Et que donne le monde aux ſiens le plus ſouvent?
Vent.
Que dois je vaincre ici ſans jamais relâcher?
La chair.

Qui fut cauſe des maux qui me ſont ſurvenus ?

Vénus.

Que faut-il dire après d'une telle infidelle ?

Fi d'elle.

Qui me cachoit le ciel ſans que mon œil le viſſe ?

Le vice.

Pourrai-je quelque jour aller tout droit à Dieu ?

Adieu.

Le Poëte qui craint que tant d'eſprit n'échappe à ſes Lecteurs, a ſoin de leur demander des applaudiſſemens :

Si vous aimez des vers la grace & la douceur,
Les miens en ont aſſez pour vous gagner le cœur ;
Et ſi vous en cherchez les ſubtiles penſées,
Les pointes de ceux-ci ne ſont pas émouſſées.

Après s'être careſſé lui-même, il fait une violente ſortie ſur les femmes mondaines, qu'il appelle *Flammeches d'Aſmodée* ; il leur reproche toujours d'avoir dans la tête ce que

S. Michel foule aux pieds : il leur défend toute ſorte d'amuſemens & de jeux.

Piquez-vous ſeulement de jouer au piquet,
A celui que j'entends qui ſe fait ſans caquet ;
J'entends que vous preniez par fois la diſcipline,
Et qu'avec ce beau jeu vous faſſiez bonne mine.

A propos des miroirs que caſſe Madelaine lorſqu'elle veut ſe convertir, remarquez, je vous prie, cette jolie expreſſion :

Ces pendus ſont roués.

Et celle-ci, dont vous devinerez le ſujet ſi vous pouvez :

O Di.u ! que de plaiſir, de miel & de douceur,
Je goûtois à ſes pieds, préférée à ma ſœur !
Je le buvois des yeux, ſi j'oſe vous le dire.

Au reſte, vous ſaurez que, du fond de ſa grotte, Magdelaine s'envoloit ſouvent au ciel juſqu'à ſept fois par jour. J. C. même

lui apparut cent dix fois, pendant trente-trois ans. Toute l'hiſtoire du Sauveur eſt racontée par Magdelaine, d'un ſtyle dont l'extrême indécence eût pu jetter des ſoupçons fâcheux ſur la piété de l'Auteur; mais ſa bonne-foi & ſa ſimplicité éclatent en mille endroits par des ſignes non ſuſpects, à l'appui deſquels viennent l'approbation & les éloges de toute ſa congrégation, qui ſe cottiſa pour le louer avec eſprit.

L'un lui déclare qu'il *dévance* de beaucoup ceux qui l'ont *dévancé*.

L'autre, qu'il ne cede aucunement à tous ceux qui l'ont précédé.

Un autre en voyant de ſi beaux vers ne peut s'empêcher d'en comparer l'Auteur à Jéſus-Chriſt : car, dit-il, ſi Jéſus a reſſuſcité le frere, vous reſſuſcitez la ſœur.

Par tant de charmes innocens,
Qui ſont vos Carmes raviſſans.

Agréable jeu du mot *Carmes* avec le mot *charmes*, & heureuſe équivoque du mot *carmen*, avec Carme *Carmelita*.

Un autre donne avis qu'un *Prêtre* a fait un beau *mariage* du divertiſſement & de l'utilité ; que ce mariage ne ſera nul ni *clandeſtin*; que la renommée le publiera par-tout, & que le *fruit* en ſera auſſi grand que le bruit.

Un autre, après avoir long-tems rêvé, ſe ſent obligé d'écrire bruſquement à l'Auteur qu'apparemment un Ange eſt venu pour l'inſtruire, ou bien qu'il l'eſt allé trouver.

Frere Éliſée ne peut comprendre que les pointes d'eſprit & les riches penſées, comme de beaux brillans en ce livre enchaſſées, ſoient ſi rares, par-tout, & par-tout ſi *fréquentes :* mais Frere Alexis eſſaye d'expliquer la choſe par la comparaiſon du roſier, qui n'eſt que *pointes & fleurettes*.

Le Pere Général ne prodigue point trop ſes flateuſes louanges; il ſe contente d'aſſurer le Poëte qu'il fait beaucoup de cas de ſes travaux, & ce qui eſt étonnant, il le dit ſimplement, ſans eſprit, ſans épigramme.

Mais le frere de l'Auteur l'en dédommage bien; il lui propoſe cette glorieuſe alternative.

Certes vous produiſez les merveilles de l'art,
Ou bien vous ſavez l'art de faire des merveilles.

Et il finit par lui dire :

Vous ne faites revivre ici la pécherеſſe,
Que pour faire mourir en tous lieux les pécheurs.

Le Pere de S. Louis dédia le poëme de la Madelaine à Madame de la Blache, dont le nom étoit Gabrielle de Lévi. Vous jugez bien qu'il étoit trop honnête pour oublier de faire ſon acroſtiche; il le finit ainſi.

L'appellant à bon droit, voyant comme elle brille,
En quoi mon ſentiment ſera toujours ſuivi,
Un aſtre de la Vierge étant de ſa famille,
Je conclus qu'elle ſort de l'eſtoc de Lévi.

Ce chef-d'œuvre de ridicule parut en 1668. C'étoit le tems où les Nicole, les Paſcal, les Boſſuet élevoient leur ſtyle juſqu'à la majeſté de la Religion, ſi grande, ſi noble, ſi reſpectable dans leurs écrits; c'étoit le tems où Boileau formoit le goût des François par ſes leçons & ſes exemples; où Moliere, le pere de la bonne plaiſanterie, les enchantoit par la peinture naïve de leurs travers; où Racine faiſoit connoître cette poéſie tendre, élégante, harmonieuſe, le charme du cœur & de l'oreille. La même année voyoit éclore Andromaque & la Madelaine. C'étoit préciſément les deux extrémités du bon & du mauvais goût. Il eſt étonnant que Boileau, l'effroi de tous

les mauvais poëtes, n'ait pas dit un ſeul mot du Pere de S. Louis, qui étoit très-célébre de ſon tems, & qui pouvoit même retarder les progrès du goût, & prolonger le regne des pointes, par la ſéduction toujours attachée à tout ce qui a l'air de la fineſſe & de l'eſprit.

Le Pere Bouhours oublie ſa ſévérité ordinaire en faveur de la Madelaine ; il excuſe, dans ſa *Maniere de bien penſer*, ce vers, où le Poëte propoſe pour modele aux femmes mondaines, la pénitence de ſa Sainte.

« C'eſt, dit-il froidement, un Poéte qui » parle, & un Poëte d'un caractere particulier, » à qui on paſſe ce qu'on auroit peut-être » peine à ſouffrir dans d'autres ». Jugement auſſi ſingulier que le vers qui en eſt l'objet.

Autant la Madelaine amuſe quelquefois par l'excès & la variété du ridicule, autant la *Science univerſelle*, Poëme moitié épique,

moitié didactique de M. Magnon, glace par ſa froide & ténébreuſe gravité. C'eſt par-tout le galimathias le plus froid, & le plus monotone. Le Poëte a ſi péſamment raiſon, ſa logique eſt ſi platement exacte, ſa piété ſi triſtement édifiante, que les libertins qu'il combat d'un bout à l'autre de ſon long ouvrage, ont encore droit de ſe moquer de lui, lors même qu'il les confond.

M. Magnon, comme tous les raiſonneurs, plaiſante quelquefois dans la diſpute ; & c'eſt alors qu'il eſt fort aimable. Le polytéiſme abſurde, tant reproché aux Egyptiens, le met de bonne humeur, & excite en lui le ton ironique. Sur-tout des dieux, qu'un loup dévore, le rejouiſſent beaucoup.

O Dieux ! un Licaon eſt ravi qu'on le venge,
Sans s'en épouvanter, il voit que l'on vous mange,
Et peut-être lui-même étant au rang des loups,

Dans une faim vorace a mangé l'un de vous.
Que dis-je? de vous tous il aura fait carnage,
Il vous aura surpris en quelque pâturage,
Et pendant que l'Egypte adora ses troupeaux,
Ce loup, plus d'une fois, eut de divins morceaux.
Eh! qui, sous cette forme, eût vu ce que vous êtes?
Il pensa, vous mangeant, ne manger que des bêtes.
En effet, quand un loup auroit été tout yeux,
Comment eût-il connu que vous étiez des Dieux?
Dieux! vous y consentiez, sinon qu'eût fait la foudre
Que d'en faire un amas & de sang & de poudre,
Et d'immoler sur l'heure au grand courroux des cieux
Ces tables, ces banquets & ces mangeurs de Dieux?

M. Magnon est encore bien agréable, lorsqu'il appelle Satan, *ce Maître Espion de la Divinité*; & lorsqu'avertissant les hommes d'asservir leur raison à la foi, il leur prouve que cette raison n'étant qu'une suivante, ne doit point avoir le rang de la gouvernante; qu'elle n'est propre qu'à porter un flambeau; qu'elle est, à

bien parler, une cauſeuſe à gages : ſa conclusion eſt un peu plus ſenſée.

Allons, ſuivons la Foi comme une Impératrice ;
Que ſi notre raiſon retourne à ſon ſervice,
Contraignons l'inſolente à la mieux révérer,
Et forçons l'indiſcrette à ne plus murmurer.

On démêle dans ces derniers vers une alluſion aſſez adroite à l'orgueilleuſe Agar, que l'Ange contraint de s'humilier devant ſa maîtreſſe. Mais comment cette idée eſt-elle préſentée ? Quels vers ! Quel jargon ! On trouve dans le cinquieme livre un combat de l'amour contre le néant, que l'Auteur de la Madelaine n'eut pas déſavoué :

L'Amour ne s'arma point, ſa douceur fut ſa force,
Sa concorde éternelle y ſema ſon amorce,
Et voyant que le rien tournoit à chaque pas,
Il ſut l'environner par d'infinis appas.
Alors l'Eternité lui montrant ſa défaite,
Il ne ſut où, comment & quand faire retraite ;

Si bien que de l'Amour ignorant le deſſein,
Comme pour l'arrêter, il lui montra ſon ſein.
On eût dit qu'il diſoit : Amour regarde un centre
Où rien ne fut jamais, où rien n'eſt, où rien n'entre,
Et même où malgré toi jamais rien n'entrera.
L'Amour lui répondit : L'Amour y paſſera.
Ce néant, effrayé d'une telle menace,
Se cacha dans ſoi-même en ſe couvrant la face,
Quand l'Amour, par des traits auſſi juſtes qu'ardens,
Ayant pris ſes dehors, ſurprit tous ſes dedans.

Tel eſt le cahos où s'égare notre obſcur Poëte, lorſqu'il veut imaginer, & qu'il ſort de ſa rampante argumentation.

Boileau s'eſt ſouvenu de Magnon, dans ſon Art poétique, pour l'écraſer d'un ſeul coup en paſſant, & le laiſſer confondu dans la foule des Ecrivains à jamais oubliés.

L'Auteur de Clovis, le fameux Deſmarets peut bien paroître le troiſieme dans l'ordre du ridicule. Il prouve d'abord dans un long diſ-

cours que les ſujets chrétiens ſont ſeuls propres à la poéſie héroïque; & comme il craint que ſes lecteurs n'entendent pas ce que cela ſignifie, après les avoir abondamment ennuyés de ſon Poëme, très chrétien, il revient encore à la charge dans un grand Traité, *pour juger des Poëtes Grecs, Latins & François.* Là, vous le voyez s'agiter, ſe débattre, ſe conſumer en efforts laborieux, pour dire & ne pas dire, que Clovis eſt le ſeul Poëme parfait.

Pour lui répondre, il faudroit lire ce Clovis; & on y verroit que le démon

Après le cours fini de cinq fois cent années,
Depuis qu'un Dieu naiſſant changea les deſtinées,
. . . .
Dans ſes antres profonds heurloit d'un ſon terrible:
. . . .
De Mercure il emprunte & le viſage accort,
Et la taille légere, & l'habit & le port,

Sa taille & ses talons ont l'aile colorée,
Et sa destre soutient une verge dorée.

Il apparoît dans cet équipage à Auberon, Magicien fameux & son adorateur fidele, auquel il se plaint amérement du mariage prochain de Clovis & de Clotilde. Pendant qu'il hurle & qu'il gémit, Clovis enlevoit sa maîtresse, qu'il tenoit en croupe derriere lui; c'est ce que M. Desmarets tâche de nous faire entendre par ces beaux vers:

Alors près de ces monts le Monarque des Francs
D'un coursier écumeux pressoit les nobles flancs,
Qui hennissoit d'orgueil, sentant sa croupe large
Des amours de son Roi porter la douce charge.

Le Comte Aurélien joue là un fort joli personnage:

Aurele à ses côtés, l'illustre Confident,
Loin derrière leurs pas jette un regard prudent.

Auberon, par des opérations magiques, tourne

tourne la tête au roi, à sa maîtresse, à leur discret confident. Clovis veut dire des choses obligeantes à Clotilde, il l'accable d'outrages. Clotilde veut s'en étonner, & s'en plaindre avec douceur : toutes ses raisons respirent la fureur & le mépris. Aurélien veut les appaiser & les irrite. Ils se séparent pleins de rage. Auberon fait disparoître la princesse, puis il la montre à Clovis dans les bras de Sigismond. Clovis court après elle, & s'égare : mais toutes ces diableries, dont le détail nous meneroit trop loin, n'ont qu'un tems; elles se dissipent enfin. Les amans reconnoissent leur erreur, se réconcilient, se marient. Clovis abjure le faux-dieux, & triomphe de tous ses ennemis.

Au reste, on ne peut nier qu'il n'y ait de l'imagination & quelque sorte d'intérêt dans ce Poëme; que la valeur & la galanterie françoise n'y soient quelquefois peintes noble-

ment; qu'en général le pinceau de Desmarets ne soit fort & hardi, quoiqu'inégal, raboteux, défiguré par l'emphase, la dureté, la monotonie,

Boileau n'a point laissé de mal à dire de la Pucelle; il a tout dit de ce côté là, & tout ce qu'il critique est fort bien critiqué : mais il n'a pas daigné rendre à ce Poëte une justice entiere, & le bien reste tout entier à dire. Il a dissimulé que Chapelain avoit tous les talens qui touchent aux défauts qu'il lui reproche; que s'il étoit enflé, il étoit quelquefois sublime, que sa dureté naissoit d'une énergie excessive; que ses descriptions, souvent basses & dégoûtantes, étoient presque toujours vraies & fortes; que s'il avoit l'expression gothique, il l'avoit souvent vigoureuse & pittoresque; que le coloris fier de Corneille brille souvent dans sa poésie avec tout son éclat & tous ses défauts;

que ſes comparaiſons ſont toujours bien choi-ſies & bien placées; qu'enfin c'étoit beaucoup plus le goût qui lui manquoit, que le génie.

Ce trait ſi applaudi & ſi répété,

Il ſe tue à rimer, que n'écrit-il en proſe?

étoit injuſtement appliqué à cet écrivain mâle & robuſte, toujours ſemblable à lui-même, dans ſa proſe & dans ſes vers, & qui portoit par-tout la chaleur inégale & la force barbare de ſon ſtyle.

S'il étoit permis de dire que Chapelain étoit né plus Poëte que Boileau, la vérité gagneroit à ce paradoxe; mais Boileau avoit du goût, & ce goût décida ſon extrême ſupériorité ſur preſque tous les Poëtes de ſon ſiécle.

Tout ce qu'on vient d'avancer des talens de Chapelain eſt peut-être aſſez nouveau,

pour mériter d'être appuyé par quelques exemples; il faut se souvenir en le lisant qu'il y a plus de cent ans que Chapelain écrivoit.

Il répréfente au troisieme livre un Guerrier Anglois blessé & repoussé des remparts d'Orléans, s'irritant de sa blessure, & revolant aux remparts avec plus d'ardeur.

Ainsi quand un aspic, dans la plage enflammée,
D'un ongle d'éléphant sent sa gorge entamée,
Et que de sa blessure il voit à gros bouillons
Jaillir un sang fumeux sur les jaunes sillons;
Si le coup l'affoiblit, la douleur le ranime,
Contre son ennemi son fiel se renvenime;
Il se redresse en l'air, il siffle avec horreur,
Et par sa triple langue exprime sa fureur.

Dans le cinquieme livre il peint, comme eût fait Corneille, le brave Talbot environné d'ennemis, désespéré sans être abattu, & méditant un trépas digne de son courage :

Tel eſt un grand lion, roi des monts de Cyrène,
Lorſque de tout un peuple entouré ſur l'arène,
Contre ſa noble vie il voit de toutes parts,
Unis & conjurés les épieux & les dards;
Reconnoiſſant pour lui la mort inévitable,
Il réſout à la mort ſon courage indomptable,
Il y va ſans foibleſſe, il y va ſans effroi,
Et là devant ſouffrir, là veut ſouffrir en Roi.
Serrons-nous, dit Talbot, & roidiſſons nos ames,
Réveillons, rallumons nos généreuſes flâmes,
Et s'il faut ſuccomber, ſuccombons vaillamment.
. . . .
Notre ſalut dépend de notre ſeul courage.
. . . .
Nous n'avons que le choix de vaincre ou de mourir.

La priere que Charles VII fait à Dieu, dans le premier livre, eſt tournée noblement, & remplie de très-beaux vers,

Monarque ſouverain des hommes & des Anges,
Dont la terre & les Cieux célèbrent les louanges,

Inébranlable appui des fragiles mortels,
Qui d'un culte fidelle encensent vos Autels,
Je sais que des François les transports indomptables
Leur ont souillé le cœur d'offenses exécrables,
Mais ils sont vos enfans comme vos ennemis.

. . . .

C'est cette nation qui de saintes armées
A couvert tant de fois les plaines Idumées.

La définition de Dieu qui suit cette priere, commence d'un ton plein d'harmonie, & de grandeur;

Loin des murs flamboyans qui renferment le monde,
Dans le centre caché d'une clarté profonde,
Dieu repose en lui-même.

c'est la même idée que Santeuil a depuis exprimée avec une fierté si sublime :

Altis secum habitans in penetralibus.

on trouve même quelquefois, mais rarement & en cherchant bien, des vers doux & gracieux

dans la Pucelle, tels que ceux-ci dans la description de Paris & de ses environs.

C'est l'heureuse contrée où la paix & l'amour
Ont fondé leur empire & choisi leur séjour.

Au reste l'esprit, défaut général des Ouvrages de ce tems-là, se joint souvent à l'idiome barbare pour gâter ce Poëme. Par exemple, dans le septieme livre, la Princesse Marie gémit de l'infidélité de Dunois, & de sa nouvelle passion pour la Pucelle; mais comme elle cherche à excuser son amant, elle se prête au préjugé qui accuse la Pucelle de magie; ce n'est pas là certainement où est l'esprit, mais c'est dans le tour que Marie emploie pour exprimer cette idée :

L'Enchanteresse à tous fait manquer de parole,
Le malheur général mon désastre console,
Dunois par sortilège à mes fers arraché,
Offense sans offense, & péche sans péché.

Le sieur Lesfargues, Auteur du très-médiocre Poëme de David, rampe paisiblement dans une froide égalité, qui, sans être absolument dépouvue de mérite, n'a ni les grands traits, ni les grands défauts de la Pucelle. Il ne suit point d'autre plan que celui qu'il trouve tout tracé par l'histoire; il n'en altere point la pureté par de téméraires fictions; il ne présente point, comme Desmarets & Chapelain, l'Enfer toujours aux prises avec le Ciel, & les Miracles opposés aux prestiges de la Magie; il met simplement l'Histoire de David & de Saül en vers, comme Lucain y a mis celle de César & de Pompée, & assurément il n'y a pas grand mal à cela. Le plan paroît assez indifférent. Pourquoi assujettiroit-on un Poëte Epique à la nécessité de commencer par le milieu de l'action, de faire raconter épisodiquement, par un des personnages, les événemens

événemens antérieurs, de faire descendre son Héros aux Enfers, ou de lui montrer dans un songe ou dans une vision tous les Héros qui doivent naître de lui, & tous les événemens arrivés depuis l'action du Poëme, jusqu'au moment où l'on écrit? Il y a sans doute de fort bonnes raisons pour employer toutes ces machines, mais il y en a de très-bonnes aussi pour s'en passer.

En général, les Législateurs de l'Epopée ont trop renfermé leurs préceptes dans cet argument superstitieux: Homere & Virgile ont suivi cette route; donc il faut la suivre, donc tout autre égareroit. Delà cette imitation servile, si fatale aux talens, & qui a tant retardé, en tout genre, les progrès de l'esprit humain; car elle ne s'est pas bornée à la Poésie, toute nouveauté a été combattue, tout Inventeur a été persécuté.

Quoi qu'il en ſoit, Lucain, ni Les Fargues ne ſont aſſurément point inventeurs, puiſqu'ils n'ont rien changé à l'ordre & à la vérité des faits, mais ils ont oſé ſuivre une route particuliere, & c'eſt déjà une ſorte de hardieſſe.

Ces deux Poëtes, conformes ſeulement quant au plan, ont dans l'exécution une différence bien eſſentielle; c'eſt celle du ſtyle. Le Poëte François n'a ni élégance, ni force, ni variété, ni harmonie. Lucain au contraire, ce Lucain tant décrié par tant de gens qui le connoiſſent ſi peu, a toujours l'expreſſion hardie & le tour du vers brillant & pompeux. Virgile, conſidéré ſimplement comme verſificateur, l'emporte à peine ſur lui. On peut, tant qu'on voudra, reprocher à Lucain de la ſéchereſſe & de l'enflure; mais pour peu qu'on ait l'ame ſenſible à l'harmonie & aux peintures fortes, on ne refuſera jamais ſon eſtime à un

Poëte dans lequel on trouve ſouvent des vers tels que ceux-ci :

Medio viſi conſurgere campo ,
Triſtia Syllani cecinere oracula manes.
Tollentemque caput gelidas Anienis ad undas ,
Agricolæ fracto Marium fugere ſepulcro.

C'eſt Lucain qui a formé Chapelain, dans ce qu'il avoit de bon. Corneille lui doit une grande partie de ſa ſublimité. Brébeuf qui avoit ſi bien reçu l'empreinte de ſon génie, & qui l'a rendu preſque auſſi fidelement qu'il pouvoit l'être dans une langue dont le caractère n'étoit point encore fixé, Brébeuf étincele ſouvent de beautés ſupérieures ; & s'il étoit original, il faudroit le mettre ſans balancer à la tête des Poëtes Epiques François du dix-ſeptieme ſiécle.

On ſe ſouvient des juſtes reproches que Boileau fait à l'Auteur du *Moyſe ſauvé* : on

connoît la plaiſanterie bonne ou mauvaiſe des poiſſons aux fenêtres, à propos du paſſage de la *Mer Rouge*, & de ce vers aſſez puéril.

Les poiſſons ébahis les regardent paſſer.

Mais ce qu'on ne ſait pas, c'eſt que Saint-Amant, dont le ſtyle eſt inſupportable aujourd'hui par le mauvais choix & le mauvais aſſortiment des expreſſions, par la conſtruction vicieuſe des phraſes, par les inverſions forcées, enfin par tous les défauts du vieux langage, dont même il n'avoit pas l'énergie, ce Saint-Amant avoit des talens réels, ou plutôt des portions de talens. C'eſt de tous nos vieux Poëtes celui qui, par les idées & par les ſentimens, a le plus approché du terme où Racine eſt arrivé depuis. Il avoit le pinceau intéreſſant, il connoiſſoit la nature & les routes du cœur, il developpoit aſſez bien les mouvemens & les foibleſſes de l'humanité. Jocabel, mère de

Moyſe, eſt agitée d'une tendre inquiétude ſur le ſort de ſon fils, comme Joſabet ſur celui de Joas. Amran ſon époux a cette fermeté, cette eſpérance courageuſe dans les promeſſes de Dieu, qui diſtingue l'héroïſme de Joad. Amran & Joad tiennent exactement le même langage à leurs femmes, lorſqu'ils les voient trop effrayées du péril où l'objet de leur tendreſſe eſt expoſé. Toute la différence n'eſt que dans le ſtyle. Amran dit à Jocabel :

Qu'eſt-ce-là, Jocabel ? quelle crainte frivole
Se gliſſe en ton eſprit, d'où la raiſon s'envole ?
Qu'as-tu fait de ton cœur, qu'as-tu fait de ta foi?

. . . .

Sont-ce là les tréſors, les fruits de la ſageſſe
Dont le Ciel t'a douée avec tant de largeſſe?
Faut-il que ton ennui trahiſſe la vertu ?

. . . .

Eh! qu'euſſes-tu donc fait ſi ſa majeſté ſainte
Deſirant te ſonder par une dure feinte,

Comme avecque rigueur jadis elle éprouva
Notre Ayeul qui si souple à sa voix se trouva,
Eût exigé de toi le déplorable office
D'aller sur quelque mont offrir en sacrifice
Un cher Enfant unique.

. . . ? . . . .

Son exemple admirable à toute ame fidele
Devroit bien aujourd'hui te servir de modele.

. . . .

Il ne repliqua rien à cet ordre sévère,
Il ne dit point à Dieu qu'il l'avoit rendu père,
Que son bras de l'horreur se trouvoit retenu.

. . . .

Que l'Autel frémiroit de voir cette victime,
Que ce commandement étoit illégitime,
Puisqu'il mettoit à bas l'entière autorité
Du grand pacte établi pour sa postérité.

Joad emploie le même exemple dans son éloquente remontrance à Josabet sur ses terreurs pour Joas.

Quoi! vous ne craignez point d'attirer sa colère

Sur vous, fur cet enfant fi cher à votre amour?
Et quand Dieu de vos bras l'arrachant fans retour,
Voudroit que de David la maifon fût éteinte,
N'êtes-vous pas ici fur la montagne Sainte,
Où le père des Juifs fur fon fils innocent
Leva fans murmurer un bras obéiffant,
Et mit fur un bucher ce fruit de fa vieilleffe,
Laiffant à Dieu le foin d'accomplir fa promeffe,
Et lui facrifiant avec ce fils aimé
Tout l'efpoir de fa race en lui feul renfermé?

Dans ce même endroit, où Saint-Amant eft tout-à-la-fois fi femblable à Racine & fi différent de lui, on trouve un vers que Racine n'auroit certainement pas rejetté, s'il fe fût offert à fa plume :

Faifons notre devoir, le Ciel fera le refte.

On fent bien qu'il étoit impoffible que Saint-Amant s'abftint de mettre de l'efprit dans fon Poëme.

Tantôt il repréſente mille roſſignols perchés ſur les buiſſons ;

Où faiſant retentir leur douce violence,
Ils rendent le bruit même agréable au ſilence.

tantôt il enchaſſe heureuſement l'*Ignoſcenda quidem* de Virgile dans un tableau galant.

Eliſaph ſur un tronc à l'écorce polie
Traçoit de ſon couteau (pardonnable folie)
L'image de la Belle, & devant ce portrait
Alloit graver encore un cœur percé d'un trait.

Mais voici de la morale qui vaut bien de l'eſprit. Jacob mécontent d'avoir été trompé en recevant Lia pour Rachel, entend une voix qui lui ordonne de bien vivre avec Lia :

Elle eſt chaſte, elle eſt douce, elle eſt humble, elle eſt ſage,
Elle a fait des vertus le bel apprentiſſage,
Et ſi quelques attraits lui manquent dans les yeux,
Elle en a dans l'eſprit qui valent beaucoup mieux.

On prise la beauté, mais elle est passagère,
Elle s'enfuit soudain comme une ombre légère :
La vieillesse en triomphe & d'un front accompli,
Fait un front où l'horreur s'étale pli sur pli ;
Et laissant là les ans qui changent tant de choses,
Elle est encore sujette à cent métamorphoses,
Il ne faut qu'un accès du moindre vent ardent,
Il ne faut que l'effroi d'un petit accident,
Pour la rendre aussitôt plus sèche & plus flétrie
Qu'une fleur d'églantier que la grêle a meurtrie :
Mais une ame bien faite a d'illustres appas,
Que le tems embellit, ou qu'il ne détruit pas.

M. Godeau, Evêque de Vence, Auteur du Poëme de Saint-Paul, a dans sa versification un certain nerf qui se relâche trop souvent. Son action est la même que celle de presque tous les autres Poëtes chrétiens ; c'est toujours le diable, soulevant tout l'enfer contre le christianisme. Il décrit la possession de Saül avec des traits fort bas, que l'écriture ne lui a certainement point fournis :

Ainsi quand le Démon agitoit autrefois
Le Prince en qui Juda vit commencer ses Rois,
Que ses yeux paroissoient deux torches allumées,
Que sa bouche puait de puantes fumées,
Qu'il jappoit comme un chien, & que de tout son corps
Les membres craquetoient & paroissoient détors,
David par les accens de sa harpe admirable,
Le rendoit à lui-même, & forçoit promptement
Le Démon de finir un si rude tourment.

Que dirai-je du fastueux Alaric, qui débute si pompeusement, pour finir par être si plat & si froid; *des Sarrazins chassés de France*, Poëme dont le Héros est Childebrand; du *Charlemagne* de M. le Laboureur, dont Boileau a tout dit en deux vers dans le Lutrin; du Jonas inconnu, séchant dans la poussiere? Laissons-l'y sécher avec Josué, Samson, & tant d'autres Poëmes semblables, où quelques foibles étincelles brillent à peine au milieu de la nuit la plus profonde.

Mais arrêtons un inſtant nos regards ſur un Ouvrage, où le ridicule, la magie & le jargon ſont mêlés à quelques beautés; je veux parler du Poëme de Saint-Louis du P. le Moine. Il ne ſeroit que trop aiſé d'en tirer, comme des autres Poëmes, une multitude de mauvaiſes épigrammes, de penſées puériles, de traits forcés, de vers gothiques; mais c'eſt trop ramaſſer de ronces & d'épines, il vaut mieux faire plus d'efforts, & cueillir quelques fleurs & quelques fruits. Les exemples ſuivans feront voir que le P. le Moine a fort ingénieuſement tiré parti de certaines circonſtances relatives à ſon ſujet.

Tout le monde connoît ce conte, vrai ou faux, rapporté par tant d'Hiſtoriens, que le Vieux de la Montagne avoit ſous ſes ordres une multitude d'aſſaſſins, qu'il envoyoit dans les différentes contrées égorger les Rois

& les Princes qui lui déplaisoient. Il en envoya, dit-on, deux en France pour tuer Saint-Louis: mais bientôt, touché de la vertu de ce grand Roi, il se hâta de les contremander, &, en attendant qu'on les eût trouvés, il fit avertir le Roi de prendre garde à lui.

Voici comme le P. le Moine déguise & embellit ce fait.

Au milieu d'un tournois que donnoit Saint-Louis en réjouissance de la prise de Damiette, parut tout-à-coup un Chevalier inconnu, qui portoit dans ses armes deux haches en sautoir sur des têtes de Rois. Il demande à courir contre six des plus braves de l'armée, qu'il renverse tous. Enorgueilli par ces succès, il ose demander à courir contre le Roi lui-même, qui veut bien y consentir. L'inconnu prend pour ce combat

Un pin noueux & vert
Armé d'un long acier sous l'écorce couvert.

C'étoit violer indignement les loix des tournois, qui n'admettoient que des lances ſans fer, & le Roi n'avoit point d'autre arme. Il évite avec art le fer du perfide étranger, & briſant ſa lance contre lui, il le renverſe & lui creve un œil. Ce malheureux avoue ſon projet criminel & l'ordre qu'il avoit reçu

Du vieillard aſſaſſin, des Rois ſi redouté.

Louis lui pardonne ſon attentat & récompenſe ſa valeur par des préſens magnifiques.

Dans le huitieme livre, un Ange tranſporte Saint-Louis au Ciel dans un char de feu. Jéſus-Chriſt lui offre trois couronnes à ſon choix; Saint-Louis choiſit la couronne d'épines, & la préfere à celles de deux empires. Triple & heureuſe alluſion faite d'un ſeul trait, 1°. au ſujet du Poëme, qui eſt la conquête de la couronne d'épines; 2°. au refus

généreux que Saint-Louis fit véritablement de la couronne impériale, qui lui fut offerte par le Pape; 3°. à la préférence glorieuse que donna Salomon à la sagesse, sur tous les autres biens dont Dieu lui-même daignoit lui proposer le choix.

Le P. le Moine, sans le secours de l'Histoire, imagine quelquefois des situations intéressantes. L'ombre de Saladin évoquée par l'enchanteur Mirême, déclare au Sultan Mélédin qu'il ne peut conserver sa couronne qu'en immolant son fils ou sa fille. Mélédin de ces deux grands maux choisit le moindre, & veut sacrifier Zaïde sa fille, qui consent généreusement à son trépas ; ce qu'elle eût du faire sans employer cette mauvaise équivoque :

Et le fer inhumain du triste exécuteur
M'ouvrira l'estomach sans ébranler mon cœur.

Il n'auroit pas fallu non plus que le fer en

ſe levant ſemblât, de regret, jetter un triſte éclair; mais en général il auroit fallu que ce Poëme eût été écrit par un autre que le P. le Moine. Tandis que Méledin eſt prêt à frapper ſa fille amenée en pompe ſur le bord du Nil pour ce ſacrifice, on vient arrêter ſon bras, que la nature rendoit déjà chancelant; c'étoit Muratan ſon fils. Ce jeune Prince qui aimoit tendremenr ſa ſœur, & qui en étoit tendrement aimé, veut mourir pour elle. Zaïde & Méledin s'y oppoſent, Muratan n'en croit que ſon cœur, il ſe tue, il accomplit l'oracle. Ce trait aſſurément ne dépareroit pas le plus beau poëme.

Il arrive quelquefois au P. le Moine d'avoir le ſtyle épique & d'être harmonieux ſans être empoulé. Voici, par exemple, une image forte dans le recit des ſonges, qui toutes les nuits venoient effrayer Meledin :

L'innocente Sultane à qui, sur un soupçon,
Il fit donner la mort par un traître Echanson,
Venoit toutes les nuits, terrible & menaçante,
Arracher de son front sa Couronne sanglante.

Mais quelques traits heureux, épars à l'avanture dans un Ouvrage ridiculement écrit, ne forment pas un monument glorieux pour l'Epopée Françoise; car les mauvais Ecrivains ont beau dire, sans style il n'y a point de bon Ouvrage, il n'y en a dans aucun genre. C'est l'expression qui anime, qui vivifie, qui developpe tout; sans elle on peut voir les objets, mais on ne les sent pas; sans elle le pathétique est sans force & le sentiment affadi; la raison perd le droit de persuader, quand elle n'est pas éloquente; les passions deviennent ridicules, si le style n'égale pas la vivacité de leurs mouvemens; les situations mêmes, qui semblent porter avec elles leur

intérêt

intérêt, ont beſoin du ſecours de l'expreſſion, pour donner au cœur ces ſecouſſes puiſſantes qui l'ébranlent, qui l'attendriſſent, qui le rendent préſent aux tems, aux lieux, aux événemens, aux malheurs dont on l'entretient. C'eſt par le ſtyle qu'Homère eſt divin & Virgile délicieux; c'eſt par le ſtyle que Racine ſera immortel comme eux, qu'Eſther même ſera toujours un très-bon ouvrage. Or cet art unique & admirable d'être éloquent en vers manquoit ſi univerſellement à tous nos Poëtes héroïques, qu'ils n'avoient fait que rendre l'Epopée ridicule en François.

Les *François n'ont pas la tête épique*, diſoit-on au commencement de ce ſiècle, & cela paroiſſoit alors d'autant plus vrai qu'on voyoit déjà le regne du grand & du ſublime faire place au regne de l'agrément & de la dé licateſſe; car, au moins, les François, ſous

Louis XIV, avoient le cœur épique, puisque tant d'Auteurs appliquoient à l'Epopée leurs talens ou leur sottise. Aujourd'hui, au contraire, le joli fixe tous les regards, & le noble ne plaît que présenté par la finesse.

On désespéroit donc d'avoir un Poëme Epique François ; on en prouvoit même l'impossibilité, dont on accusoit, tantôt la molle douceur & la timide décence de notre langue, incapable de l'énergie & de la chaleur impétueuse qu'exige l'Epopée, tantôt la monotonie glaçante de la rime, tantôt le climat, tantôt le gouvernement. Les raisons étoient convaincantes ; la preuve étoit entière. Mais la Nature se plaît à confondre ces prophêtes, à qui le non-avenu paraît toujours impossible. Elle s'avisa de faire éclore, au milieu de ce siècle frivole, un Ouvrage digne du siècle majestueux d'Auguste. On crut entendre Vir-

gile joindre la nobleſſe & l'énergie Romaine aux agrémens François. On fut d'abord étonné, puis on diſputa; car on étoit trop ſûr d'avoir raiſon ; on avoit trop bien prouvé que la France n'étoit pas faite pour l'Epopée ; on courut au Père le Boſſu, pour voir ſi la Henriade étoit conforme aux vieilles règles ; on eut la conſolation de trouver que non. On s'arrangea d'après cette heureuſe découverte, & par compoſition on convint de dire que M. de Voltaire avoit ſu tirer quelques ſons de la trompette héroïque ; éloge modeſte, mais auquel la Poſtérité ajoutera beaucoup. Tel qu'il eſt, je l'appliquerois à deux ou trois Auteurs qui, depuis M. de Voltaire, ont oſé emboucher cette trompette, devenue plus dangereuſe que jamais.





OBSERVATIONS

SUR les Caractères pittoresques de quelques Nations.

QUI ne s'étonneroit pas que l'Angleterre ait eu si peu de bons Peintres, en voyant sur quelles règles on y juge la Peinture? Et par quelle bizarrerie la nature a-t-elle donné aux hommes des idées de perfection auxquelles ils ne peuvent atteindre?

Dans le caractère des Nations anciennes, remarque un Amateur Anglois, pour l'instruction de sa Patrie, il y a je ne sais quoi de libre & d'original, qu'on ne trouve point chez les modernes. Il faut, pour le bien rendre, une touche forte & hardie. Leur cos-

tume, comme leur ſtile, a tout le naturel d'une carnation vive, & ce naturel eſt précieux à conſerver. La ſcène ſur laquelle on veut placer l'Antique, doit être, s'il ſe peut, champêtre, ou, ſi le ſujet ne le permet pas, il faut du moins s'abſtenir de la ſurcharger d'ornemens; mais, ſurtout, on doit colorier avec la plus grande délicateſſe.

L'Antiquité ſeule fournit des contraſtes qui ſont, tout enſemble, flatteurs & magnifiques. Un Roi qui pratique la Médecine, qui s'adonne à l'Agriculture; des Princeſſes & des Reines occupées des ſoins domeſtiques, & le ſceptre du Souverain entrelacé avec la houlette du Berger.

Si j'avois à peindre l'ancienne Egypte, je préſenterois une perſpective éclairée de toute la lumière d'un ciel pur & ſerein. Elle offriroit dans le lointain des maſſes énormes d'une

architecture lourde, mais majestueuse, monumens épais & durables de la magnificence Egyptienne; je ne voudrois pas que cette scène silencieuse fût chargée de beaucoup de figures.

Pour caractériser les Sciences & la Religion de ce Peuple, la façade d'un temple laisseroit entrevoir, par ses ouvertures, un enfoncement fort reculé, où la vue se perdroit dans une profonde obscurité; emblême du mystère qui couvroit en Egypte, d'un voile impénétrable, la Religion & les Sciences. Quelques traits de lumière se répandroient sur les Prêtres & sur les Philosophes; je leur donnerois des habillemens simples, mais vénérables, des attitudes pleines de dignité, & des graces sévères; le calme & l'immobilité regneroient dans l'ensemble. Un fond de couleur grisâtre & monotone, déplacé dans

d'autres ſujets, ſeroit ici très-convenable, & je me garderois bien d'y jetter trop de variété.

A l'égard des Orientaux modernes, les principes de leur coſtume permettent d'égayer la ſcène par l'éclat du faſte Aſiatique. Les riches productions du climat pourroient diſputer de brillant avec le ſoleil qui l'éclaire; mais d'un autre côté, je voudrois faire contraſter, avec ce ſpectacle riant, des objets ſombres & terribles. Au pied du trône éclatant d'un Mogol, ou d'un Roi de Perſe, on verroit un nombre de cadavres pâles & ſanglans des Princes & des Grands du pays. Derrière & de tous côtés, mais à quelque diſtance, la miſère & l'oppreſſion, & dans les lointains, le deſeſpoir des ſujets, courant tête baiſſée ſe jetter dans des précipices, frapperoient les yeux étonnés & les cœurs attendris d'une juſte horreur du Deſpotiſme.

Si l'on avoit à faire agir les Prêtres & les Docteurs de la Religion, on pourroit les placer dans un endroit élevé, comme sur un théâtre ; leur expression seroit violente & forcée, leurs traits chargés, leurs visages bouffis, & leurs attitudes menaçantes.

Pour les femmes, on les peindroit belles, mais d'une beauté dont le caractère admet plus de traits que de phisionomie. Comme elles sont toutes esclaves ou prostituées, on ne leur donneroit qu'un maintien humilié & des graces contraintes.

Au milieu de la calamité générale, parmi tant d'objets tristes, odieux ou méprisables, on trouveroit peut-être quelques grands caractères, tels que les sages Solitaires, les Contemplateurs, & ceux qui s'adonnent aux sciences abstraites ; mais leur poste seroit marqué loin de la foule, & leurs attitudes

tudes désignées par des attributs convenables.

Pour faire le portrait des anciens Grecs, il faut employer des couleurs voyantes, la carnation brune, mais fine, & un éclat dans le teint qui exprime leur vivacité.

L'air doit être aisé, libre & sans affectation; la taille leste & dégagée; les draperies légères, ou plutôt transparentes, comme celles des Dieux d'Homere. On ne peindra jamais bien les Grecs, qu'on ne les ait étudiés chez lui & chez les autres Poëtes de la première Antiquité. Une imagination divine en fit autant de Peintres sublimes; & ce qui nous reste de leurs ouvrages, forme une école de dessin ouverte à tous les Artistes.

Mais après les avoir long-tems étudiés, il n'est pas encore facile, pour le pinceau moderne, de rendre la force & les graces de l'original. Les Grecs avaient sçu fondre en;

semble le naturel & la dignité; ils avoient admirablement saisi, dans ce mélange, le point de précision; de sorte que pour les bien peindre, il faut que le dessin exprime un composé de fier & de tendre. La manière, en général, doit être noble, hardie & dans le grand goût; en un mot, *su'l gusto Greco.*

Si la scène est à la campagne, le stile pastoral héroïque semble être celui que le Peintre doit employer de préférence: mais il pourra la rendre plus animée & plus brillante, si son sujet exige qu'il la place dans une ville, pourvu que ce soit plutôt à Athènes qu'à Sparte. Le caractère singulier de la seconde est une exception à celui des Grecs. Mais dans quelque lieu que vous mettiez l'action, ayez soin d'y jetter beaucoup de chaleur & de mouvement.

Etudiez sur-tout avec application, & tâchez de saisir les phisionomies & les airs de

tête des ftatues Grecques qui nous font reftées. Il eft clair qu'en y travaillant les Sculpteurs anciens fe font attachés à bien exprimer la fubtilité, la fineffe & la belle imagination qui caractérifoient ce Peuple célèbre.

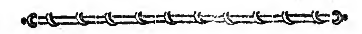
Quel fpectacle brillant de gloire & de grandeur ne nous offre pas la fcène de Rome ? On peut, fans impropriété, peindre un Citoyen Romain entouré des Nations vaincues, tremblantes, profternées devant lui, & foulant aux pieds les ruines de l'univers. Il faut que les traits foient grands & hardis, un peu de brun, même de fombre, fans aucune affectation d'embelliffemens. C'eft le ftyle de tous les Peintres de l'Ecole Romaine dans des fujets élevés. La Mélancolie, qui accompagne toujours la Magnanimité, forme également le caractère des Artiftes, des grands fujets & des grandes ames.

La Figure Romaine, quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi divine que la Grecque, doit être grande, bien proportionnée, d'une carnation plus ferme & plus mâle. Les muſcles du corps & les expreſſions de l'ame ne doivent pas être exagerés dans le Romain, comme il eſt néceſſaire qu'ils le ſoient quelquefois dans le Grec.

Que le deſſein en ſoit tracé ſur le goût de l'antique, mais avec moins de tendreſſe que dans la Figure Grecque. Une élégance travaillée & une nature étudiée ne répondroient point à l'idée qu'on a de la négligence & même de la rudeſſe qui caractériſoient les premières générations de Rome. Annibal Carrache a réuni admirablement, dans la Galerie Farneze, le goût Grec, le Romain & le Florentin. En peignant les Figures, il a développé les différens génies nationaux de ſes perſonnages.

Le portrait d'un Romain ne doit donc pas être auſſi chargé que celui d'un Grec. Un Peintre habile évitera de donner au premier ces attitudes ſingulières que produiſoit chez les derniers, ou la chaleur de l'enthouſiaſme, ou la contemplation de la Philoſophie.

Un regard fier & aſſuré, mais ſimple, un mouvement moderé dans les figures, une exacte bienſéance dans toutes les parties & un air de grandeur qui domine dans le total; voilà ce qui caracteriſe les Romains. Ces penſées fougueuſes, ces ſaillies, ces caprices, qui conviennent au génie des Grecs, ſeroient ici fort déplacés. Cependant je n'ai garde d'exclure d'aucun ſujet le feu de l'imagination. J'exige qu'elle ſoit judicieuſement échauffée. C'eſt au goût à lui preſcrire des modeles & à la renfermer, quand il le faut, dans les bornes d'une ſage imitation.



LE BOCAGE;

SONGE TRADUIT DE L'ITALIEN.

PEINS-TOI, Thémire, un de ces vallons ſolitaires, où, par une pente inſenſible, vient ſe perdre la route détournée d'une forêt. Toujours les cœurs tendres ont aimé ces lieux; toujours l'Amour y récompenſa les cœurs tendres. La tourterelle vient ſouvent s'y plaindre, & s'y plaint avec plus de douceur. Soit que ſes gémiſſemens regrettent une compagne chérie, ſoit qu'ils ne faſſent qu'en preſſer le retour, le cœur le plus dur en eſt attendri, le plus volage ſent du regret à être infidèle. C'eſt ainſi que je t'aime, o Thémire! Je me plains de ton abſence, comme un autre ſe plaindroit de ta perte.

Que je ſerois malheureux! Ton ame ſentiroit-elle autrement que la mienne? T'es-tu bien repréſenté ces lieux que je viens de peindre? Ton cœur s'y eſt-il tranſporté? As-tu vu ſans deſirer cette mouſſe voluptueuſe où le plaiſir ſe repoſe ſans langueur, & encore plein de lui-même? As-tu vu ces voûtes de verdure où la lumière ſe jouant avec l'ombre, ſemble inviter deux ames qui s'aiment à ſe chercher & à s'éviter tour-à-tour.

Eh bien, c'eſt dans un de ces aſyles écartés qu'il me ſembloit être cette nuit. Quels dangers ne court point l'Amante qui ſuit en ces lieux un perfide! L'Amour qu'il outrage, s'envole en ſoupirant, & gémit de ſa victoire. Juge, Thémire, ſi ma flamme eſt pure comme les yeux qui l'ont allumée. C'étoit ce Dieu dont on parle ſi ſouvent, qu'on connoît ſi peu, & que tu m'as tant appris à con-

noître, l'Amour enfin, oui l'Amour lui-même, qui d'un air riant avait écarté les rameaux entrelaſſés du Bocage où nous étions entrés. Tous les Plaiſirs que le vulgaire traite de groſſiers, & qui ne ſont groſſiers que pour le vulgaire, étoient à ſa ſuite; mais ils n'oſoient le précéder. Cette circonſtance me frappa, & je crus y reconnoître que les Plaiſirs ne ſont rien ſans l'Amour, mais que l'Amour n'eſt pas tout ſans eux.

Je ne te trompe point, Thémire; non l'Amour n'eſt pas tout ſans eux. J'en ai pour garant le ſentiment délicieux qu'il me ſembloit éprouver cette nuit dans tes bras.

C'eſt ici qu'il faut raſſembler tout le feu de mon amour. Ce ſont mes tranſports, ce ſont les tiens que je vais peindre. Une illuſion flateuſe t'avoit, cette nuit, conduite ſur mes pas. Daigne y marcher encore. Que peux-tu

craindre ? Ton Amant ne ſauroit changer. Les palais faſtueux des Rois ont perdu le droit de lui plaire : c'eſt dans un Bocage qu'il a cru t'attendrir, c'eſt dans les Bocages qu'il veut toujours vivre.

L'Amour diſparut, je le crus envolé. Je me trompois, il n'avoit fait que paſſer dans tes yeux. Il paſſa bientôt dans les miens, & nos ames enflammées vinrent s'aſſeoir dans nos regards. Nous ne vimes plus que nous ; & qne pouvions-nous voir qui nous intéreſſât davantage ? L'Amour ne voit que les amans, les amans ne voient que ce qu'ils aiment.

C'eſt ainſi qu'après avoir contemplé toute la ſcene des campagnes, le laboureur s'arrêtant avec complaiſance ſur la plaine, y voit, d'un œil ſatisfait, les épis dorés qui courbés par le zephir baiſent la tête vermeille des pâvots.

Que devins je lorſque ſortant de l'extaſe où nous étions plongés, tu me tendis la main avec un ſourire, qu'il n'eſt permis qu'aux Graces de décrire! J'y porte les levres; je la preſſe contre mon ſein, & laiſſe échapper quelques pleurs

Sans doute l'Amour a mis un charme ſecret dans les larmes des amans ſinceres; la bergere qui n'en eſt point attendrie, eſt punie par ſon inſenſibilité même, qui ne lui laiſſe que des demi-plaiſirs.

J'eus la douceur de voir mon amante eſſuyer les miennes. Mais je tiens toujours ta main contre mon ſein, & je l'arroſe de mes larmes. Tu les eſſuies encore & me regardant avec langueur; tu pleures, me dis-tu; tu pleures! O Thémire, te dis-je, ô Themire?

Eh bien, cruel, que veux-tu de Thémire? tu regnes ſur ſon ame: que te faut-il davantage?

A ces mots, tes yeux ſe détournent & craignent de rencontrer les miens. Ecoute, & vois ſi mon cœur ſait aimer. Je frémis de joie en voyant approcher ma victoire; mais l'état où je te vois m'afflige, & je ne ſais lequel agit le plus ſur moi de la triſteſſe ou du plaiſir. Je penche enfin mollement ma tête ſur la tienne, & t'adreſſant tendrement la parole : ne crains rien, ô Thémire ! Ne crains rien. Jamais l'abeille, en compoſant ſon nectar divin, ne fit du ſuc des fleurs un uſage plus pur, que celui que mon ame fera de tes plaiſirs.

Que Vénus, (& je l'eſpere) me préſente un pareil inſtant, ou ton cœur n'a jamais deſiré, ou tu feras ce que tu me ſemblois faire alors.

Ce n'eſt plus moi qui t'embraſſe, c'eſt toi qui me tiens embraſſé, & qui ſembles te re-

procher d'avoir différé mon bonheur. Les careſſes les plus tendres, les tranſports les plus vifs te paroiſſent trop peu pour me dédommager. En vain la langueur voudroit ſuccéder à l'ivreſſe du plaiſir. Cette mouſſe que je te peignois tantôt vient la ranimer. Elle ne cede que par dégrés au doux fardeau de nos corps, & ſa molle réſiſtance y rapporte continuellement & le ſouvenir & le ſentiment de ces baiſers, où deux ames ſemblent ſe pénétrer.

Déjà, comblé de tes faveurs, je me jettois à tes genoux, déjà ma reconnnoiſſance empruntoit de mon amour le langage le plus tendre, quand tout-à-coup je m'éveillai.

Cruelle illuſion, ne ſerviro:s-tu qu'à me faire ſoupirer plus ardemment après la réalité!

Mais je me trompe, Thémire, en traitant d'illuſion ce que je viens de te peindre. Mon

bonheur, il eſt vrai, n'eſt qu'un ſonge; mais il n'en eſt pas ainſi de mon amour, &, ſi celui que je ſens n'eſt pas le même que celui que je ſentois, c'eſt qu'il eſt encore plus grand.





REFLEXIONS

SUR CETTE QUESTION:

UNE Langue vivante peut-elle ſe fixer ?

ON trouve dans les Œuvres de M. de Montcrif un diſcours ſur les langues vivantes, dans lequel il a tâché de prouver qu'on ne peut pas fixer la Langue Françoiſe, & qu'on ne doit point chercher à fixer une Langue vivante. Cette diſſertation a donné lieu à pluſieurs critiques de M. l'Abbé Desfontaines : elles ſe trouvent dans la lettre ſeconde du ſecond tome de ſes Jugemens ſur quelques Ouvrages nouveaux. M. de Montcrif a repondu à ces critiques par un écrit inſéré dans la troi-

ſieme du même volume des jugemens de l'Abbé Desfontaines.

Quoique la queſtion ait été diſcutée de part & d'autre avec beaucoup d'eſprit, il m'a ſemque ces Auteurs n'avoient pas tout dit. Voici quelques réflexions que l'examen de cette diſpute littéraire a fait naître.

Je conviens d'abord que le principe de M. de Montcrif eſt vrai. L'uſage eſt le premier maître d'une Langue vivante. Ceux qui la parlent en ſont les ſouverains: nul Tribunal ne peut, ni ne doit leur donner des loix. Les morts ne ſauroient commander aux vivans. Le projet d'établir des Auteurs claſſiques eſt une chimère. Ceux qui ont écrit & qui ne ſont plus, ne ſauroient diſputer l'empire à ceux qui exiſtent, qui parlent & qui écrivent.

Mais en conſéquence de ce principe, une Langue vivante ſouffrira-t-elle éternellement

d enouvelles altérations? Sera-t-elle le jouet de tous les caprices? Le langage d'un ſiécle ſera-t-il toujours ſucceſſivement ridicule aux yeux du ſiécle ſuivant ?

Il ſemble que les réflexions de M. de Montcrif veuillent nous conduire juſques là, ou du moins, ſi elles ne nous repréſentent pas ces excès comme néceſſaires, elles nous les font voir comme très-poſſibles & très à craindre.

Si cette queſtion avoit été agitée du tems de Sophocle & de Demoſthene, ils n'auroient pas été peu embarraſſés à la décider. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui; l'exemple ſeul des Langues Grecque, Latine, Italienne, c'eſt-à-dire, des Langues cultivées avec ſuccès, ſuffit pour nous éclairer dans cette diſcuſſion.

Si la Langue Grecque du tems d'Aratus & de Cléomene n'a point proſcrit le langage des Auteurs

Auteurs du beau ſiécle d'Alexandre ; ſi Claudien, Auſone, n'ont point effacé les Ouvrages du regne d'Auguſte ; ſi Pétrarque, le Taſſe, Bocace, l'Arioſte ſont encore les modeles des Ecrivains d'Italie ; ces expériences réitérées & évidentes ne ſont-elles pas autant de preuves certaines qu'une Langue vivante peut ſe fixer ?

On pourroit donc ſe diſpenſer d'éclaircir par des raiſonnemens une vérité déjà démontrée par l'expérience, mais on peut tirer de la nature même de la choſe des preuves qui ne ſont pas moins démonſtratives.

Je penſe donc qu'une Langue vivante peut ſe fixer, c'eſt-à-dire, qu'elle peut parvenir au point de ne perdre plus rien, ou preſque rien, quoiqu'elle puiſſe toujours acquérir.

Comment cela ſe fait-il ? Eſt-ce par la force de quelqu'autorité ? Non ſans doute : on a dit que les Rois ne ſauroient donner le droit de

bourgeoiſie à un mot. L'empire de la Langue eſt une Démocratie ; il réſide dans la multitude. Tout au plus, participe-t-il un peu de l'Ariſtocratie ; c'eſt-à-dire, que quelques Auteurs renommés, quelques perſonnes d'un goût diſtingué & reconnu y peuvent obtenir, mais de gré à gré ſeulement, quelque autorité. Quand je dis la multitude, je ne la compoſe que des perſonnes qui ont reçu de l'éducation. Le bas peuple a ſa Langue particulière; Langue parlée ſeulement, & dont la tradition n'en eſt peut-être pas moins fidelle, ni moins indépendante.

Une Langue vivante peut ſe fixer; mais elle le fait d'elle-même, ſans le ſecours d'aucune autorité, par ſa propre perfection & par celle des ouvrages qu'elle a produits.

Pluſieurs Auteurs célèbres dans divers genres, écrivent dans le même ſiécle : la

Langue eſt-elle dès-lors fixée ? On n'oſeroit l'aſſurer. Mais ces Auteurs morts, il en renaît d'autres, qui, en travaillant dans les mêmes genres, demeurent inférieurs à ceux qui les ont précédés. Les ſucceſſeurs de ceux-ci dégénèrent encore, ou du moins ne peuvent atteindre à la perfection des premiers. Que doit-il arriver delà ? que l'admiration due à ces premiers modèles perpétue leur Langue. Elle ne ſauroit être proſcrite tant qu'ils ne ſeront point ſurpaſſés; & s'ils ne le ſont pas dans l'eſpace de deux ou trois générations, il eſt sûr qu'ils ne le ſeront jamais. La Nature eſt égale; & dans une Langue cultivée, les progrès ne ſe font point par des ſecouſſes & des intervalles éloignés. Depuis François I juſqu'à Louis XIV, les Lettres ont toujours acquis; depuis les Gracches juſqu'à Auguſte, le Goût & le Génie ont fait ſans ceſſe de

nouveaux progrès : il en a été de même à Athènes, & il en sera toujours ainsi, à moins d'une irruption de Barbares. D'ailleurs, l'esprit humain a ses bornes. Les Tragiques Grecs ont été admirés tant que l'Empire de la Grèce a subsisté, & le sont encore aujourd'hui. La Langue Grecque leur a survécu bien des siécles; mais tout ce qu'elle a acquis n'a pu les faire vieillir. Pourquoi cela ? c'est qu'ils avoient atteint à peu près la perfection de leur art. On vouloit lire des Tragédies : il falloit lire les plus belles. Tout ce qui se faisoit de nouveau ne les égaloit pas : la tradition de l'admiration ne pouvoit manquer de les consacrer, & par conséquent le langage dans lequel elles étoient écrites.

Tant qu'on ne fera pas mieux que Corneille & Racine, leur langage sera fixé. Les efforts plus ou moins heureux de ceux qui ont couru

la même carrière, commencent à nous donner lieu de croire qu'on ne les effacera pas; & puiſqu'ils ſont au deſſus de tous les Auteurs de leur Nation, qui, dans ce genre, a ſi fort ſurpaſſé toutes les autres, n'eſt-on pas en droit de penſer qu'ils ont touché de bien près la perfection? Car, je le répète encore, l'eſprit humain a ſes bornes.

Nous connoiſſons à peu près la force de la Nature dans la production des hommes, & quoique le monde n'ait encore ſubſiſté qu'un eſpace de temps bien diſproportionné à l'immenſe durée qu'il ſemble promettre; cependant l'expérience paroît ſuffiſante pour déterminer des limites que l'eſprit humain ne franchira jamais.

A le conſidérer dans les viciſſitudes qu'il a éprouvées, dans ſes éclipſes & dans ſon plus brillant éclat, il y a tout lieu de croire que

nous avons parcouru ſon période entier. L'eſprit humain, tournant ſans ceſſe ſur lui-même, décrira éternellement le même cercle. Quelques phénomènes nouveaux ſe montreront de temps en temps; c'eſt un ſoleil où il pourra ſe former ou diſparoître de nouvelles taches: accidens paſſagers, dont les différences peu ſenſibles ne ſauroient ajouter ni ôter rien à ſon eſſence; il a été ce qu'il eſt, & il eſt ce qu'il ſera.

On m'objectera ſans doute qu'il y a des termes déja vieillis dans Corneille, & même des pieces entières. Il faut conſidérer que Corneille a été le premier; qu'il a fourni une longue carrière; & que l'ayant commencée dans un temps où le goût étoit à peine au berceau, il n'eſt pas ſurprenant que ſes premiers ouvrages, & tous même s'en reſſentent, plus ou moins, à proportion qu'ils ſont

plus voiſins de ce temps encore barbare. Mais ce qui nous paroît vieux dans ces ouvrages, le paroiſſoit déja il y a ſoixante ans; & ce qui ne paroiſſoit pas vieux dès-lors n'a pas vieilli depuis : ainſi l'objection, lorſqu'elle eſt bien entendue, devient une nouvelle preuve de ma propoſition.

D'ailleurs, nul Ecrivain n'eſt parfait en tout; & il eſt vrai que Corneille a toujours plus excellé dans la partie du génie, que dans celle du goût & du ſtyle. De ſon temps même, il ne paſſoit pas pour un Auteur pur & chatié; & lorſqu'on conſidère le temps où il a commencé à écrire, on doit moins s'étonner de trouver des choſes déja vieillies dans ſes excellens ouvrages, que de la perfection où il a porté ſi rapidement un art qu'il avoit trouvé dans ſon enfance.

Si j'ai choiſi, par préférence, l'exemple de

deux fameux Poëtes, ce n'eſt pas que je n'euſſe pu citer, avec le même avantage, nos Ecrivains célèbres en proſe, les Boſſuet, les Fléchiers, les Paſcal, les Mallebranches, les Fénélon; mais c'eſt que l'art de la poéſie, & ſur-tout celui de la poéſie dramatique, préſentant beaucoup plus de difficultés, il eſt plus aiſé de connoître à quel point de perfection il a été porté. D'ailleurs, on convient unanimement que les Poëtes ſont de tous les Ecrivains ceux qui y portent le plus de hardieſſe & de correction tout enſemble. Ils en étendent le génie, en multiplient les analogies, en fixent le caractère. Une Langue qui ne ſe ſeroit exercée que dans la proſe, ſeroit bien éloignée de connoître toutes les richeſſes qu'elle ſeroit capable d'acquérir. Un grand Poëte réveille & fait fermenter tous les eſprits; il répand en eux le mouvement, la chaleur &

la

la lumière; les Profateurs naiffent en foule fur fes traces: c'eft à ces fources du génie que les Langues doivent les efforts rapides qui les élevent à la perfection.

C'eft une vérité prouvée que les progrès du langage font relatifs à ceux du génie. Les idées des grands hommes enrichiffent la Langue, & la Langue perfectionnée fait à fon tour éclorre une infinité d'idées dans les efprits du fecond ordre; mais le caractère qu'elle a reçu des génies créateurs, elle le conferve invariablement. Elle fe forme ainfi des limites qu'elle ne fauroit franchir; & comme des idées fortes, délicates, ou fublimes ne peuvent ceffer de l'être, & ne fauroient être effacées par d'autres idées qui ont les mêmes qualités, de même les termes & les tours qui rendent ces idées ne feront jamais effacés par d'autres termes & d'autres tours. Telle eft la liaifon des

penſées & des expreſſions ; elles ſont également l'ouvrage de l'eſprit, & participent de ſes limites comme de ſon étendue.

C'eſt donc en vain qu'on voudroit ſuppoſer que l'eſprit humain étendant ſans ceſſe ſes connoiſſances, la Langue doit néceſſairement varier & ſouffrir des altérations. Pour peu qu'on éclairciſſe ſes idées, on verra la fauſſeté de ce raiſonnement. Il eſt vrai que nos connoiſſances ſont encore très-bornées à l'égard des propriétés de la matiere ; des obſervations & des expériences nouvelles les étendent de jour en jour. Notre Langue s'enrichit ſans ceſſe dans la Chymie, la Médecine, la Chirurgie, dans preſque toutes les parties de la Phiſique, & preſque dans tous les Arts. De nouvelles connoiſſances doivent produire de nouveaux mots ; mais ces accroiſſemens ne portent aucune atteinte aux autres parties du

langage : il s'étend d'un côté ſans rien perdre de l'autre : il s'enrichit des termes nouveaux, ſans qu'aucun de ceux qui ſont en uſage vieilliſſent. Ne craignons rien de la part des Philoſophes ; ils ſont trop occupés des choſes : ils ne cherchent que la clarté & la ſimplicité, & ce ne ſont pas là des qualités que le caprice & l'eſprit de ſingularité puiſſent altérer.

Ce n'eſt que dans la partie du génie & du goût, qu'une Langue peut craindre des altérations ; mais j'ai déjà fait voir que les Ouvrages qui demandent une grande étendue de génie, tant qu'ils ne ſont point effacés par d'autres, conſacrent en quelque ſorte le langage dans lequel ils ſont écrits. L'impoſſibilité de mieux faire, eſt ſuivie de l'impoſſibilité de mieux dire. On ne s'exprimera pas mieux, tant qu'on ne penſera pas mieux. Ces Ouvrages étant néceſſairement dans les mains

de tout le monde, tous les eſprits s'en nourriſſent; tous les ſtyles s'y plient, s'y aſſujettiſſent, en prennent le ton. L'influence des grands génies eſt prodigieuſe, & ſuppoſe tout ce qu'on en peut dire. Tous les eſprits ſubalternes les ſuivent, diviſés par troupes, chacun ſelon ſon inſtinct; ils ſont inſpirés, entraînés, dominés par eux, ſans ſentir le poids de leurs chaînes, au moment même qu'ils croyent les critiquer & les juger.

Ainſi le ſtyle des grands Ecrivains étend ſon empire de proche en proche, juſques ſur les faiſeurs de madrigaux & de brochures. A l'égard des gros livres, des livres en forme, il n'y a pas lieu de croire que les innovations les gagnent. La plupart des Auteurs qui les compoſent, ſont preſque entiérement ſéparés des vivans, ſoit par leur état, ſoit par leur goût. Enſevelis dans leurs cabinets poudreux,

ils ne vivent qu'avec les morts. Nourris de leur langage, ils ne s'y soumettent quelquefois que trop servilement; aussi tous les livres dont je parle, sont écrits à peu près du même ton depuis soixante ou quatre-vingt ans.

On peut donc assurer qu'à l'égard des grands Ouvrages, une Langue parvenue à un certain degré de perfection, n'a point d'innovations essentielles à craindre. Si Pétrone, Perse & les deux Séneque, se sont formé un style nouveau, la comparaison de leurs écrits, loin de porter atteinte à la gloire des bons Auteurs du siécle d'Auguste, n'a fait que relever davantage le prix de l'harmonie, de la simplicité, de l'ordre & de l'élégance de leurs Ouvrages. En général, les Auteurs Latins, jusqu'à la décadence de l'empire, ne sont estimés, qu'à proportion qu'ils ont approché de plus près de ces premiers modeles. Horace pensoit

beaucoup trop modeſtement de ſon ſiécle, lorſqu'il a dit dans ſon Art Poétique:

Ut ſilvæ foliis pronos mutantur in annos;
Prima cadunt; ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu, florent modò nata, vigentque.
Debemur morti nos, noſtraque......
Nedum ſermonum ſtet honos, & gratia vivax.
Multa renaſcentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc ſunt in honore vocabula, ſi volet uſus,
Quem penes arbitrium eſt, & jus, & norma loquendi.

Ses écrits même ſont devenus une preuve immortelle contre ſon ſentiment; mais le langage de Cécilius, de Plaute, de Pacuvius avoit vieilli; il en concluoit qu'il en ſeroit de même de celui de ſon ſiécle, ſans conſidérer combien la perfection actuelle de ſa Langue & des compoſitions qu'elle avoit enfantées, changeoit l'eſpece des circonſtances.

Cette puiſſance des bons écrits, pour con-

ſerver une Langue, eſt ſi grande, que le langage de Marot, de Montaigne, d'Amyot, tout barbare qu'il eſt par rapport au nôtre, nous eſt encore cher. Nous regrettons la naïveté, l'énergie & la grace ſinguliere qui regnent dans tous leurs Ouvrages. Nous méditons Montagne, nous citons ſcrupuleuſement ſes termes & ſes tours de phraſe vifs & ingénieux, que la pureté de notre Langue ne peut plus rendre. Nous liſons Plutarque dans Amyot, par préférence aux traductions modernes. Enfin notre goût pour Marot eſt tel, que de grands Poëtes de nos jours ſe ſont fait une gloire de l'imiter. Son vieux ſtyle forme un idiome particulier dans la Langue Françoiſe, & conſerve une place diſtinguée dans notre Poéſie; honneur ſingulier, dont il eſt peut-être le ſeul Auteur qui ait joui dans l'empire des Lettres.

Mais si un genre d'écrire porté à sa perfection fixe cette portion de la Langue qui est à son usage, les autres parties du langage ne sont pas fixées pour cela. Une Langue vivante n'est donc peut-être jamais fixée entierement, c'est-à-dire, dans toutes ses parties, parce qu'il n'est peut-être pas possible qu'elle ait également excellé dans tous les genres. Cependant les traductions y suppléent en quelque sorte; par leur secours, toutes les Nations se communiquent leur génie, leur goût, leurs découvertes. Il est vrai que dans le cas où nous ne sommes que Traducteurs, du moins à l'égard des ouvrages de génie & de goût, la timidité & l'asservissement de cette espece de travail sont peu propres à étendre les progrès d'une Langue. Il n'en est pas de même en fait de Sciences & d'Arts. La traduction des Transactions philosophiques de la Société

Royale de Loudres peut autant contribuer à enrichir notre Langue, que les Mémoires de l'Académie des Sciences, parce que la nécessité de se plier aux idées d'une Nation qui a si peu de ressemblance avec nous, doit nous forcer à franchir les bornes étroites de l'analogie, qui ne nous retiennent que trop peut-être dans les Ouvrages dont nous sommes les inventeurs.

Aujourd'hui que la communication littéraire des Peuples est devenue aussi prompte qu'universelle, par le secours de l'Imprimerie, tout contribue à favoriser les progrès du langage, & nul obstacle ne les retarde. On n'entrevoit point non plus de révolution possible, qui puisse élever ou étendre nos idées, & nous rendre supérieurs à nous-mêmes, au point de nous faire mépriser ce que nous avons estimé, & de porter atteinte au caractere établi de

notre Langue. Ce que le ſiècle de Léon X a fait en Italie, les regnes de Louis XIV & de Louis XV le feront vraiſemblement en France.

Que deviendra donc l'empire de l'uſage, ce tyran biſarre, dont on prétend que le deſpotiſme & les caprices ſont ſi arbitraires ? Diſons plutôt que c'eſt un vain fantôme, dont on ne ſe laiſſe effrayer, que parce qu'on n'a pas ſu le connoître. Les Langues, comme toutes les inventions humaines, ont des commencemens foibles, groſſiers, incertains. Tant qu'elles ne ſont point cultivées, ou qu'elles ſont en proie à des eſprits ſans principes & ſans goût, l'uſage ne peut manquer d'être biſarre, tyrannique & ſouvent abſurde & contradictoire à lui-même. Les bons eſprits viennent enſuite, qui, réfléchiſſant ſur ſes défauts, les corrigent peu à peu, & les ramenent à des règles juſtes

& certaines. Les génies & les grands talens consomment l'ouvrage, & portant leurs idées jusqu'aux dernieres limites de l'esprit, ils rendent la Langue capable de satisfaire à toutes nos pensées, à tous nos sentimens. Elle reçoit de leurs écrits un éclat si séduisant, que ses irrégularités même sont consacrées à la faveur des beautés auxquelles elles se trouvent liées. C'est ainsi que les bisarreries de notre Langue font tellement partie du caractere qu'elle a pris, & sont tellement fondues & mêlées parmi ce qu'elle a d'estimable, que rien ne peut les en séparer.

Ce seroit se méprendre grossierement, de confondre l'usage d'une Langue cultivée, comme la nôtre, avec l'usage d'une Langue barbare & dans son enfance. Autant celui-ci rampe au hasard, sans goût & sans règles, autant l'autre est éclairé & réfléchi; l'utilité,

le choix & l'analogie ſont ſes guides certains. Les bons Ouvrages, les Ecrivains vivans nourris & formés pas ces mêmes Ouvrages, ſont les oracles qui prononcent ſes déciſions, ou plutôt les principes du bon uſage ſont répandus dans tous les eſprits. Il ſe forme ainſi deux langages ſéparés dans une même Langue; celui du peuple qui ſera à jamais le jouet de l'ignorance, celui des gens inſtruits, dépôt ſacré, qui ne peut plus être violé.

Il arrive pourtant des révolutions dans la maniere d'écrire; il s'introduit des goûts de mode dans le ſtyle; de petits eſprits les embraſſent avidement. Mais à quoi aboutiſſent tous leurs efforts ? Ils ne leur produiſent que de la honte; tout au plus ils leur valent quelquefois des ſuccès paſſagers, ſuivis d'un oubli prompt & éternel. Tandis que Moliere, la Bruyere, la Rochefoucault, voyent tous les

jours augmenter la réputation de leurs peintures philosophiques des mœurs, les prolixes romans de la Calprenede, des Scuderis, qui n'ont jamais été que des ouvrages de mode, ont fini leur carriere avec le siécle pour lequel ils ont été faits. La plupart des romans de nos jours sont le fruit d'une autre mode; ils passeront avec elle; leur destinée est de périr avec les mœurs absurdes qu'ils ont voulu peindre. Chaque siécle pourra avoir un jargon de passage, accrédité par des esprits subalternes; ils l'appelleront le *Bon-ton*, jusqu'à ce qu'il ait été flétri par un autre *Bon-ton*, bientôt effacé lui-même; mais il n'y aura jamais qn'un langage pour la postérité. Il y aura des hommes qui abusant de l'esprit, ainsi que de tous les autres dons de la nature, voudront profaner le langage comme les mœurs. Des Auteurs à leurs gages, qu'ils protegent & qu'ils cor-

rompent, se feront une gloire de les seconder. Que restera-il de toutes leurs innovations ? A peine quelques termes heureux, quelques tours vifs & délicats échapperont à la proscription générale. C'est ainsi que du jargon précieux si ridiculisé dans le siécle dernier, il s'est conservé quelques expressions fines & agréables ; un choix judicieux assure ainsi le triomphe de la Langue, & ajoute à son abondance. N'avons-nous pas vu la critique s'élever sans cesse contre l'affectation néologique, la métaphysique subtile des sentimens, les axiomes en tirades de la Scene Tragique, & l'enflure bourgeoise de nos Comédies ? Ne s'est-on pas dégoûté bien vîte de la mollesse efféminée de certains Poëtes, Anacréontiques jusqu'à la fadeur ? Dans une Langue cultivée, tout dépose en faveur du bon goût.

Chaque Langue a son génie & son caractere

qui la diſtingue. Il y a une délicateſſe Françoiſe, comme il y a eu une urbanité Romaine, un atticiſme Grec, comme il y a eu un brillant Italien, une gravité Eſpagnole, une énergie Angloiſe. Cette délicateſſe de notre Langue, qui s'alarme des moindres hardieſſes, eſt une barriere de plus contre le mauvais goût ; elle ne ſouffre preſqu'aucun mélange du génie des autres Langues avec le ſien. Les inverſions Latines, les figures Italiennes n'ont pu pénétrer, ou n'ont pu ſe ſoutenir dans notre ſtyle. De légeres innovations dans l'ortographe, quoiqu'utiles & appuyées du crédit d'un Auteur illuſtre, n'ont point fait fortune. Le ſeul changement qui ſe ſoit fait depuis 40 à 50 ans, c'eſt qu'il eſt devenu plus coupé & plus précis, en écartant une multitude de conjonctions, qui rendoient ſa marche péſante. Mais c'eſt moins une in-

novation dans le langage, qu'un progrès dans l'art du raisonnement, une facilité, une rapidité de pensées perfectionnée par l'exercice. Cependant ce changement n'a rien diminué de notre estime pour les Auteurs plus anciens, il ne leur a ravi tout au plus qu'un peu de cet éclat, de cette fraîcheur de coloris, que le tems doit nécessairement ternir. Les meilleurs Ouvrages de nos jours auront à leur tour le même sort : c'est une destinée inévitable aux choses humaines. Cette fleur de nouveauté doit périr, avec l'espece d'enchantement qu'elle cause ; mais les vraies beautés ne vieillissent point, elles sont immortelles, comme l'esprit qui les produit.



RÉFLEXIONS

REFLEXIONS
SUR L'ITALIE.

LE deſſein qu'on ſe propoſe n'eſt pas de remonter juſqu'à la chûte de l'Empire Grec, pour voir ſortir de ſes ruines le flambeau du ſçavoir & du goût, qui vint répandre ſa lumière en Italie. Il y brilla long-tems avec un éclat qui fait encore notre admiration; & le ſouvenir en eſt conſacré dans toutes nos Hiſtoires.

Mais on prétend que ces heureux jours ont diſparu, & que depuis plus d'un ſiècle l'Italie a ceſſé de ſe reſſembler. Ses voiſins ſe ſont élevés, tandis qu'elle s'eſt mal ſoutenue. Sans examiner les cauſes de cette révolution, tous

les Etrangers croyent reconnoître qu'elle n'eſt plus que la dépoſitaire oiſive des travaux de ſes Ancètres ; qu'à la vérité elle renferme encore dans ſon ſein leurs Chef-d'œuvres, & des Modèles de goût dans pluſieurs genres ; mais que ces précieux reſtes ne ſont pour elle qu'un génie mort, qui n'échauffe & qui n'éveille plus les talens ; enfin, que ſi l'ancien feu n'y eſt pas éteint, il eſt du moins dans une langueur dont il ne paroît pas prêt à ſe relever. Ceux qui viſitent aujourd'hui cette belle contrée, y cherchent bien moins les Hommes que les Monumens. On en voit même ſortir, de jour en jour, quelque partie de ſon dépôt, qu'elle ſe laiſſe enlever par l'or & le goût de ſes voiſins. Les Ecoles Romaine, Lombarde, Florentine, ne ſont plus des corps ſubſiſtans de peinture. Les anciens Chef-d'œuvres ne ſont point égalés. A peine

trouvent-ils des imitateurs. L'Art reste encore, mais les Ouvriers manquent à l'Art; & tel est le sort des plus belles inventions de l'esprit humain, qu'elles dégénèrent, lorsqu'elles cessent de se perfectionner.

Cependant on convient que malgré cet obscurcissement de l'ancienne lumière, il reste toujours dans les Artistes Italiens un instinct mêlé de goût & de raison, qui les soutient dans la voie du sublime. En Architecture, en Peinture, en Sculpture, la grande manière se décèle encore dans leurs Ouvrages; & la force de cette habitude nationale, entretenue sans doute par la vue de tant d'excellens objets, au milieu desquels ils sont nés, pourra conserver long-tems à l'Italie une véritable supériorité dans ces trois Arts.

Il en est de même de la Musique, qui étant née d'abord en Italie, s'est communi-

quée presqu'à toute l'Europe. On n'entre point dans la question qui partage aujourd'hui les Français; mais à ne considérer les Arts que par l'honneur qu'ils apportent au pays de leur origine, il est certain que l'Italie peut compter parmi ses succès le tribut que toutes les autres nations payent à son goût, en admettant dans leurs plaisirs sa langue & son chant, & vraisemblablement elle jouira longtems de cette gloire.

On ne peut accorder que sa langue y contribue, sans être porté à rechercher d'où elle tire cet avantage, & quel est son mérite particulier. En général, il y a peu de régles aussi sûres que la langue des peuples, pour juger de leur véritable génie. Elle est rude ou molle, simple ou noble, élégante ou grossière, à mesure que ceux qui la parlent habituellement participent de ces différens ca-

ractères. Et comment les langues ne porteroient-elles pas l'empreinte du génie des hommes, puisqu'elles sont proprement ce génie même, vivant & manifesté par des paroles ou des écrits? De-là vient que la parfaite connoissance d'une langue polie est ordinairement si difficile. On n'y parvient guère sans avoir toute la mesure de l'esprit, de la politesse, & du goût, qui sont le caractère dominant de la même Nation.

Personne n'ignore que la langue Italienne s'est formée des langues Grecque & Latine, avec quelque mélange de la langue Gauloise, ou du Roman, qui s'y introduisit pendant les conquêtes de Charlemagne.

Mais ce ne fut qu'au treizième siècle, qu'une société de Gens de Lettres entreprit de lui donner une forme & des règles. Ils firent voir dans sa formation, le projet fixe

de s'éloigner de ses sources, principalement du Latin, dont ils voulurent éviter les terminaisons, les constructions & les tours. Ils affectèrent sur-tout de corriger, dans la prononciation, par la suppression ou l'addition des syllabes, les âpretés, vraies ou prétendues, dont ces différentes langues étoient remplies. Cependant cette résolution de cacher son origine, & d'en faire comme une nouvelle langue, n'empêche pas qu'on ne reconnoisse à chaque mot les sources dont elle est sortie. De nos jours, elle souffre le mélange d'autant de jargons ou d'idiomes qu'il y a d'Etats particuliers en Italie. Aussi ne subsiste-t-elle dans sa pureté qu'à Rome & dans quelques autres Villes, entre lesquelles Florence a toujours tenu le rang qu'Athènes avoit dans l'ancienne Grèce.

Après ces observations, s'il faut prononcer

ſur le mérite de la langue Italienne, il ſemble que ſes principaux caractères ſont la délicateſſe & la douceur. On ne peut méconnoître dans les Ecrivains de cette Nation, ſur tout dans ſes Poëtes, un charme qui ravit l'ame, du moins par le miniſtère des ſens, dont leurs expreſſions peignent toutes les délices. Brillantes, légères, comme l'imagination, elles ſe prètent à toutes les ſaillies du Chant. Cette propriété qui la rend particulièrement une langue muſicale, eſt favoriſée par ſa proſodie, & par ſa prononciation, plus harmonieuſe que celle de toute autre langue vivante. Un peu d'attention ſur ſon méchaniſme, ſur ſes accens & ſur ſes finales, tantôt ſupprimées, tantôt marquées dans ſa poéſie, fait découvrir ſur le champ qu'elle eſt comme la langue naturelle de la muſique. Mais ce mérite même auquel les Italiens ſon

si sensibles, devroit leur faire appercevoir qu'elle ne peut avoir tant de mollesse & d'agréments, sans manquer du côté de l'énergie & de la force. On n'en connoît point de plus éloignée du sublime, ni de moins propre à l'expression des grands mouvements de l'ame. Cependant il peut arriver qu'elle s'élève & qu'elle se fortifie. Les langues, comme les arts, n'ont point de bornes connues. S'il est vrai qu'elles prennent le caractère de ceux qui les parlent, elles doivent s'élever avec les hommes de génie. Témoin la langue Françoise, qui doit peut-être toute sa force & sa majesté au Grand Corneille.

L'Italie moderne a ses Historiens, ses Philosophes & ses Poëtes, comme les Nations les plus polies de l'Europe. Mais par les mêmes raisons qui ont influé jusqu'à présent sur sa Langue, il paroît que sa préférence a toujours été

été pour la Poéſie. La plupart de ſes Philoſophes n'ont pu ſe garantir des préjugés les plus vulgaires, tels que ceux de la Magie & de l'Aſtrologie. D'ailleurs, s'il eſt queſtion des ſciences profondes, on ne les croit pas capables du travail & des expériences aſſidues qu'elles demandent. S'il s'agit de celles qui peuvent ſervir à la conduite des hommes, telles que la Métaphyſique & la Morale, l'attention & la ſévérité du Gouvernement les tiennent dans une contrainte, qui laiſſe peu de liberté à leur raiſon. On excepte néanmoins quelques connoiſſances; dans leſquelles ils ſe ſont diſtingués par leurs progrès. Depuis longtems ils ont raiſonné avec ſageſſe ſur la Médecine; & quoique leur pratique ſoit encore inférieure à la nôtre, on leur accorde de nous avoir précédés, & même ſurpaſſés dans la théorie. Ils ont excellé dans la Politique, &

peut-être ne doit-on qu'à eux le grand art des négociations. Ils ont connu les premiers la vraie science du Commerce & celle de la Finance.

A l'égard de l'Histoire, il s'en faut beaucoup que l'Italie moderne ait des modèles à nous offrir, ni qu'elle approche de ceux qu'elle a reçus, comme nous de l'Italie Latine. Outre le frein politique, un Italien qui s'engage dans cette noble carriere, a toujours contre lui l'usage de sa Langue, qui manque de clarté, de force & de précision, c'est-à-dire, des trois principales qualités du style historique. D'un autre côté, l'Italie moderne n'a point, comme l'ancienne, la majesté des sujets domestiques, & la vue de ces grands événemens qui animent l'Historien par le fond du tableau qu'il compose. Ajoutons que les Italiens connoissent peu cette méthode, qui

ſait choiſir & diſtribuer les faits, qui les éclaire par les époques, qui lie les effets aux cauſes, qui enchaîne les preuves, & qui plaçant chaque partie dans le point de vue qui lui convient, en forme habilement un corps agréable & régulier.

Leur Chaire ſe ſent auſſi du même défaut. A l'exemple des Grecs & des Orientaux, ils ſubſtituent ſouvent aux preuves les allégories, les comparaiſons, les moralités vagues. Dangéreuſe eſpece d'éloquence, qui ſert à nourrir des idées fauſſes, & qui prouve ſon indigence par l'abondance même de ſes idées. La doctrine eſt énervée par la foibleſſe du raiſonnement; & ſon onction ſe perd avec ſa force, dans une vague déclamation.

Le genre dramatique eſt fort en honneur dans toute l'Italie. On ſait qu'il n'y a point de Peuples polis, qui n'ayent eu du goût pour

cette riche partie de la Littérature ; & parmi les époques de leur gloire, on pourroit trouver la plus grande perfection de leur Théâtre. Les Italiens composent des Tragédies & des Comédies, mais le genre tragique les touche peu, quoiqu'il ait été si cher aux Grecs, qu'ils reconnoissent pour leurs Maîtres. Il ne leur fournit qu'un très-petit nombre d'Auteurs, dont les pieces sont rarement jouées, & ne sont pas lues plus souvent, dans une Nation passionnée d'ailleurs pour toute autre sorte de Spectacles. On remarque avec le même étonnement, que le petit nombre de leurs Tragédies n'est presque jamais composé sur ces grandes regles, que l'expérience, autant que le jugement, nous fait regarder comme la base de tout ce qui mérite le nom de beauté dans ce genre. Cependant les détails y présentent quelquefois de très-belles scenes. Ils

ont pour leurs Opéra une autre eſpece de Drame, qui tient le milieu entre celui des Grecs & celui des Opéra François, mais plus ſemblable néanmoins au premier qu'à l'autre. Dans les Tragédies de cette nature, la plupart des ſcenes ſont accompagnées de petits airs de chant qui répondent aux intermedes des Tragédies Grecques. Elles ſont d'ailleurs purement hiſtoriques. Mais l'extrême ſenſibilité des Italiens pour la muſique les diſtrait de toute attention ſur le Poëme. Ils ont entendu long-tems ſur leurs Théâtres les beaux vers de Metaſtaſio, ſans s'appercevoir du fond exquis de ſentiment qui en fait le charme. Ce Poëte Lyrique eſt en effet celui de tous les Italiens modernes, qui a le mieux traité les paſſions tendres; & dans une autre carriere, il n'auroit pas moins réuſſi à traiter les plus fortes, qui ſont le vrai reſſort du Tragique.

Le Théâtre Comique a toujours été fort imparfait chez les Italiens ; mais il n'en fait pas moins leurs délices. On le croiroit encore au berceau. Les perſonnages burleſques ſe ſont emparés de la Scene, comme les maſcarades & toutes les galanteries des Maures ſe ſont introduites ſur celle de l'Eſpagne ; & ce goût n'abandonne pas l'une & l'autre Nation. Des bouffonneries outrées, qui ſont un reſte de Pantomimes, pour leſquels la Grece & l'ancienne Rome n'ont marqué que trop de goût, privent les Italiens ſenſés d'une école des mœurs, qu'ils pourroient trouver comme nous dans un ſpectacle gravement comique, où rien n'eſt porté à l'excès, & qui donne un plaiſir que la raiſon n'a jamais déſavoué.

Bleſſeroit-on quelque vraiſemblance, ſi l'on oſoit avancer qu'en Italie, c'eſt l'imperfection de la ſociété qui a retardé les progrès

du Théâtre Comique? La Scene, comme on doit le concevoir, n'a gueres plus d'étendue que les mœurs ; & dans un pays où l'on se communique peu, où les femmes, sans lesquelles il n'y a point de société, ont vécu dans une espece de clôture, & sont encore asservies à beaucoup de réserve, que reste-t-il à peindre que des ridicules généraux, ou des vices de profession? Fond stérile, en comparaison de cette multitude de caracteres, que l'usage habituel d'une société, vivifiée par la présence des deux sexes, fournit avec autant de variété que d'abondance aux vrais Peintres des mœurs. Aussi le Théâtre des Grecs, quoique nous y cherchions encore nos modeles, est-il bien moins riche en caracteres que le nôtre. Le tableau qu'il nous présente est aussi sérieux que les mœurs de son tems ; car les Grecs, cette Nation subtile, qui avoit

en partage tant de raiſon & de goût, étoient triſtes en public & dans la vie privée. Ils tenoient leurs femmes éloignées de la ſociété, qui manquoit par conſéquent d'un dégré de chaleur; & tout demeuroit caché dans ces têtes ſublimes, qui n'avoient pour les échauffer que l'amour de la gloire & de la liberté. En effet leur galanterie paroît réduite à la paſſion de quelques jeunes gens pour des courtiſannes ou des eſclaves. Jamais l'amour honnête n'étoit mis en action; & la ſuppreſſion d'une ſource ſi féconde étoit une richeſſe de moins pour la Scene. Les Italiens qui n'ont point accordé plus de liberté aux femmes, ont du éprouver les mêmes déſavantages.

On ne prétend pas néanmoins que les perſonnages de leur Théâtre ſoient ſans aucune ſorte d'agrément; mais pour le ſentir, il faut avoir paſſé quelque tems dans les différens

cantons d'Italie, où ces caracteres ont pris naissance. On ne doit pas les regarder comme des fictions. Le Pantalon est un Bourgeois de Venise, vêtu sur le Théâtre comme il l'étoit dans son état naturel; le Docteur est un Bolonois; Arlequin, un Bergamasque; & Scapin, un valet accrédité, intriguant, fourbe, à peu près comme le Dave de Térence. Tous ces personnages ont conservé dans leur rôle, l'habillement & le caractere de leur patrie. Ils ont donc un mérite de ressemblance, dont l'agrément consiste dans le plus ou le moins de rapport avec leurs originaux. Mais comme ce mérite ne regarde qu'un seul pays, & ceux qui le connoissent assez pour se faire un amusement de cette comparaison, il supplée mal pour les étrangers, à des peintures plus intéressantes qui doivent plaire également à toutes les Nations, parce qu'il n'y a point de

pays où leur ressemblance & leur agrément ne se fassent également sentir.

Depuis peu le Comique s'est ouvert une nouvelle carriere, dont on attribue l'honneur à un Vénitien, nommé Monsieur Goldoni. Il paroît que c'est à l'imitation des François, qui rendent aux Italiens le service qu'ils ont reçu, & dont les talens ont aujourd'hui la même influence sur toute l'Europe. Mais si M. Goldoni s'est formé d'après Moliere, & s'il a mis sur le Théâtre des Scenes dignes d'un si grand Maître, on regrette qu'entraîné par le goût de son pays, c'est-à-dire, par celui d'une assemblée, dont la partie la plus nombreuse est composée du peuple, assujetti d'ailleurs à donner trop souvent des Pieces nouvelles, il n'ait pas eu le pouvoir, ou le tems d'approfondir les vraies regles de son art. Il s'élevera, disent les voyageurs, s'il peut vaincre

l'obſtacle du genre bouffon, qui eſt malheureuſement fortifié par une longue habitude, & par l'uſage d'admettre aux Spectacles la partie vile de la Nation. Ainſi donc ce mêlange, qui eſt la plus forte preuve du goût d'un pays, où l'art a pour partiſans tous les membres de la ſociété, eſt en même tems le plus grand obſtacle à la perfection de l'art.

Malgré les défauts du Théâtre Italien, on reconnoît que dans ſon genre même, non ſeulement il y a quelques bonnes Pieces, mais que les caracteres y ſont beaucoup plus marqués que dans les nôtres. Une exceſſive délicateſſe nous éloigne ſouvent du but que nous nous propoſons. Nos mœurs, moins fortes que celles de nos voiſins, rendent notre pinceau trop timide; en craignant de bleſſer la nature nous n'y atteignons pas. Cette crainte nous fait ſouvent demeurer en deçà du tragi-

gique; & plus ſouvent encore nos caractères dans le Comique ne ſont diſtingués que par des nuances fort légeres. C'eſt que nos peintures, comme nos ſenſations, manquent d'intimité & de profondeur. L'extrême politeſſe qui corrige & adoucit la nature, lui fait toujours perdre quelque choſe de ſon caractere & de ſa force.

Enfin les ouvrages de pur agrément, tels que nos Pieces fugitives, nos Critiques, nos Eſſais, nos mêlanges de Littérature & de Poéſie, & tant d'autres productions légeres dont la France abonde, & qui peuvent recevoir le nom de libertinage d'eſprit, ſont d'une rareté extrême au-delà des Monts. En général, les étrangers n'écrivent guere que pour leur raiſon, tandis que ſouvent l'unique motif des François eſt de plaire, ou de ſe faire honneur de leur eſprit.

Entre plusieurs causes de cette différence, on peut mettre au premier rang l'esprit de société. La galanterie, ce sentiment presqu'inconnu hors de France, qui n'est point l'amour, mais qui l'imite, & qui a pris naissance dans cette société universelle, y fait éclore une multitude d'écrits, aussi variés qu'il y a de différentes formes: aulieuque les Italiens, amoureux, mais jamais galans, peignent leurs passions réelles, & n'ont pas l'idée de cette agréable disposition, qui fait dire chez nous à l'esprit ce qu'ils ne connoissent que par le cœur. Les Grecs & les Latins, privés comme eux de la société des femmes, n'ont pas mieux connu l'art de la galanterie. Aussi chez Ovide & dans tous les Auteurs des mêmes tems, les peintures de ce genre ne sont que de l'amant à son objet, & n'offrent aucune trace de ce langage dicté par le desir général de plaire,

qui ſouvent même ne va pas juſqu'au deſir d'être aimé.

Une autre cauſe de l'abondance des François eſt l'eſprit même de la Nation, répandu généralement dans tous les ordres, qui ſuſcitant une émulation nationale, fait des téméraires, comme toute autre eſpece d'ambition, & produit des Ecrivains, avant que d'avoir formé des Auteurs. Mais convenons que cette foule d'Ecrits met le goût fort en danger. Dans une confuſion qui obſcurcit les bonnes regles, le public perd de vue ſes veritables Maîtres; on péche par excès d'art: heureux, ſi nous ne rentrons point par cette voie dans l'ignorance dont nous ſommes ſortis.





LES NETTURALES

OU

LICERIDE,

Fragment traduit du Latin.

NERON fit élever un Temple à Netturius, l'un de ses Favoris, & lui fit rendre les honneurs divins. Ce Netturius avoit été simple Soldat de la Garde Prétorienne; mais le talent qu'il avoit pour les intrigues amoureuses, lui attira bientôt la bienveillance de son Prince. Le nouveau Favori ne jouit pas long-tems de sa faveur: ce qu'il avoit fait pour la mériter, ce qu'il fut obligé de faire pour s'y maintenir, lui causa la mort. Ce fut pour se consoler de

ſa perte, que Néron inſtitua les Fêtes *Nettu-rales*. Elles ſe célébroient tous les ans au mois de Septembre, pendant la nuit & dans les ténébres. Les Dames Romaines y accouroient en foule. On ſuppoſoit que ce Dieu lui-même venoit les initier a ſes myſteres: au moins les Prêtres du Temple faiſoient-ils leurs efforts pour le perſuader. Néron & ſes Courtiſans ſe mêloient ſouvent parmi eux. Une indiſcrétion de cet Empereur donna lieu à l'abolition des Fêtes. Il voulut connoître celles que la dévotion y entraînoit. Il parut au milieu du Temple, tenant à la main une lumiere qu'il avoit fait porter en ſecret par un de ſes eſclaves. Alors la ſupercherie des Prêtres devint ſi évidente, qu'il ne fut plus poſſible aux Dames d'en paroître plus long-tems les dupes. Juſques là il n'eſt pas ſurprenant qu'elles euſſent donné dans une ſuperſtition de cette nature.

LICERIDE.



LICERIDE,

Fragment traduit du Latin.

LICERIDE entra un jour brusquement dans ma chambre. L'égarement de ses yeux, la précipitation de ses mouvemens, le désordre de sa chevelure & de ses habits, tout annonçoit en elle un trouble & une agitation extraordinaire. J'étoit encore au lit; elle s'assit près de moi, elle m'embrassoit, elle vouloit parler, mais elle étoit trop émue, & sa bouche ne rendoit que des sons mal articulés. J'aime tendrement cette aimable enfant; je crus qu'elle venoit d'essuyer quelque disgrace, j'essayai par mes caresses de lui rendre sa tranquillité; enfin, peu-à-peu elle se remit, & dès qu'elle eut recouvré l'usage de la pa-

role : ah ! ma chère Leucofie, s'écria-t-elle, qu'ai-je à vous apprendre ! Hier au coucher du foleil il m'a femblé voir Biblis, elle s'approche de moi d'un air myftérieux, elle m'enveloppe la tête d'un voile blanc & m'ordonne de la fuivre. J'obéis fans héfiter, vous favez quelle eft ma confiance en cette femme, nous traverfons la ville jufqu'aux Efquilies, nous entrons dans une rue étroite & détournée, alors le peu de jour qui nous avoit éclairées jufques-là nous abandonne entièrement. Le filence qu'obfervoit Biblis, l'ignorance des lieux, la nuit affreufe qui m'environnoit, me pénétroit d'une terreur fecrette dont je ne pouvois me défendre. Eh ! où me conduifez vous, ma chère Biblis, lui ai-je demandé ? Elle ne me répond rien. Une porte s'ouvre, & nous defcendons à tâtons dans un fouterrain obfcur où conduifoit un degré tortueux.

Imaginez vous, ma chère Leucofie, de quelle frayeur j'étois pénétrée? Biblis, après m'avoir guidée quelque tems dans l'obfcurité me quitte tout à-coup. Vous êtes, me dit-elle, dans le Temple d'un Dieu, gardez-vous, quoiqu'il vous arrive, de troubler par vos cris la célébration des Myftères. En finiffant ces mots, elle s'éloigne de moi.

La furprife me rendoit immobile; je ne fçavois que penfer. De quelle nature font donc les Myftères qui fe célèbrent ici, me fuis-je dit à moi même? Pourquoi les couvrir d'une nuit fi épaiffe? Mais les Dieux s'expliquent fur la manière dont ils veulent être adorés. Ce n'eft pas à nous à pénétrer des fecrets dont ils font jaloux. Il fuffit de fçavoir que je fuis dans leur Temple. Sans doute on refpecte ici l'innocence, & Biblis m'aime trop pour m'expofer à quelques périls.

Ces courtes réflexions m'ont tranquillisée. J'ai étendu les mains autour de moi pour m'assurer si je n'avois point de Compagne de mon avanture à qui je pûsse demander des éclaircissemens, & j'ai prêté l'oreille avec attention pour entendre s'il ne se faisoit pas quelque bruit qui servît à diriger mes pas.

Du sein du silence qui régnoit autour de moi, il s'échappoit de tems-en-tems des soupirs, non de ces soupirs douloureux que nous arrache un sentiment amer, ils alloient jusqu'à mon cœur; mais ils y portoient moins la compassion qu'une certaine émotion douce qui faisoit couler dans mes veines un feu subtil. J'éprouvois un sentiment inconnu, je tréssaillois, j'étois hors de moi-même, je desirois, je craignois sans connoître l'objet de mes desirs & de ma crainte. Un petit bruit qui s'est fait entendre, m'a forcé de redoubler mon

attention : il étoit tel que celui que fait un pas léger & ſuſpendu. Le bruit ſemble s'approcher de moi : dans le moment on prend une de mes mains. Vous connoiſſez ma timidité, ma chère Leucoſie. Seule dans un lieu où tout me paroiſſoit incompréhenſible, quand j'ai ſenti qu'une main étrangère ſaiſiſſoit la mienne, ne devois-je pas crier ? Néanmoins j'ai fait mes efforts pour m'en débarraſſer. Pourquoi me fuyez-vous, charmante Licéride ? (me diſoit une voix baſſe, trop forte pour être la voix d'une femme, mais ſi ſonore, ſi douce, ſi touchante, que ce ne pouvoit être celle d'un mortel). Pourquoi me fuyez-vous ? Que craignez-vous de mes careſſes & de mes tranſports ? Je ſuis le Dieu que l'on révère [illegible]s lieux. Eh ! que me ſervent l'encens, les victimes que l'on m'offre les honneurs dont on m'accable, ſi je n'aſ-

pire qu'au bonheur d'être aimé de vous sans pouvoir y réussir ?

Vous êtes un Dieu, ai-je repris encore plus effrayée ? Eh ! qu'exigez-vous de moi hors le respect & la crainte ? De l'amour, a repris vivement la voix. Ah ! le respect & la crainte, s'ils sont faits pour moi, ce n'est pas de vous que je les exige, vous de qui dépend mon bonheur, vous dont la possession me flatteroit mille fois plus que l'immortalité même. Arrêtez, aimable Liceride, ne troublez pas, par vos froideurs, la félicité d'un Dieu qui ne se servira de son pouvoir que pour vous rendre heureuse, si vous voulez l'être par son amour.

Jugez de mon embarras, ma chère Leucosie, que pouvoit répondre une fille sans expérience à un Dieu puissant qui la pressoit? car je ne doute pas que ce ne soit un Dieu·

Il n'y a rien d'humain dans toute mon avanture. Vous croyez donc, ai-je repliqué, que je m'abuse ainsi sur le foible pouvoir de mes charmes? Vous êtes un Dieu, le cœur me le dit: jamais l'approche d'aucun mortel ne m'a occasionné le saisissement que j'éprouve; mais votre puissance m'allarme plus qu'elle ne me rassure. Qu'ai-je à prétendre si je me livre à vos transports? Jouet d'un goût passager, aujourd'hui l'objet de vos desirs, demain de votre indifférence, peut-être de vos mépris, si je consens à vous écouter & que je prenne de l'amour, à quel affreux désespoir vais-je être livrée? Ne sçais-je pas comme les Dieux aiment, & les sermens d'amour vous engagent-ils plus que les hommes?

Ah! m'a répondu la voix, ne jugez pas de mes sentimens par ceux des autres, ne me forcez pas àdétester la grandeur Suprême qui

me ferme l'entrée de votre cœur. L'ardeur que je ressens, ma chère Liceride, n'eut jamais d'exemple ni dans les Cieux, ni sur la Terre; demandez m'en des preuves. Eh! que ne ferai-je pas pour m'assurer votre possession! Oui, j'en jure par vos beautés, par les desirs vifs & pressans qui me transportent hors de moi-même, par les feux brûlans qui me ravissent, & qui me dévorent; vous seule pouvez faire mon bonheur, & si votre cœur se laissoit aller à quelques mouvemens de reconnoissance, la mienne n'auroit pas de bornes. Mais vous êtes muette, & mes transports, tout vifs qu'ils sont, ne sçauroient même vous émouvoir. Ah! destin cruel! je n'avois que trop prévu mon malheur. J'ai combattu jusqu'à ce jour pour ne pas vous montrer un amour inutile; mais mon feu se déclare enfin vaincu par sa propre violence. Junon me favorise;

vorise, c'est elle-même, qui, sous la figure de Biblis vous a conduite en ce lieu si favorable à ma flâme, en ce lieu qui pourroit être pour vous & pour moi le théâtre du plaisir le plus pur, & où je ne sens qu'augmenter mon martyre. O ma Déesse! voyez l'état où vous réduisez mon cœur, & si le vôtre est fermé pour l'amour, qu'il s'ouvre du moins pour la pitié.

Le Dieu, en tenant ce discours, insensiblement me tenoit embrassée; je ne songeois pas à me défendre : un baiser qu'il m'a donné m'a tirée de ma distraction. J'ai voulu m'échapper de ses bras, mais le feu de ses levres brûlantes avoit déjà passé dans mon ame. Je m'efforçois de me dérober à ses embrassemens, & je ne trouvois de force que pour y répondre.

Enchanté d'un désordre qu'il augmentoit encore par l'emportement de ses caresses, il

m'a témoigné ſon raviſſement par mille nouveaux baiſers mêlés de neƈtar & d'ambroiſie. Non l'Amour lui-même ne ſauroit pas mieux les aſſaiſonner. Je ne te le cacherai pas. Si les deſirs de mon Amant, contens de leurs progrès, euſſent expiré ſur mes levres, & ne ſe fuſſent pas portés plus loin, mes bras n'auroient fait des efforts que pour le retenir.

Mais hélas! ſes tranſports indiſcrets m'ont bientôt rendue à moi-même. Cruel! lui ai-je dit (en recueillant ce qui me reſtoit de forces pour me défendre & pour lui parler) qu'oſez-vous entreprendre? Vous ſavez ſans doute inſpirer de la foibleſſe, voudriez-vous en profiter pour me ſéduire? Je ſuis innocente, vous êtes un Dieu, reſpeƈtez-moi, reſpeƈtez-vous vous-même; laiſſez-moi vous fuir.... Me fuir, ingrate, m'a-t-il répondu, quand je quitte les Cieux pour vous! Je ne vous ferai

pas valoir ce ſacrifice : que ne puis-je vous en faire d'autres ! Mais ne méritai-je pas de vous des ſentimens plus doux ? Quelle eſt après vous la mortelle qui pourroit me les refuſer ? Ah ! me ſuis-je écriée, contentez-vous de toute ma tendreſſe. Eh ! quelle autre vous aimeroit mieux que moi ? J'en atteſte les Dieux que je crains ! Je ne reſſentis jamais ce que je ſens pour vous : & c'eſt aſſez de vous dire, que dans le trouble où je ſuis, je n'ai pas trop de toute ma raiſon pour me défendre.

Vous m'aimez, Licéride, a repris mon Amant ? O aveu qui m'enchante ! Vous m'aimez, redites-le-moi encore... Vous m'aimez?... Le Dieu emporté par l'excès de ſa reconnoiſſance, m'a prodigué avec une nouvelle ardeur, les careſſes que mes reproches avoient ſuſpendues ; j'ai fait ce que j'ai pu pour lui réſiſter ; mais hélas ! que pouvois-je faire ?

C'eſt un Dieu, je ne ſuis qu'une foible mortelle,

Comment vous les détaillerois-je, ma chere Leucoſie, ces careſſes ſi vives, ces proteſtations ſi tendres de mon Amant? Charmante Licéride, me diſoit-il, je vous aime. J'en jure par le Stix, je vous aimerai toujours; mais hélas! que deviendrois-je, ſi même dans des ſiécles reculés je venois à vous perdre? Quel ſupplice pour moi! Jugez de mon déſeſpoir pat mes tranſports préſens. Combien neregretterois-je pas de ne pouvoir mourir avec vous? Il y va de mon repos, les Dieux ne me refuſeront pas cette grace, vous jouirez de l'immortalité dont vos appas vous ont rendue digne.

Comment? Je ſerois immortelle! lui ai-je dit, comblée de joie. Ah mon cher Amant, je vous aimerai donc toujours.... Comme je

prononçois ces mots, un bruit sourd s'est fait entendre, le Dieu s'est dérobé de mes bras; je vous quitte, m'a-t-il dit, mais c'est pour vous revoir bientôt & vous revoir immortelle. J'en vais parler à Jupiter, & dans le moment il s'est retiré.

Quelle séparation! Ah que j'ai souffert, ma chere Leucosie! Tous les plaisirs m'ont abandonnée avec mon Amant; ils n'ont laissé dans mon cœur qu'un vuide affreux. L'horreur des ténébres qui m'environnoient a redoublé, & pour mettre le comble à mon abattement, des remords se sont fait sentir; car, quelqu'innocente que je sois, je n'en ai pas pour lors été exempte. Sans doute la vertu se plaint toujours, quelque précaution qu'on ait prise pour la rassurer, & la pudeur s'allarme même de la jouissance des plaisirs permis.

Quoi qu'il en soit, maintenant je ne me re-

proche rien. Si je me suis livrée aux transports du Dieu, ce n'est qu'à titre d'époux ; j'ai pour garans de sa foi ses sermens, j'ai sa candeur & sa tendresse. Il m'avoit à peine quittée, lorsqu'une voix inconnue m'a appellée par mon nom. Je me suis avancée du côté d'où elle venoit ; on m'a tendu la main, & je suis sortie du Temple par la même porte par laquelle on m'y avoit introduite.

Licéride finit ainsi son récit. Elle cherchoit dans mes yeux à pénétrer ma pensée. J'hésitois si je devois la désabuser ou non, prévoyant combien il alloit lui en coûter de larmes. Je songeois à me tirer de cet embarras, lorsque l'on frappa à la porte à coups redoublés, Licéride fut forcée d'y courir.

C'étoit Biblis qui s'annonça bientôt elle-même par des battemens de mains, & des éclats de rire immodérés. Elle sauta au cou

de Licéride. Ah! nous avons donc en vous une Déesse de plus, lui dit-elle, en l'accablant de caresses? Certes l'Olympe ne pouvoit faire une meilleure acquisition. Entrez, Dieu charmant, s'écria-t-elle, en parlant à un jeune homme qui étoit demeuré sur le pas de la porte, venez donner à votre Déesse de nouvelles assurances de l'amour que vous lui avez juré, & lui confirmer le don de l'immortalité.

Quoique cette scene fût assez singuliere, elle me surprit peu. Le recit de Licéride m'avoit préparée à quelque chose de semblable.

Elius, jeune Sénateur Romain, étoit le Dieu de l'avanture. Il avoit long-tems aimé Licéride sans succès; les Netturales lui avoient donné lieu d'imaginer une petite trahison, que la crédulité de son Amante avoit rendue facile.

Dès que Biblis lui eût fait ſigne d'entrer, il vint ſe précipiter aux pieds de la belle abuſée, qui comprenoit enfin combien elle avoit été priſe pour dupe. La pudeur & la honte couvroient ſes joues d'une rougeur forcée, & le dépit les baignoit de larmes : elle vouloit ſe débarraſſer des bras de ſon Amant, mais ſes forces l'abandonnoient.

Puniſſez-moi, prenez ma vie, diſoit Elius, en la ſerrant étroitement, je vous ai trompée, je ſuis un perfide, mais je vous aimois, je vous aimerai toujours, vous me mépriſiez, j'étois déſeſpéré.

Tandis qu'Elius tâchoit ainſi d'appaiſer ſon Amante, nous réfléchiſſions Biblis & moi, combien l'ambition aide aux progrès de l'amour, & quels avantages ont les Dieux pour ſe faire chérir des belles, indépendamment du mérite. Cependant les pleurs de Licéride com-

mençoient à se sécher. Elius parloit bien, il étoit aimable, il soupiroit, il versoit des larmes qui paroissoient naturelles, il étoit tel enfin qu'il faut être pour nous persuader. D'ailleurs le passé parloit encore en sa faveur, la belle étoit tendre, & la colere dure peu dans un jeune cœur. Ce raccommodement ne tarda pas à se faire; il fut célébré par mille caresses innocentes, où l'amour se peignoit si naïvement que Biblis & moi nous nous sentions émues, quelqu'émoussée que dût être notre sensibilité. Privé que l'on est du goût des sentimens délicats, on n'en est pas moins sensible aux amorces du plaisir, on n'en est pas plus sourd à la voix des passions.



un nouvel Achille, soit un de ces vils mensonges que la flatterie répand après coup, ou une simple imagination de Basilie; sans chercher du merveilleux dans la naissance de Julien, il est certain que c'étoit un homme extraordinaire & d'une trempe peu commune. Il faudroit démentir tous les Historiens, & recuser tous les témoignages, pour ne pas reconnoître que Julien avoit des qualités rares, & toutes les vertus qu'un attachement politique au polithéisme, & l'enthousiasme philosophique pouvoient lui laisser au milieu de sa puissance. Je ne dissimulerai point son ambition, mais je ne sais si je dois la faire regarder comme un vice ou comme une vertu; au moins n'est-elle pas si blamable, puisqu'elle ne l'a jamais empêché d'être l'ami des hommes, ainsi qu'il l'étoit effectivement. Il est vrai que la Religion Chrétienne l'a eu pour persécuteur; mais si

l'on examine bien sa conduite, sa haine pour cette Religion provenoit plutôt des fausses préventions de son esprit, que de la dépravation de son cœur. C'est donc abuser de la liberté de l'Histoire, que de ne trouver dans Julien qu'un amas de vices, & de le représenter comme un monstre, par la seule raison qu'il eut le malheur de n'appercevoir l'excellence & la vérité du Christianisme qu'au travers d'un nuage épais, formé par la corruption même des Chrétiens, & principalement de ceux qui en devoient être l'exemple, ainsi que par un respect outré pour Platon.

Nous avons des témoignages sans nombre en faveur des bonnes qualités de Julien. Les Chrétiens même, qui devoient le regarder comme leur plus grand ennemi, sont obligés de lui accorder beaucoup de douceur & d'humanité. On connoît les effets du zèle de la

Religion. Un Prince auſſi ſuperſtitieux que l'étoit Julien, s'il eût été vindicatif, auroit pu ſacrifier à ſes préjugés des gens dont le zèle amer ou trop vif ne ſavoit pas trop ſe modérer. Un homme que la ſuperſtition n'a jamais rendu ſanguinaire, n'étoit pas ſans doute porté naturellement à la cruauté. La prudence, dans tous les tems, a preſcrit de ne jamais rien entreprendre, même dans les choſes qui regardent le culte divin, contre la Religion dominante, ou celle du Prince. On n'a qu'à conſidérer la conduite d'une grande partie des Chrétiens ſous le regne du débonnaire Apoſtat, on s'étonnera que Julien pût ſouffrir, au milieu de ſa réſidence, les inſultes faites à ſes Dieux, & très-ſouvent à lui-même. M. l'Abbé de la Bletterie, dans l'Hiſtoire de cet Empereur dont Amien Marcellin lui a fourni les meilleurs matériaux, rapporte pluſieurs entrepriſes

formées par les Chrétiens au mépris du culte Payen, & de Julien même qui l'avoit malheureusément embrassé. De pareils excès auroient pu porter un Prince, qui leur étoit odieux, aux plus fâcheuses extrémités, si sa clémence naturelle & ses vertus Philosophiques n'avoient fait taire en mille occasions son ressentiment.

La même douceur dont il usoit à l'égard de ses ennemis le rendit fort cher à ses troupes. Une condescendance raisonnable qui n'introduit pas le relâchement, soulage le joug du Soldat, & fait la force des armées. Julien l'éprouva bien en France, & par tout où il porta ses armes. Ce fut son affabilité qui le fit proclamer Empereur du vivant même de Constance. Quoique celui-ci fût le meurtrier de la famille de Julien, notre Apostat ne songeoit point à se révolter contre lui; il sçavoit

qu'il se conduisoit par les conseils de ses Ministres plutôt que par ses propres lumières, & se contentoit de le mépriser. La protection qu'il accorda à un Capitaine de ses gardes qui étoit partisan de Constance, est une preuve de son penchant à pardonner les plus sensibles injures. Le nouvel Empereur vouloit se rendre maître de l'Illyrie, & ses troupes étoient disposées à quitter la France, d'où les ordres réitérés de Constance ne pouvoient auparavant les tirer, Nebridius, un des Généraux, voulut s'opposer au départ, ce qui indigna si fort les soldats, qu'ils pensèrent le massacrer en présence de l'Empereur. Julien sauva Nebridius, en le couvrant de son manteau ; & au lieu de lui faire à cette occasion les reproches qu'il méritoit, il l'assura de son amitié. Nous avons bien d'autres exemples de la bonté de son caractère. Am-

mien en produit un entr'autres assez remarquable. Dans le tems que Julien étoit à Berœa, le fils d'un Magistrat de cette Ville fut chassé de la maison paternelle, & déshérité par son père qui étoit Chrétien, pour avoir embrassé la religion du Prince. Ce jeune homme se mit sous la protection de l'Empereur qui lui promit d'avoir soin de lui. Julien donnant un jour un repas aux principaux Habitans de la Ville, plaça le père & le fils à ses côtés : ensuite il représenta au père l'injustice qu'il y avoit à vouloir contraindre quelqu'un dans les choses qui concernoient la conscience. Le père peu touché des bontés de l'Empereur, s'emporta jusqu'aux injures contre son fils & contre le Prince. Julien l'en reprit avec douceur, & dit au jeune homme : *Vous voyez que je ne puis rien gagner sur lui : vous n'avez plus de Père ; mais*

ne

ne vous chagrinez pas : je vous en servirai, mon Fils.

Julien au talent des affaires, à la science du gouvernement, joignoit les qualités militaires & toutes les parties des grands Capitaines. On le voit, soit en paix, soit en guerre, marquer dans toutes ses entreprises une expérience consommée, & allier la bravoure du Soldat à la sagesse du Commandant. Cependant on peut lui reprocher de s'être un peu trop occupé du soin d'étendre son Empire. On dit même qu'il croyoit à la Metempsycose, & qu'il s'imaginoit que son ame étoit précisément celle d'Alexandre : foiblesse qu'on ne peut excuser, mais qui marque au moins bien de l'élévation. Il avoit établi dans ses Armées une discipline admirable : tous les Emplois étoient donnés à l'expérience & à la valeur. Ses Troupes avoient abondamment les vivres

& les munitions nécessaires ; mais les alimens trop délicats, ou qui pouvoient porter à quelques excès, étoient sévèrement interdits. On ne se relâchoit pas sur ce point, parce que le Prince donnoit l'exemple, & vivoit lui-même aussi frugalement que le plus simple Soldat.

Lorsque la vengeance & l'ambition le firent marcher contre les Perses, il fit à ses Troupes une courte harangue, qui fit passer dans tous les rangs la confiance & l'ardeur dont il étoit animé, *Je remplirai, avec l'aide des Dieux*, disoit-il, *tous les devoirs d'un Général, d'un Officier & d'un Soldat.* Ces paroles prononcées par un Prince qui payoit toujours de sa personne, firent élever des acclamations de joye. Tous les Soldats frappant sur leurs Boucliers, s'écrièrent : *Que Julien soit invincible.* Ce fut cette guerre contre les

Perses qui l'occupa le plus, & qui lui couta le plus de tems, de troupes, & enfin la vie. Toute son expérience échoua dans une entreprise formée par une passion toujours aveugle, résolue trop précipitamment, & dont les préparatifs furent négligés. Après avoir passé l'Abora avec une armée très-nombreuse, il fit aussitôt rompre les ponts. La flotte & les munitions furent brûlées, on ne conserva des vivres que pour quelques jours, tandis que de leur côté les Perses avoient dévasté, suivant leur usage, un espace de quarante lieues, pour ôter à leurs Ennemis tous les moyens de subsister. Dans une situation si critique les Perses parurent; les troupes de Julien qui manquoient de tout, firent des prodiges, & ses fautes furent réparées par une victoire complette. Mais bientôt la joie du Soldat fut changée en larmes; Julien fut tué dans l'ac-

tion, & les Romains perdirent à la fois leur Empereur, leur Général & leur Père. Ce Prince qui se montroit par-tout s'engagea trop avant dans la mêlée ; il fut atteint d'un javelot, & ayant été porté dans son camp, il y mourut, comme il avoit vécu, en grand homme.

Julien fut sincèrement regretté de ses amis, des troupes & des peuples. Occupé du bonheur des hommes, les malheureux & les opprimés en étoient ijours écoutés favorablement. Il aimoit les Sciences & les Arts, il les protégeoit sans faste, & il fit principalement fleurir l'Eloquence & la Philosophie. Dans le tems que les affaires d'Illyrie demandoient toute son attention, au milieu des occupations les plus importantes, & parmi les préparatifs des guerres qu'il eut à soutenir, il pourvoyoit aux besoins des peuples, jugeoit une infinité de procès, publioit d'utiles ordonnances pour

le soulagement des Provinces, & envoyoit du bled à Rome où le pain manquoit. On peut faire honneur de toutes ces vertus à l'éducation qu'il avoit reçue dans le sein du Christianisme. Que la Politique y prétende aussi quelque part : au moins ses lettres nous découvrent un fond de justice & de bonté qui paroissent trop naturelles, pour n'avoir pas eu leur source dans l'homme.

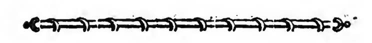
Le désintéressement de Julien est marqué dans toute sa vie. Il diminua les impôts publics, & supprima le tribut que ses prédécesseurs exigeoient sous le nom de *Donarium*. Convaincu que le Prince est riche, quand ses sujets sont dans l'abondance, il disoit souvent comme Alexandre : *Que ses trésors étoient en dépôt entre les mains de ses amis.* A l'avènement des Empereurs au Trône, les Villes avoient coutume de leur envoyer une Cou-

ronne d'or dont le prix n'étoit pas fixé, ce qui avoit été fort onéreux sous quelques regnes. Julien ordonna qu'à l'avenir cette Couronne n'excéderoit pas le poids de soixante-dix onces.

Tous les Historiens généralement lui rendent justice sur sa continence, & elle paroît bien établie. Mais on l'accuse de cruauté, vice incompatible avec les vertus qu'on ne peut s'empêcher de lui reconnoître. On prétend que dans certains sacrifices il faisoit immoler des hommes, & qu'il fit même massacrer des femmes & des enfans, pour chercher dans leurs intestins des Augures. Il est vrai que Théodoret ne parle de ces barbaries qu'avec incertitude : mais qui ne sçait de quoi la superstition est capable, & combien elle peut changer le meilleur esprit ? Il étoit pourtant Philosophe, & il n'avoit pour Favoris que

des Philoſophes. Quoi qu'il en ſoit, notre Apoſtat avoit tout ce qui fait les grands Hommes, les talens, le génie, la force de l'ame. Ce que nous avons de ſes ouvrages feroit beaucoup d'honneur à un Ecrivain qui n'auroit été que Philoſophe ou Sophiſte. Il n'a peut être pas aſſez vécu pour que le tems pût développer tout ce qu'il valoit; mais je ne crois pas qu'il puiſſe être conſidéré comme un ſecond Marc-Aurele, ainſi qu'il en a eu le nom.





EURYNOME ET *DOSICLÉS.*

L'AVANTURE que je vais vous raconter, mon cher Diotime, ne peut manquer de vous intéresser puisqu'elle m'interesse. Il y a vingt ans que la chose est arrivée, & j'en suis encore attendri, comme si mes yeux en étoient témoins. Vous sçavez que nos vaisseaux vont tous les ans à Tarsis, & ce n'est point pour la première fois que je vous entretiens aujourd'hui de mes voyages. Notre route n'est point toujours la même, tantôt nous allons tout droit nous charger des marchandises précieuses dont la Betique enrichit nos contrées, tan-

tôt

tôt nous visitons la côte d'Afrique. Poussés un jour par un vent furieux, nous franchîmes les Colonnes d'Hercule, & fûmes emportés dans le vaste Océan. Tout ce que l'art & l'expérience fournissent de ressources, notre Pilote le mit en usage pour ne point s'engager sur une mer inconnue. Ses efforts furent inutiles, & nous perdîmes la terre de vue après avoir été pendant trois jours le jouet des vents & des flots. Le défaut de vivres nous réduisit bientôt à la dernière extrémité, & c'étoit fait de nous si nous n'eussions apperçu une petite Isle, où nous relachâmes dans l'espoir d'y trouver quelques provisions. Le pays est très-beau, couvert d'arbres, revêtu de verdure, & coupé de mille ruisseaux. Notre étonnement redoubloit à chaque pas en ne découvrant rien qui nous laissât soupçonner qu'il s'y trouvât des hommes, & nous ne pouvions

imaginer comment il étoit poſſible qu'un endroit auſſi charmant ne fût point habité. Enfin, à force de marcher, je crus appercevoir une eſpèce d'Edifice, & je m'approchai. Quelques branches entrelaſſées couvroient une pyramide peu élevée & arrangée ſans art, ſur laquelle on liſoit en caractères Grecs: « Ici » repoſent les cendres de la belle Eurynome & » de l'infortuné Doſiclés. Qui que vous ſoyez » qui viendrez en ces lieux, donnez des lar» mes à leur ſort. Donnez-en encore à l'a» fliction de celui qui prend ſoin de vous inſ» truire de leur malheur. C'eſt Deïphontide, » c'eſt un malheureux père qui pleure ici ſes » enfans ».

Je ne pouvois arracher mes yeux de deſſus cette inſcription dont la ſingularité me frappoit, quand j'entendis ſoupirer à mes côtés. Un Vieillard étoit couché ſur l'herbe à quel-

ques pas de-là; & la rêverie où il étoit plongé, étoit si profonde, qu'il ne s'étoit pas apperçu de ma présence. Il regardoit fixément le Tombeau, & laissoit couler quelques larmes. Je ne pus le voir long-temps dans cet état de souffrance, & je l'arrachai à son extase en lui adressant la parole. Il se leva, & pour toute réponse, me fit signe de la main de le suivre dans une grotte ou il me mena. Aucun des devoirs de l'hospitalité ne fut oublié de sa part, & ce fut avec la même complaisance qu'il s'empressa de satisfaire ma curiosité sur ce qui le regardoit.

Vous voyez, me dit-il, un Vieillard qui a trop vécu. Je ne sçais quand la Parque coupera pour moi le fil fatal; mais ce sera toujours trop tard au gré de mes desirs. Eurynome, Dosiclés, mes enfans! je vous ai perdus. Mes regards ne vous rencontrent plus nulle part,

& il n'y a plus que mon cœur qui vous voye. Qui pourroit m'attacher à la vie? Il soupira en achevant ces mots. Athènes est ma patrie, continua-t-il, si ce pays ne vous est point inconnu, peut-être mon nom ne vous sera-t-il pas étranger. On m'appelle Deïphontide. Père de quinze Enfans, ornemens & soutiens de ma vieillesse, je me flattois d'avoir une main qui me fût chère pour me fermer les yeux, & c'est moi qui les leur ai fermés. O Dosiclés, ta tendresse t'a perdu! Et toi malheureuse Eurynome, tu as causé ta perte & la sienne. Eurynome, Eurynome, tu m'as enlevé mon fils, mais je n'en baignerai pas moins ta cendre de mes larmes! Amante trop réservée, que rien ne sépare plus vos ames dans l'Elysée.

Ces plaintes mêlées d'éloges, & le silence que garda Deïphontide, redoublèrent ma curiosité. Je brûlois d'être instruit d'une avan-

ture que l'obſcurité dont on me la couvroit rendoit plus intereſſante pour moi. Vous ſerez ſatisfait, me dit Deïphontide, qui s'apperçut de mon impatience; mais vous devez craindre que je ne vous ſatisfaſſe, ſi, comme je le vois, vous portez un cœur ſenſible. Vos entrailles vont être émues, & une partie de ma peine va paſſer dans votre ame. Je laiſſai voir au Vieillard combien j'aurois deſiré d'adoucir ſes peines en les partageant. Un ſourire de remerciement vint égayer un peu ſon viſage; je ne pus l'empêcher de me prendre la main & de me la baiſer, & cette marque de reconnoiſſance pour une choſe qui n'en exigeoit aucune, me découvrit bien plus que ſes larmes l'excès de ſon affliction. Compatiſſant étranger, me dit-il, apprenez que Doſiclés dont vous venez de voir le Tombeau, étoit le dernier des quinze enfans que les

Dieux avoient accordé à mon amour. Moins ſes frères & lui m'avoient donné de ſujets de plainte, plus je les regrettai, & plus leur perte me le rendit cher. Je ſongeai à le marier, & lui laiſſai voir tout le plaiſir qu'il répandroit ſur mes vieux ans, s'il prenoit un lien auquel je devois le bonheur de l'avoir pour fils. Mon père, me dit-il, j'ai dejà ſongé plus d'une fois à vous donner cette conſolation, car j'ai imaginé que ç'en ſeroit une pour vous; vous aimiez ma mère, & vous en étiez aimé : mon union avec une Epouſe aimable vous rappellera celle dont vous avez joui, & ſes innocentes careſſes prêteront encore à votre illuſion. Puiſſai-je bientôt avoir des enfans qui vous reſſemblent, & puiſſe l'attachement que vous prendrez pour eux vous faire oublier la perte de mes frères !

Dans le cas où Dosiclés ne se trouveroit pas épris pour quelque beauté, j'avois jetté les yeux sur la jeune Eurynome, fille du sage Euphémon. Ce n'étoit point un Parti considerable pour la fortune, mais en récompense il trouvoit la beauté, les graces, la vertu, réuniès au plus haut degré. Mon fils, lui disje, songez que les grands biens peuvent être un moyen de vivre heureux, mais qu'ils n'en donnent point l'assurance : c'est bien plutôt le rapport des caractères qui peut former entre deux Epoux une chaîne telle qu'ils souhaitent qu'elle soit éternelle. C'est donc votre raison & votre cœur qu'il faut consulter dans le choix que vous avez à faire. Mon père, me répondit Dosiclés, j'ai fait d'avance ce que vous desirez que je fasse. Ma raison & mon cœur ont été consultés, & pour m'applaudir entièrement de mon choix, je n'ai plus besoin

que de vous voir l'approuver. Il m'apprit tout de ſuite qu'il aimoit la fille d'Euphémon, & qu'il en étoit aimé. Jugez de ma joie. Je volai chez Eurynome, & ſûr d'obtenir le conſentement de ſon père, je l'embraſſai, & une rougeur aimable ſe répandit ſur ſes joues lorſque je l'appellai ma fille. Euphémon conſentit à cet hymen comme je l'avois prévu, & nous regardâmes pendant quelques jours cette alliance comme la ſource du contentement de nos deux maiſons. Hélas! elle ne l'a été que de mes déplaiſirs, & la vertu trop rigide d'Eurynome a été plus funeſte à mon cher Doſiclés, que le manque de vertus de leurs moitiés ne l'eſt à la plupart des Epoux.

La beauté d'Eurynome étoit trop grande, pour que mon fils fût le ſeul qui l'eût remarquée. Hippias, fils de Piſiſtrate, en étoit dévenu éperdument amoureux. Incapable de

feinte, la fille d'Euphémon avoit non-seulement rejetté son amour, mais lui avoit conseillé de perdre jusqu'au plus léger espoir de la toucher. Tout ce que la prudence de Dosiclés avoit pu obtenir de sa franchise, s'étoit borné à ne point déclarer à Hippias qu'elle en aimoit un autre, & que cet autre étoit mon fils. Ivre du pouvoir que son père usurpoit dans Athènes, Hippias ne pouvoit regarder comme sincère le refus que l'on faisoit de sa tendresse. Semblable à un vautour qui se fie sur la rapidité de son vol, & sur la force de ses serres, il regardoit la jeune Athenienne comme une proye qui ne pouvoit lui échapper. Sa fureur n'eut pàs de frein lorsqu'il apprit qu'on lui préféroit un rival, & que ce rival alloit être heureux. Euphémon eut bien de la peine à éviter sa violence, lorsqu'il accourut le trouver, & lui défendre de songer

plus long-tems à une alliance qu'il n'approuvoit pas. Je veux bien pardonner à votre fille, lui dit-il, le mépris qu'elle a fait de mon amour, mais qu'elle se dispose au repentir, ou votre vie me répondra de son bizarre éloignement. La sagesse qui caractérisoit Euphémon dicta sa réponse, & incapable de mensonge, il crut pouvoir en cette rencontre user de dissimulation. Je sçais toute la condescendance que je dois à vos volontés, dit-il à Hippias, & j'aurai soin de m'y conformer. Tout ce que je vous demande, & ce que j'espère que vous ne me refuserez point, c'est que vous me permettiez de voir Deïphontide, & de dégager ma parole. L'ancienne liaison qui est entre nous exige que j'aye pour lui cet égard. Je vous le permets, repartit avec hauteur le fils de Pisistrate, & ils se séparèrent.

Mon vieux ami vint me trouver. Quelque ferme que fût son ame, il n'avait pu se défendre d'un certain trouble qui se peignoit sur son visage. Il m'apprit la démarche impérieuse d'Hippias, & me laissa voir tout ce qu'il y avoit à craindre de l'emportement de ce jeune étourdi. Eurynome qui se trouvoit pour lors chez moi, tomba sans connoissance à cette nouvelle dans les bras de Dosiclés.

Revenue à elle, cher amant, on veut nous séparer, & c'est le plus tendre des pères qui m'annonce cette nouvelle ! Consolez vous, ma fille, reprit Euphémon, le crédit usurpé dont Hippias jouit dans Athènes, ne s'étend point au de-là de cette Ville, & la fuite nous est encore ouverte. Mais il faut de la prudence, & tout est perdu si nous laissons soupçonner le moins du monde le dessein où nous sommes. Que Dosiclés cesse de vous voir ; sa re-

traite me justifiera vis-à-vis d'Hippias, & vous pouvez l'abuser vous-même, en rejettant le mépris que vous avez fait de son amour sur l'ordre que je vous avois donné de regarder Dosiclés comme votre Epoux. Il l'est aussi, reprit vivement Eurynome. Je vois cependant que la mort pourroit m'empêcher d'être à lui, mais les Dieux me sont témoins que je ne serois à personne. Voilà comme je vous veux, ma fille, interrompit Euphémon, & votre père est trop religieux observateur de sa parole pour vous blâmer : ce n'est que votre vivacité qu'il condamne, que cet emportement qui vous fait le soupçonner de vouloir contraindre une volonté à laquelle il a applaudi lui-même. Et croyez vous que mon honneur me soit moins cher que ne vous l'est votre amant ? Tout ce que je vous demande, c'est de vous contraindre, & de me laisser le tems de préparer notre fuite.

Deïphontide s'interrompit à ces mots de son récit, & il coula quelques larmes des yeux de ce bon vieillard, qu'il arrêta dès qu'il vit qu'elles faisoient couler les miennes. Eurynome promit tout, continua-t-il, & ne tint rien. Ce caractère généreux qui a fait le malheur de mon fils, & qui en auroit fait le bonheur, si la destinée l'eût permis, ne put assez long-temps dissimuler. Le fougueux Hippias vint la voir & ne lui marqua son amour que par des reproches de celui qu'elle avoit eu pour Dosiclés. Elle se rejetta sur les ordres qu'elle avoit reçus de son père de le regarder comme son époux. Tout homme raisonnable se fût contenté de ce désaveu de la passion qu'elle avoit ressentie. Ce ne fut pas assez pour le fils de Pisistrate. Il falloit, pour être digne de lui, qu'Eurynome avouât qu'elle avoit à rougir. De quels ordres me parlez-

vous, lui dit-il ? De ceux de mon père, répondit-elle. Et ne cesse-t-il pas de l'être, reprit Hippias, quand il vous jette entre les bras du plus vil des Athéniens ?

Il en avoit coûté beaucoup à Eurynome pour dire qu'elle n'aimoit point Dosiclés. Elle ne put tenir à entendre blâmer tout à la fois son père & son amant. Elle oublia que dans trois jours nous serions à l'abri des propos outrageans d'Hippias, & assez vengés de ses fureurs par la rage qu'il éprouveroit. Une fierté que je ne puis encore condamner, quoiqu'elle ait causé mon infortune, dicta sa réponse. Du plus vil des Athéniens, lui dit-elle, avec un regard de mépris ! du plus vil des Athéniens ! Rendez plus de justice à un homme dont vous n'êtes point fait pour être l'égal, & au dessous duquel vous vous mettez, en voulant être son maître.

Je ne vous rendrai point, continua Deïphontide, ce que dit Hippias, parce qu'Eurynome ne s'en eſt point ſouvenue. Il ſortit enflammé de colere, & jurant ma perte, celle de mon ami, & celle de mon fils. Euphémon vouloit retarder notre départ pour emporter avec nous le peu de biens dont le ſort nous avoit rendus poſſeſſeurs. Dès qu'il apprit ce que ſa fille avoit dit à Hippias, il crut n'avoir pas un inſtant à perdre pour mettre nos perſonnes même à couvert, & nous partîmes dans la nuit.

Le récit de Deïphontide fut interrompu par l'arrivée d'un jeune enfant. Il pouvoit avoir quinze à ſeize ans. Sa figure étoit noble, & la triſteſſe qui paroiſſoit malgré lui ſur ſon viſage, la rendoit intéreſſante. Il me ſalua & prit place à côté de nous. Je parlois de nos malheurs, dit le vieux Athénien, mon fils, me

permettez-vous de continuer, & n'augmenterai-je point la douleur du ſentiment que vous en avez ? Mon pere, interrompit le jeune homme, vous ſavez que ce ſentiment eſt paſſé chez moi en habitude, & qu'il n'eſt pas beſoin que vous me parliez de mes infortunes pour que j'y ſonge. J'aime cependant à vous en entendre parler, & il me ſemble alors que mes ennuis s'adouciſſent. Le vieillard le regarda avec un ſourire où le contentement ſe trouvoit mêlé avec la compaſſion, & continua ſon récit.

Ce jeune homme que vous voyez, me dit-il, étoit le frere d'Eurynome, & nous l'amenâmes avec nous. Si notre départ eût été moins précipité, nous euſſions pris la route de Lacédémone où nous comptions nous retirer ; preſſés par la conjoncture, nous fûmes obligés de nous embarquer, & Euphemon & moi convinmes

convinmes de paſſer à Samos, où nous avions des amis. Notre navigation fut heureuſe pendant quelque tems, mais le ſort qui nous pourſuivoit ſe laſſa bientôt de ne point nous faire éprouver ſes coups. Le vent s'éleva; une tempête affreuſe vint nous accueillir, & nous porta dans ces mers inconnues où notre vaiſſeau vint enfin échouer à la vue de cette iſle. On jette la chaloupe à la mer, & nous ſommes déjà entrés dedans Euphémon, ce jeune homme que vous voyez, & moi, lorſqu'un coup de vent la ſépare du vaiſſeau. Doſiclès n'ayant plus d'eſpoir que dans ſes forces & dans ſon adreſſe, propoſe à Eurynome de quitter ſes vêtemens, pour lui faciliter les moyens de la ſauver avec lui. Elle s'y refuſe, & quelques inſtances qu'il faſſe, il ne peut l'y déterminer. Je mourrai donc avec vous, lui dit-il, puiſque vous ne conſentez point à

vous ſauver avec moi. Ces mots plus terribles pour ſon amour que tous les reproches, paroiſſent l'ébranler, & ſes beaux yeux ſe chargent de quelques larmes; mais elle ne peut ſe réſoudre à expoſer ſes appas aux regards d'un homme qui n'eſt encore que ſon amant. Dans ce moment de combat que ſe livroient la crainte, la pudeur & l'amour, Doſiclès jetta les yeux de notre côté, & vit la chaloupe où nous étions ſe renverſer. Il n'écoute que la nature, & ſe jette à la nage pour venir me ſecourir, quoique la diſtance qui étoit entre nous dût lui en ôter tout eſpoir. Une ſuite de rochers qui étoit à fleur d'eau le long du rivage nous ſervit à nous ſauver, & nous étions en ſûreté quand il arriva. Il m'embraſſa, & les Dieux, les cruels Dieux ont voulu que ce fût pour la derniere fois. Pardonnez à la douleur que ce ſouvenir me cauſe. Il ſe rejette à la mer, & retourne

au-vaiſſeau preſque entierement ſubmergé. Je ne ſais ce qu'il dit à Eurynome, mais nous la vimes ſe dépouiller de ſes habits ainſi que lui. Hélas! il n'étoit plus tems. Elle ſe défaiſoit trop tard d'une pudeur, dont rien n'auroit du lui faire une loi dans un ſemblable moment, & avec un homme qu'il lui étoit permis de regarder comme ſon époux. Fatigué du double trajet qu'il venoit de faire, il n'eut pas aſſez de forces pour fournir à un troiſieme; & j'eus la douleur de les voir périr dans l'inſtant où ils touchoient preſque au rivage. Euphémon vouloit s'abîmer dans les flots, je lui montrai ſon fils que vous voyez, & il conſentit à vivre. La nuit vint couvrir la terre & nous la paſſâmes dans les pleurs. Nuit affreuſe! le jour qui te ſuivit fut encore plus horrible pour nous, lorſque parmi les corps qui couvroient ce rivage, nous trouvâmes ceux de nos

malheureux enfans. Ils se tenoient étroitement embrassés. Euphémon se jette sur eux, & expire en me recommandant son fils. Les Dieux ne m'ont pas accordé le bonheur de le suivre En attendant que je les aille rejoindre, j'ai renfermé leurs corps dans le tombeau que vous venez de voir, & il n'est pas d'instant où ma douleur ne m'y fasse descendre avec eux. La beauté de cette isle dont le terroir est délicieux, n'a rien qui me flatte; c'est près du monument qui renferme ce que j'ai eu de plus cher que je me plais. Je m'en approche avec joie & je ne m'en éloigne qu'à regret.

Ce fut ainsi que Deïphontide termina le récit de sa triste avanture, & il me pria de lui permettre d'aller visiter le tombeau de ses enfans. « L'entretien que je viens d'avoir avec vous m'en rend la vue nécessaire. » Je ne crus point devoir contraindre sa douleur, & je

reſtai avec le jeune Euphémon qui me fit voir les plus beaux endroits de ce pays enchanté. Il m'entretint pendant notre promenade des ſoins que Deïphontide prenoit de ſa jeuneſſe, & il me laiſſa voir dans tous ſes diſcours un ſi heureux naturel, que je formai le projet de les amener à Tyr, lui & Deïphontide, & de lui donner ma fille en mariage. Je m'en ouvris au vieillard lorſque nous nous rejoignimes, & il me parut ſenſible à cette marque d'amitié. Emmenez Euphémon, me dit-il, qu'il trouve en vous un ſecond pere, auſſi bien je ſens que je n'ai pas longtems à lui en ſervir, pour moi c'eſt ici que j'acheverai ma carriere. Je combattis inutilement ſa réſolution, & tout ce que je pus obtenir, fut que ſi je voulois le prendre dans un an il me ſuivroit. Il avoit beſoin, diſoit-il, de s'accoutumer par dégrés à ne plus voir un lieu pour lequel il avoit

autant d'attachement. Il vouloit qu'Euphémon vint avec moi ; mais le jeune homme ne voulut point se séparer de lui, & parut même attristé de ce que Deïphontide le soupçonnoit capable de cette ingratitude. Je leur promis de venir les reprendre, & je me rembarquai. De retour à Tyr, je racontai à ma femme & à ma fille ce qui m'étoit arrivé, & elles applaudirent au dessein où j'étois de retourner dans l'isle l'année suivante. Le bien que je leur dis du jeune Euphémon disposa ma fille en sa faveur, & lorsque je lui fis part du projet que j'avois formé de le lui donner pour époux, elle ne me marqua aucun éloignement. Le portrait d'Eurynome acheva ce que mes discours avoient commencé. Euphémon lui ressembloit parfaitement, & ma fille ne put le voir sans en être éprise. Comme son amour étoit conforme à mes volontés, elle ne m'en fit

point myſtère, & j'en reſſentis la plus grande joie. Mais quelle ne fut point ma douleur, lorſqu'en arrivant dans l'iſle l'année ſuivante, j'appris par une inſcription que Deïphontide étoit mort, & que de déſeſpoir ſon jeune ami s'étoit enfermé avec lui dans le tombeau? Ma fille ne put ſurvivre à cette nouvelle, & exigea de moi que je porterois ſes cendres où étoit le corps de ſon époux. Je me ſuis acquitté de ce triſte devoir; & il n'y a pas d'année que je n'aille verſer des larmes en ce lieu. Je ſuis à Tyr, mais c'eſt dans cette iſle qu'eſt mon cœur. Si les Dieux m'enlevent mon épouſe, mon cher Diotime, c'eſt là que j'irai placer ſes cendres & que repoſeront un jour celles de votre ami.





FRAGMENT

D'UN Livre Chinois, intitulé le Livre d'Or, ou les Sentences dorées de Hoangtixao, *l'un des soixante-douze Disciples de* Confucius, *touchant les droits de l'Homme.*

ENVIRON cinq cent cinquante ans avant Jésus-Christ, parut à la Chine le célébre Confucius. Il fut d'abord Ministre d'Etat, & fit le bonheur des Peuples par la sagesse de son administration. De justes raisons de dégoût l'ayant engagé à quitter la Cour où l'on n'écoutoit plus ses conseils, il se mit à enseigner la philosophie morale, & eut en peu de tems plus de trois mille disciples. Soixante-douze de

de ceux-ci, se distinguerent de tous les autres par leur science & par leur vertu, & leurs noms sont encore en vénération à la Chine. C'est à l'un d'eux, appellé Hoangtixao, que Leguat attribue les Sentences dorées dont il s'agit. Elles font honneur à la morale de Confucius, & sont propres à faire prendre la plus grande idée des préceptes qu'il donnoit à ses disciples. Si les Chinois ont appellé ce Philosophe le grand Maître, l'illustre, le sage Roi des Lettrés, titres que la postérité lui conserve avec le même respect, depuis plus de deux mille ans, on peut voir ici dans l'ouvrage d'un des disciples, combien fondée devoit être l'admiration pour le Maître. Les figures sont ici hardies & sublimes, la satyre s'y annonce avec moins d'aigreur que de sentiment, & on se sent tout-à-la-fois & indigné & attendri. C'est du moins l'effet qu'a produit sur nous la

lecture de ce morceau, qui, s'il est intéressant, a l'avantage d'être fait pour intéresser toujours; parce qu'il traite de choses, qui, dans tous les tems & dans tous les lieux, ont & auront droit d'intéresser tous les hommes.

Souviens-toi, ô Xantung ! que la loi premiere & fondamentale, est que tout le monde vive, & que s'il se peut, chacun vive heureux. Souviens-toi que le droit de chaque créature humaine qui a reçu le don de la vie de la haute & adorable Puissance, est de jouir de tout ce que la bonne & sage nature produit d'utile au dessus & au dessous de la Lune. Souviens-toi que le Maître, seul grand & adorable, a fait toutes les bonnes choses pour tous.

Pourquoi donc, ô Xantung ! t'es-tu réservé les Paons & les Esturgeons, pendant que le pauvre Keu-han, très-bon personnage, né

pauvre d'un auſſi bon pauvre que lui, eſt quel-quefois réduit à brouter les ſommités des ronces avec les chameaux ? Eſt-ce que tu crois que tout ce que donnent la pêche & la chaſſe, & ce que la terre produit de fruits excellens, a été fait pour toi, & non pas pour lui ? Pourquoi, je te prie, ne t'es-tu pas auſſi approprié tout l'air ſalubre qui flotte ſur les délicieux coteaux de Honan, pour n'en permettre la reſpiration au peuple malheureux, qu'après qu'il auroit rafraîchi les lobes de tes poumons ? Et pourquoi encore n'as-tu pas renfermé le bon & vivifiant ſoleil dans ton parc, & dans ton palais, pour ton ſeul uſage, ne laiſſant à cette vile populace, dont le ſang n'eſt pas de la couleur du tien, que la ſombre lueur de la plus petite planette ? Je le ſais, ô Xantung ! pourquoi tu n'as pas fait ces choſes là. C'eſt qu'il n'a pas été en ton pouvoir de les

faire : tes longues mains ont été trop courtes. Tu prens ſans honte tout ce que tu peux prendre, & tu laiſſes généreuſement ce qui eſt élévé ſi haut, que tu n'y ſaurois atteindre. Keu-han a faim & froid, & n'a ni argent, ni métier, ni ſanté; tous le rejettent, tous l'abandonnent. Dis-moi, toi qui tiens le timon du gouvernement, toi, dont l'office eſt d'avoir ſoin du peuple, & qui es payé pour cela, qu'attens-tu que tu ne te hâtes de le ſecourir? Les priſons regorgent de gens tels que lui : eux, ou leurs peres, par la tyrannie publique ou particuliere, ont été rendus pauvres, ou laiſſés dans la pauvreté. Ils ſouffrent, ils languiſſent, ils défaillent, leurs femmes & leurs enfans ſont au déſeſpoir, qu'attens-tu ?

Keu-han reduit à l'extrémité, a ſuccombé à la naturelle tentation de ne pas mourir de faim : pour s'en garantir il a pris un pain chez

un boulanger ; & pour cela vous l'avez rigoureuſement puni. Mais vous avez commis double iniquité. O vous, qui portez le beau titre de Peres de la Patrie ! vous n'avez pas ſecouru le malheureux prêt à ſuccomber ; & vous l'avez frappé ſans uſer de miſéricorde. Etabliſſez de ſi bonnes loix, que nul homme de bien ne ſoit en danger de périr de miſere ; alors ſans bleſſer la juſtice vous pourrez exécuter ſéverement les autres loix contre ceux qui uſurpent. Mais qu'eſt-ce que miſere, vous n'en ſavez rien, vous qui nagez dans l'abondance & dans les délices ; & vous croyez ſans doute que celui-là ſeul eſt miſérable, qui vous paroît affamé & tranſi. Vous pourriez bien penſer pourtant qu'une nourriture ordinaire qui n'eſt pas aſſez bonne, & que le manque de ſecours dans les grands beſoins attenuent le pauvre, attriſtent ſon ame, le

font cruellement languir, & le menent lentement au ſépulchre.

Il y a une liaiſon & une dépendance néceſſaire entre certaines loix, en ſorte que l'une ſuppoſe tellement l'autre, que celle-ci ne peut ſubſiſter, quand celle-là n'eſt pas maintenue. Or la loi qui défend de s'approprier ce qui eſt poſſédé par autrui, eſt fondée ſur une autre loi, ſuivant laquelle il ne faut pas qu'aucun périſſe par l'extrême pauvreté.

Hauts & puiſſans Seigneurs, dit ailleurs le Philoſophe Chinois, voleurs carnaſſiers & inexorables, ſangſues opiniâtres & inſatiables! Hauts & puiſſans larrons, qui vous êtes fierement emparé de ce qui n'eſt pas plus à vous qu'aux autres, ou qui ne rendez pas ce que vos ancêtres ont envahi ſans pitié, ni juſtice! Par quelle loi de juſtice & d'équité, penſez-vous qu'il faille que vous ayez tout, & que

les autres humains n'ayent rien ? Vous êtes maintenant applaudis, ſcélérats illuſtres ! & les gens de bien que vous, ou les Vilains dont vous êtes les héritiers, ont volé, tombent la face en terre quand vous paſſez dans vos palanquins dorés : mais bientôt vos indignes ames ne ſerviront qu'à faire enfler le dos des crapauds, (les Chinois croyent à la Métempſicoſe) & le pauvre qui vaut mieux que vous, & qui eſt maintenant oppreſſé, vous écraſera.

Soit que tes propres rapines ou celles de tes peres t'ayent enrichi, ô Fifa ! (car de mille riches à peine y en a-t-il un ſeul qui ne ſoit inique, ou héritier d'inique), ſoit que peut-être ton bonheur & ta juſte induſtrie t'ayent auſſi accumulé de l'or & des perles, ſache que ton abondance n'eſt point à toi ſeul, & que le riche, celui même qui eſt légitimement enrichi, eſt voleur, quand il laiſſe ſouffrir l'indigent.

O quel eſt mon ennui, quand je contemple cette haute & riche montagne de Kenanſi, qui fait face à la cabane où je me retire ! Cet excellent morceau du globe terreſtre eſt tout couvert de beaux pâturages, d'épis dorés, de lin, de gingembre, de cédres & de plantes aromatiques, au milieu deſquels foiſſonnent à l'envi les oiſeaux les plus beaux, & du goût le plus excellent. Les civettes parfumées y courent par bandes, avec les chamois légers, & les chevreuils bondiſſans ; & les entrailles de cette admirable montagne enrichiſſent l'occident de rubis, d'amethyſtes, & de ſaphirs. Mais qui eſt ce qui poſſede ce canton riant & fertile ? Hélas ! trois cent familles qui y étoient autrefois répandues le partageoient & vivoient heureuſes, lorſque le noble brigand Koa-ti-cao, ſous des prétextes faciles à ſa rapacité, trouva le moyen,

pour ſa gloire, de réunir à ſes anciens domaines dix-huit ou vingt de ces petits héritages. Hevam, ſon fils, en uſurpa trente autres; & dans l'eſpace de ſoixante années, les triſtes reſtes de trois cent familles ruinées, chaſſées, vagabondes & malheureuſes, ont vu la montagne entiere entre les mains de Ti-ho-hai, qui par raiſon royale de bienſéance, & courant à la gloire comme ſes peres, à tout englouti.

Quel uſage fait de toutes ſes richeſſes l'illuſtre Ti-ho-hai? Il traite magnifiquement ſes chiens, ſes concubines, & ſes amis. Il répand, il prodigue ſans choix ſes richeſſes à ſes flatteurs qui ſont inceſſamment autour de lui, ſans ſe ſouvenir ni des cris des pauvres, ni des requêtes de ſes créanciers, ni des beſoins des gens de bien. Ti-ho-hai a l'ame grande: il hait toute ſorte de lâchetés, & il ne pille qu'en grand Seigneur.

O féconde & délicieuſe montagne, mes yeux ne peuvent te regarder ſans répandre des larmes ! Mais où les porterai-je, ces yeux où l'admiration ſe pourroit voir peinte avec la douleur ? Voilà de l'autre côté la vaſte & délicieuſe plaine d'Ocomſiao, de laquelle une agréable contour du fleuve Hoanc forme une Péninſule, & qui eſt auſſi la proie d'un très-noble Seigneur, du Seigneur Kiumfa, qui, tout oppoſé au généreux diſſipateur Ti-ho-hai, n'enleve l'or des mines de Sighen, que pour en faire de nouvelles mines dans ſon coffre de fer. Le noble Kiumfa s'eſt enfin totalement acquis, depuis près de cinq ans, l'excellent pays d'Ocomſiao, & le fatal croc de l'exécuteur a déjà livré aux corbeaux pluſieurs malheureux, qui, ayant été dépouillés par ce conquérant, avoient oſé reprendre dans leur diſette extrême, quelque petite portion de ce qu'il leur avoit arraché.

Monterai-je au ſommet du Kigean, ou me tranſporterai-je ſur la croupe cornue du haut Canchehu, & contemplerai-je de là les riches provinces qui s'étendent juſqu'à la mer? Mais par-tout je trouverai de pareilles conquêtes. Tu es trop petit, globe immenſe de la terre, pour aſſouvir les deſirs d'un ſeul homme fol, ou ſuperbe.

Le Philoſophe Yemanxilin, qui, hors de la cruelle & humilianre néceſſité, paſſe dans la retraite une vie tranquille, cultiveroit volontiers quelqu'agréable verger, pour reſpirer le frais à l'ombre d'un figuier, qu'il auroit lui-même planté, & pour écouter là, en de certains momens, les chants de l'harmonieux roſſignol. Il orneroit volontiers ce réduit paiſible de quelques bordures de fleurs; il y éléveroit quelque eſſain d'abeilles, & y feroit ſerpenter quelque clair ruiſſeau qui lui pourroit

procurer des bains de ſanté. Las des vanités du monde auxquelles il s'eſt livré dans ſa jeuneſſe, ſi, de la grotte de ſa ſolitude, il pouvoit aller de plein pied délaſſer ſon imagination fatiguée, dans les divers ſentiers de ce petit enclos, & y réparer la perte de ſes eſprits diſſipés par l'étude, il croiroit ajouter quelque choſe au contentement de ſa vie, & plein de mépris pour la multitude inſenſée, qui court aveuglément après des chimères, il y gouteroit heureuſement quelques plaiſirs utiles & nouveaux. Mais la terre eſt toute envahie : tout eſt pris. Les Grands la poſſedent, & il n'en reſte pas un ſeul petit coin pour lui; il faudra même qu'il achete celle que ſon tombeau doit bientôt occuper.



TRADUCTION

D'UNE Scène de la Comédie Angloise intitulée : LA DERNIERE RESSOURCE DE L'AMOUR.

UN jeune homme débauché s'est éloigné de sa femme, & a été absent dix ans ; il revient enfin dans sa patrie, sur le bruit que sa femme est morte. Cette femme, vrai modele de fidélité, a passé ce tems dans les chagrins causés par l'indifférence & les désordres de son mari qu'elle aime uniquement. Elle est prévenue du retour de ce mari par un ami commun, qui conduit toute l'intrigue ; & l'époux passe une nuit avec son épouse qu'il n'a pas reconnue & qu'il prend pour une femme galante. La

méprise du valet, qui semble l'avoir introduit à la place d'un autre, est concertée. Enfin il faut savoir que pendant l'absence du mari, la succession d'un oncle a remis l'épouse dans une grande opulence. L'épouse dans la piece se nomme Amanda, qu'en françois on pourroit rendre par le mot d'Amantine. Loveless est le nom de l'époux, & ce mot signifie un homme incapable de tout attachement.

Après une assez longue scene, qui commence le cinquieme acte, & qui appartient à un épisode de la piece, le théâtre change & représente la maison d'Amantine. Elle entre seule & dit.

Jusques ici mes espérances ont été remplies, & mon amour sous les traits du vice, a su transporter mon infidele, jusqu'où la volupté a marqué des bornes aux desirs... Ma crainte à présent, c'est que quittant le masque, la

vertu parée de ſes ſeuls attraits, ne puiſſe le retenir dans mes bras. Cependant je ſuis ſûre qu'il eſt des charmes dans la vertu ; que dis-je ? plus forts & plus doux mille fois que ceux dont le vice odieux oſe s'enorgueillir. Autrement, pourquoi tant de Héros ſe ſeroient-ils librement ſacrifiés pour elle, tandis que ſon ennemi n'eſt jamais ſuivi que du repentir & d'une ruine toujours inévitable..... Ciel, inſpire mon cœur, & donne à mes diſcours la force de la vérité. Que je puiſſe rappeller cet eſprit volage à l'amour & à la vertu ... Le voici. Je tremble ; par où commencer,

Loveleſſ, qui a trouvé une riche toilette, paroît magnifiquement habillé.

AMANDA. Peut-on s'informer de l'état de votre cœur ? Ce ſéjour eſt-il pour vous toujours le même ? Ne commenceriez-vous pas à vous laſſer des douceurs d'un amour trop facile ?

LOVELESS. Oh jamais, jamais. Le ſouvenir de nos plaiſirs en eſt une continuelle ſource qui ne peut plus tarir.

AM. Trève de flatterie, Monſieur, ce ſont vos façons ingénues qui m'ont plû; ne les quittez point, ſi vous voulez me maintenir dans la bonne opinion qu'elles m'ont donnée de vous. Elles ſont parfaitement d'un homme qui a vécu dans le monde. Permettez moi donc de m'informer de votre condition, ainſi que de votre ſituation.

LOV. De tout mon cœur, Madame. Je ſuis par ma naiſſance Gentilhomme, par les Amis du ſiécle, les jolies Femmes, le vin & le jeu, juſtement vis-à-vis de rien, & par la mépriſe de votre Valet, le plus heureux mortel que l'Amour & ſa Mère ayent jamais favoriſé.

AM. Encore un mot, Monſieur. Etes vous marié?

marié ? (*à part*) A préſent mes frayeurs !

Lov. Je l'ai été, mais fort jeune.

Am. Et votre Femme, quelle perſonne étoit-ce ?

Lov. Hélas ! un bon petit cœur ſans malice, bâtiſſant des châteaux en l'air, juſqu'à s'imaginer qu'un amant ne pouvoit jamais fauſſer ſes ſermens.

Am. Elle étoit donc vertueuſe ?

Lov. Je le croirois preſque ; la vérité eſt que je n'ai jamais été jaloux.

Am. Vous ne l'avez peut-être jamais aimée.

Lov. Aimée ? J'en ai été fou ; dans les commencemens, s'entend. Imaginez-vous qu'il n'y avoit que deux femmes entre elle & mes prémices d'amour.

Am. Qu'eſt-elle donc devenue ?

Lov. Hé mais !... après avoir été huit à dix

ans séparés l'un de l'autre, seulement par des mers, elle fait la sottise de se laisser mourir (de belle tendresse, je pense), & me voilà le maître de me retourner comme il me plaira.

AM. Vous l'avez donc quittée, & pourquoi?

LOV. Oh, parce que le goût s'use, & que je me trouvois à tout moment gêné dans mes nouveaux projets de plaisirs, qu'elle appelloit mes égaremens, & qui lui fournissoient un sujet continuel de plaintes. Sur tout, ses efforts pour me faire revenir des fureurs du jeu, m'y livrèrent encore plus; deux ou trois malheureux instans virent évanouir des sommes considérables destinées au payement de mes dettes, ce qui rendit Messieurs les intéressés encore plus pressans. Il fallut cependant engager le reste de mon bien pour four-

nir à un train de vie, qui m'étoit trop agréable pour songer à le réformer; mais je sentis qu'il falloit l'aller continuer ailleurs, & je partis moins fatigué des clameurs de mes Créanciers, que des leçons insuportables de ma Femme.

Am. Ne vous repentez vous pas néanmoins aujourd'hui d'en avoir méprisé les conseils ?

Lov. Moi? non.

Am. Comment ?

Lov. Sans doute cela ne serviroit à rien, & Dieu merci j'ai assez de Philosophie pour sçavoir qu'aux choses sans remède, il n'y aut plus songer. Mais à présent, Madame, me peut-il être permis de faire à mon tour mes peti tes questions sur ce qui vous regarde ?

Am. Volontiers; mais je commence par vous prévenir que jusqu'à ce que vous me

connoiſſiez parfaitemeut, je vous ſerai une vraie énigme.

Lov. Oh n'eſt-il queſtion que de cela? Je ne ſuis pas à apprendre que vous êtes femme. Quant aux circonſtances, ſi vous êtes veuve, ou mariée, c'eſt ce que j'ignore.

Am. Eh bien, Monſieur, je ſuis mariée, prétendant au titre glorieux de fidelle & vertueuſe épouſe.

Lov. Oh oh! En effet, Madame, ce début ſent furieuſement l'énigme. Fidelle épouſe, dites-vous? Comment! n'avez-vous nulle idée d'avoir jamais manqué à votre mari?

Am. Jamais. Que le Ciel m'en ſoit témoin! Sans lui, le monde entier ne m'eſt rien.

Lov. Fort bien. Je vous prie, Madame, ſeriez vous ſujette à de certaines diſtractions qui vous feroient oublier le jour ce qui s'eſt paſſé la nuit?

AM. Je vous avois bien promis une énigme, Monſieur, & ſi le courage ne m'abandonne pas, je m'engage à vous en développer l'obſcurité. Mais il faut auparavant que j'augmente votre étonnement. Je vous prie, Monſieur, ſatisfaites-moi ſur une choſe. La voici: quelles ſont vos idées ſur ce qu'on appelle vertu? Laiſſez pour quelques inſtans un vain badinage, & faites un ſérieux uſage de votre raiſon.

LOV. Je vous avoue, Madame, que voici une converſation qui de vous à moi me paroît extraordinaire; vous m'en voyez tout interdit.

AM. Vous auriez tort pourtant de prendre ceci pour un jeu. Hier vous me trouviez des lumières au deſſus de mon ſexe, diſiez-vous; vous auriez bientôt changé à mon égard, ſi vous me croyiez capable de penſer que tout

notre bonheur est attaché à des jours également tissus d'erreurs & de chagrins. Non, Monsieur, mes vues ne sont pas si bornées; j'ai idée, enfin, d'une félicité plus parfaite.

LOV. (*A part*) Parbleu j'ai eu raison de penser que le charme étoit trop grand pour durer, Je m'imagine que tout à l'heure il faudra la suivre à ses dévotions. (*Haut*) En vérité, Madame, tout ceci me paroît bien déplacé; je me suis flatté que vous voudriez bien m'instruire de votre naissance, de votre rang, de votre fortune, & c'est pour le présent ce qui pourroit m'interesser le plus.

AM. Vous serez satisfait ; mais je vous l'ai dit, Monsieur, avant tout, j'attends votre réponse; encore une fois, quelle idée vous formez-vous de ce qui porte le beau nom de vertu ? Par tout ce que j'ai de cher au monde, ce que vous allez prononcer dé-

cide à jamais de mon fort. Faut-il à vos genoux vous prier d'en peser l'importance? J'exige la même sincérité dont vous useriez à votre dernier soupir.

Lov. Madame, ceci commence à m'effrayer. Quel horrible secret cherche donc à sortir de votre sein, & qu'attendez-vous enfin de moi?

Am. Rien que votre sincère opinion sur ce qu'on appelle vertu. Croyez-vous qu'il y ait jamais eu une femme qui en ait mérité le glorieux prix, ou en regardez vous l'idée comme une pure chimère?

Lov. Madame, ceci mérite quelque réflexion. (*A part*) Quel peut être le but d'un si étrange entretien? Pourquoi tant d'instances de sa part, & pourquoi exiger de la mienne une réponse si précise, comme si le bonheur de sa vie en dépendoit? Certes, je ne dois

ici avoir en vue que ce que mon devoir, la vérité, la raiſon & une ſituation ſi ſingulière demandent. (*Haut*) La plupart des perſonnes de votre ſexe paroiſſent ignorer la ſignification du mot de vertu. Elles voudroient être crues exemptes de deſirs, ce qui bien loin de ſuppoſer de la vertu, ne feroit que déſigner une nature imparfaite, & incapable de prétendre à un ſi haut prix. Quelle gloire en effet peut être acquiſe où il n'y a point à combattre? Je ne croirois donc réellement vertueuſe, que celle à qui les principes de l'honneur & les armes de la raiſon ont fait ſurmonter les efforts des paſſions & le danger des occaſions; & je ne ſuis point éloigné de croire qu'une telle femme peut être.....

AM. Puis-je croire que cette vérité ſorte de votre bouche ſans aucun déguiſement?

LOV.

Lov. Oui, Madame. Mais en vérité vous me jettez de ſurpriſe en ſurpriſe. Que ſignifie encore cette queſtion ?

Am. Un moment encore & vous ſerez ſatisfait. . . . . Puiſque donc vous accordez qu'une femme peut être vertueuſe, comment excuſerez vous celui qui, inſenſible à l'attachement légitime d'une pareille femme, court après les fauſſes careſſes de ces dangereuſes créatures, la honte de notre ſexe ; qui mépriſe les conſeils de cette tendre épouſe, ruine ſa fortune, fuit ſes embraſſemens, & la laiſſe abandonnée aux douleurs de l'amour mépriſé, tandis qu'elle ne ſe venge que par ſes larmes & par mille vœux ſecrets de le voir enfin rendu à ſa tendreſſe, tandis, dis-je, qu'elle ne ceſſe de l'aimer, & de lui être conſtamment fidelle ? Croyez-vous donc, Monſieur, que cet homme puiſſe faire uſage

(*Elle tombe à ſes genoux*) Ah ! ſi vous pardonnez à l'innocent artifice qui vous remet entre mes bras, je mourrai trop contente.

Lov. Achevez, que voulez vous dire ?

Am. Non, je ne puis..... Ma langue ſe refuſe à mon ſecret, j'en ſuis accablée: Oh!.....

Lov. Elle s'évanouit! Ouvrez les yeux, charmante créature, & voyez mon cœur qui ſaigne de vos peines, & brûle de les partager. Non, rien ne peut égaler le trouble & l'effroi dont tu m'as rempli.

Am. (*Elle revient à elle*) Cela ſe paſſe. (*Elle ſe relève*) L'agitation de mon ame ſe diſſipe, & je ſens mon courage de retour. Eh bien! ſçachez donc que ces mêmes délices de la nuit paſſée, c'eſt dans les bras de votre épouſe que vous les avez éprouvés.

Lov. Ha !

AM. Oui, c'eſt Amantine, à jamais heureuſe ou malheureuſe, ſur ce que votre bouche va prononcer.

LOV. Mon épouſe! cela ne ſe peut. N'eſt-elle pas morte ? Comment te croire ?

AM. Combien le tems & les chagrins ont pu me changer, c'eſt ce que je ne ſais pas. Mais ce que vous ne pouvez démentir, voyez ces caractères, qui dans le commencement de notre amour, en furent comme le ſceau. (*Elle découvre ſon bras*).

LOV. Oui, je les reconnois... Ce n'eſt point une illuſion, c'eſt mon nom, & ma confuſion ne peut s'exprimer. Non, je ne vois plus en moi qu'un parjure, & je ne puis ſoutenir tes regards.

AM. Il faut pourtant que vous y liſiez toute la tendreſſe de mon cœur, & ce qu'un rayon d'eſpérance y mêle déjà de contentement.

Lov. Que tes embraſſemens ſoient donc le ſceau de mon pardon. Hélas! le premier moment qui m'éclaire ſur mes erreurs, m'en fait voir toute l'étendue.

Am. Qu'il n'en ſoit plus queſtion, & que des larmes de joie en effacent à jamais le ſouvenir.

Lov. Dieux! quel a été mon aveuglement! Que j'ai été injuſte! Eh! que ne dois-je pas faire pour réparer mes torts envers ton amour, & ceux que j'ai faits à ta fortune!

Am. Modérez ces témoignages trop violens de votre repentir, ou je me reprocherai bientôt d'avoir jetté trop d'agitation dans votre ame. Qu'aucune inquiétude au reſte ne vienne troubler de ſi délicieux inſtans. Pendant votre abſence, le Ciel m'a mis en état d'acquitter tous vos engagemens, & vous laiſſe encore de quoi ſoutenir dignement votre naiſſance; la

ſucceſſion de mon oncle le Chevalier Wealthy, a pourvu à tout cela : heureuſe que ma main puiſſe vous offrir ce qui doit achever de vous faire oublier le paſſé !

LOV. Il n'eſt point de fortune qui vaille les richeſſes d'une ame comme la tienne. Te tenant ainſi dans mes bras, je poſſede un tréſor préférable à tout ce que le ſoleil embraſſe dans ſa courſe. Comment ai-je pu être ſi long-tems inſenſible à tant de perfections ? Sans te connoître, j'ai trouvé en toi tout ce que les plaiſirs des ſens offrent de plus ſéduiſant ; eſt-ce donc un vain nom qui en détruit le charme ? Et l'aveugle fantaiſie ſeroit-elle un plus ſûr guide que le flambeau de la raiſon ? Non ſans doute : je n'ai fait qu'errer juſqu'à ce jour ; & c'eſt de ce moment ſeul que je connois ce qui mene au vrai bonheur.

✽



MŒURS, *USAGES* ET *GOUVERNEMENT* DES TURCS.

CET Ouvrage écrit à la fin du siécle dernier, offre le tableau des mœurs des Turcs, telles qu'elles étoient alors; & elles ont éprouvé si peu de changement, qu'on peut dire qu'elles sont encore les mêmes. Au reste, quand les usages dont il s'agit ici n'existeroient plus, il ne laisseroit pas d'être utile de savoir qu'ils ont existé. Si la variété qui regne dans les coutumes des

Nations offre un vaſte champ à la réflexion, les changemens qui arrivent dans celles d'un même peuple n'en offrent pas un moindre. Le lieu où un uſage a commencé, & celui où il a ceſſé, les circonſtances qui l'ont occaſionné ou qu'il a fait naître, celles qui en ont amené ou ſuivi la fin, les moindres particularités en un mot, ſont autant de choſes dans leſquelles les génies du premier ordre étudient l'hiſtoire de l'eſprit humain, & trouvent des raiſons de conduite pour les ſiécles à venir. Il eſt donc dans ce cas de quelqu'utilité que l'on entretienne la connoiſſance de ces choſes. Que cela ſoit, nous n'en donnerons qu'une preuve priſe au haſard, & entre mille qui pourroient être apportées. Les Romains portoient des épées courtes, & les Gaulois en portoient de longues qui ſe fauſſoient, & qu'il falloit redreſſer à chaque inſtant. M. de Mon-

tesquieu a trouvé dans cette différence des armes des deux Nations une des causes des succès renaissans des Romains, & de l'asservissement des Gaulois. L'eût-il trouvée, s'il eût ignoré que les Gaulois portoient des épées longues, & que les Romains en portoient de courtes? Si jamais quelques Peuples se trouvent vis-à-vis d'autres, dans le cas où se trouvoient nos ancêtres, & que l'observation de ce grand homme leur soit connue, il est vraisemblable qu'ils en profiteront pour le soutien de leur liberté; mais il est encore plus vraisemblable qu'ils ne seroient point à portée de profiter de cette observation, si cet homme illustre eut lui-même ignoré le trait qui y a donné lieu. Il en est ainsi de mille autres vérités, dont la découverte utile à l'humanité dépend d'un heureux rapprochement de circonstances. Que ces circons-

tances ne ſoient point connues, le rapprochement n'aura pas lieu, les vérités ſeront ſous les yeux, & cependant l'on ne s'en doutera pas plus, que nos peres ne ſe douterent pendant des ſiécles que des Peuples qui combattoient nuds & à armes inégales devoient néceſſairement être vaincus.

Les Turcs reconnoiſſent qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, dont Mahomet eſt le Prophete; c'eſt là le fondement ſur lequel poſe leur croyance. Mais quoiqu'ils s'accordent ſur ces deux points, leurs ſentimens en matiere de Religion n'en ſont pas moins différens, & il y a chez eux, de leur propre aveu, ſoixante & treize ſectes. Le nombre des Turcs qui croyent à la Métempſicoſe eſt très-grand; quelques-uns penſent que l'ame eſt mortelle, & il y a parmi eux des athées, mais ils ſont en petit nombre, & ils ont grand ſoin de ne

point découvrir leurs ſentimens, ce qui leur fait donner le nom de *Miſerria*, c'eſt-à-dire, *Cachés*. Cette variété d'opinions vient de la profonde ignorance dans laquelle vivent ces Peuples, & encore plus du mélange de différens Peuples, qui, lorſqu'ils ont embraſſé le Mahométiſme, ont retenu quelque choſe de leur premiere Religion.

Quelque oppoſés que ſoient les Turcs en matière de Religion, ils ne font point de ſchiſme. La différence des Sectes ne les empêche point de s'aſſembler dans les mêmes Moſquées, & elle ne met aucun obſtacle dans les mariages, chacun des contractans étant libre d'obſerver les pratiques conformes à ſon opinion. Toute aſſemblée qui auroit pour objet d'examiner le Dogme eſt de même défendue, & l'eſprit du Gouvernement eſt d'aimer mieux les voir unis dans leur ignorance,

que divisés dans leurs lumières. Ce systême d'indifférence fait la sûreté de l'Empire, maintient l'obéissance & pallie la division.

On punit de mort les blasphêmes contre Mahomet. Ce respect qu'on exige pour le Prophete, semble s'étendre jusqu'à ses Sectateurs; & un Chrétien qui est surpris en intrigue avec une femme Turque, court danger de la vie, aussi bien que celui qui attaqueroit la croyance de ces Peuples : dans l'un & dans l'autre cas, le seul moyen qu'il y ait de mettre ses jours à couvert, est de se faire circoncire.

Les Turcs se lavent plusieurs fois le jour, & sur-tout avant d'aller à la Mosquée, avant de prier & avant de lire l'Alcoran. Ils prétendent par cette pratique se purger de leurs péchés; & leur superstition est si grande sur ce point, que s'ils ont commis quelque faute un peu grave, ils se plongent dans la ri-

viere au milieu de la ſaiſon la plus rigoureuſe.

Comme perſonne n'eſt obligé d'aller à la Moſquée, les Apoſtats qui tiennent intérieurement à la véritable Réligion, peuvent ſe diſpenſer d'y paroître, ſans qu'on en prenne aucun ſoupçon contre eux. Ce que le Dimanche eſt pour les Chrétiens, le Vendredi l'eſt pour les Turcs, & on allume pendant la nuit qui le précede un grand nombre de lampes ſur toutes les Moſquées. Un jour de grande réjouiſſance chez eux, eſt celui où l'on circoncit un Muſulman, opération qui ſe fait pour l'ordinaire à 7 ou 8 ans. On raſſemble alors ſes amis. Celui qui eſt l'objet de la cérémonie eſt promené en pompe, au ſon des tambourins & des flûtes, & au milieu des acclamations du Peuple; deux hommes, le ſabre à la main, précedent pour écarter la foule, & d'autres quêtent chemin faiſant.

La défenſe des villes dont les Turcs ſe ſont emparés eſt un des points de leur Religion, & ils ne peuvent ni capituler, ni rendre celles où il y a des Moſquées, quand ils ſeroient ſûrs d'être emportés d'aſſaut. L'idée où ils ſont que tous ceux qui meurent en combattant contre les Chrétiens ſont autant de Martyrs, devroit naturellement leur inſpirer du courage; cependant dès qu'on publie une déclaration de guerre, ils ſe cachent tous, & offrent de l'argent pour ſe diſpenſer de prendre les armes.

Les deux principales fêtes des Turcs ſont le Ramadan & le Curban. Ces deux fêtes qui durent chacune trois jours, ſont annoncées par pluſieurs ſalves d'artillerie : on ne ſonge alors qu'à ſe livrer au plaiſir qui eſt ordinairement pouſſé juſqu'à l'excès.

Le jeûne qui précède la fête eſt auſſi ap-

pellé Ramadan. On reste sans boire ni manger jusqu'au coucher du soleil ; mais la nuit est consacrée à la bonne chère & à la dissolution, au point que ceux qui manquent d'argent, vendent leurs habits pour satisfaire à cet usage singulier.

Les Turcs prétendent que pendant le mois où tombe le Ramadan, les portes du Paradis sont ouvertes, & celles de l'Enfer fermées ; aussi le jeûne par lequel on se prépare à cette fête est-il de rigueur, & si les malades & les voyageurs en sont dispensés pour le moment, ils sont tenus de satisfaire au précepte, les uns, lorsqu'ils sont rétablis, les autres, lorsqu'ils ont achevé leur voyage. Ceux qui sont hors d'état de jeûner, peuvent s'en exempter ; & la Religion, facile dans ces pays, les en dispense moyennant une somme d'argent, qu'ils donnent à quelque homme de bien qui jeûne pour eux.

La Religion des Turcs est peu chargée de cérémonies, & tout se passe en simples prières & en ablutions. Trois ou quatre Ministres, appellés Imans, sont chargés de faire l'oraison sur la tour des Mosquées, six fois le jour, à une heure après la minuit, une heure avant le jour, vers midi, à quatre heures, & une heure après le coucher du soleil. L'usage de prier sur les tours des Mosquées est généralement reçu en Turquie : ces prières servent d'horloge au peuple, & l'on peut observer en passant que les Musulmans ont une aversion marquée pour les cloches. La propreté la plus grande est entretenue dans les Mosquées ; on n'y voit ni tableaux, ni inscriptions ; le seul nom de Dieu y est déposé dans une espèce de Tabernacle.

Il y a des revenus attachés aux Mosquées, & cela n'est pas étonnant ; mais une chose assez

assez singulière, c'est que le chef des Eunuques noirs, destinés à la garde des Sultanes, a la surintendance de ces lieux Saints & dispose de toutes les places qui en dépendent.

Il paroîtra moins surprenant, qu'il y ait des Religieux chez les Turcs; chaque Religion a les siens, & ce que fait la vraie piété chez les uns, le fanatisme le fait, & peut-être au delà chez les autres. Les Turcs en ont de différente espèce, auxquels ils donnent le nom général de Dervis, & dont le nombre se multiplie continuellement par les nouveaux établissemens que chacun peut en faire. Le seul obstacle qui s'oppose à ces établissemens, est le défaut de subsistance; mais on le leve, en permettant à ces Religieux de pourvoir à leurs besoins, ce qu'ils trouvent moyen de faire. Les anciens ordres ont pour la plupart des revenus; mais ils

ſont ſi mal adminiſtrés que la plus grande partie tourne au profit des Supérieurs; le reſte ſuffit à peine au ſimple néceſſaire des autres Religieux, qui vivent ainſi pauvrement, ſans avoir fait vœu de pauvreté. Il en eſt peu parmi eux qui ſachent lire, & ils ignorent juſqu'aux premiers élémens de leur Religion. Leur ignorance, & ſur les devoirs qui lient les hommes, & ſur ceux qui les lient à leur état, influe ſur leurs mœurs. Ennemis déclarés du travail, l'oiſiveté eſt pour eux le ſouverain bien : fumer, dormir & nettoyer leur pipe, voilà à peu près à quoi ſe paſſe leur vie. Quelques uns ſe donnent en ſpectacle au peuple; d'autres s'appliquent à la magie pour gagner de l'argent; c'eſt-à-dire, qu'ils ſe donnent pour être inſtruits dans cet art, auquel on ajoûte d'autant plus de foi, qu'il en mérite moins, art que la crainte &

les desirs insensés des hommes accréditent, au mépris de la raison, & dont cette même raison ne peut faire voir la fausseté aux esprits prévenus par l'idée d'un pouvoir surnaturel. Ce n'est pas en cela seulement que les Dervis tiennent une conduite irrégulière. Tous feignent de mépriser les honneurs & les plaisirs, & tous tiennent à ces choses. Ils disent de même qu'il ne faut point voler, parce qu'ils l'ont entendu dire; que l'occasion se présente, ils voleront. Aussi les Marchands ne les laissent-ils jamais approcher de leurs boutiques. Ils sont presque tous mariés; leurs femmes qui ne logent point dans le Couvent, ont des maisons dans la Ville, où leurs maris se retirent à l'entrée de la nuit.

Leur habillement ressemble à celui des autres Turcs, à la différence d'un bonnet

fort large qu'ils portent ſur la tête, dont la forme eſt à peu-près celle d'un chapeau ſans bords. Il y en a de vêtus de blanc, d'autres ne ſont couverts que de haillons, & portent une pique à la main : d'autres enfin, & on donne à ceux-ci le nom de Saints, ſont preſque nuds en hiver & en été. Ces derniers s'attirent la vénération en contrefaiſant les fous : ſur quoi il eſt à remarquer que l'on a un grand reſpect en Turquie pour ceux dont l'eſprit eſt aliéné, parce qu'on les regarde comme ayant quelque choſe de ſurnaturel. On reſpecte de-même les épileptiques, en mémoire de Mahomet qui étoit attaqué de cette maladie, & l'on érige aux uns & aux autres des autels après leur mort, quelque fois même on leur bâtit des Moſquées où l'on va en pélerinage. Les Religieux Turcs dont on vient de parler en dernier lieu, ſont

encore consister leur sainteté à affecter une démarche fière, & à insulter dans les rues les passans qui s'arrêtent à considérer leurs extravagances. Ils sont presque toujours errans; quelques-uns ont un métier, mais la plus grande partie se fait une occupation sérieuse du soin de nourrir des chiens & des chats.

La manière dont ils prient a quelque chose de singulier. Ils dansent au son de la flute & du tambourin, en prononçant le mot *Halla*, qui veut dire Dieu, & en tournant sur eux-mêmes avec rapidité. Leur voix s'augmente par gradation, ainsi que la vitesse avec laquelle ils tournent, jusqu'à ce que n'ayant plus de force, ils tombent les uns sur les autres, le visage contre terre. Alors le Dada, ou Supérieur, vient à leur secours, & au moyen d'une courte prière, les fait revenir à

eux, ou passe du moins pour les y faire revenir.

Il est enfin une espece de Religieux Turcs, qui ne sont distingués des autres que par une entiere nudité. Une chaîne de trente ou quarante vieux souliers, compose tout leur habillement. Ils se tiennent dans cet état au coin des rues, la tête baissée, le corps courbé, & les yeux fichés contre terre. C'est dans cette posture qu'ils reçoivent les aumônes des passans.

La maniere dont on reçoit ces Religieux, a quelque chose d'aussi dégoutant que leur parure. Celui qui postule est obligé de se mettre en retraite pendant un certain tems, après lequel les autres Dervis viennent le prendre pour le conduire à la Mosquée. Là, ils font leurs prieres en dansant en rond, & en chantant, ou plutôt en hurlant avec des

contorfions qui les feroient prendre pour des enragés plutôt que pour des gens qui affiftent à une cérémonie réligieufe. Ils finiffent par tomber par terre, felon leur coutume : alors le Supérieur crache dans la bouche du poftulant, pour lui donner l'efprit prophétique de Mahomet. S'il pouffe des mugiffemens, & s'il entre dans des convulfions, il eft regardé comme ayant reçu cet efprit : marque d'infpiration, bien digne de la Religion où elle a lieu.

La Mecque eft le lieu de dévotion des Mufulmans. Le nombre de ceux qui y vont en pélerinage eft inconcevable, & l'on compte quelquefois jufqu'à quarante mille perfonnes, tant Turcs, que Perfans. Le rendez-vous pour les Turcs eft au Grand-Caire, Capitale de l'Egypte. Un Bacha, commis par le Grand Seigneur pour mettre les Pélerins à couvert

des insultes des Arabes, accompagne la caravane. On se rend d'abord à la montagne d'Arat. Lorsqu'on est au pied, les Pélerins quittent une partie de leurs habits pour se couvrir d'un manteau blanc; ils font le tour de la montagne en procession, & immolent ensuite une victime en mémoire du Sacrifice qu'Abraham voulut faire à Dieu de son fils Isaac. On porte à la Mecque des tapisseries très-riches, & un pavillon de brocard, de la valeur de quarante à cinquante mille écus, duquel on pare le tombeau du Prophete. Le Chameau qui porte ces présens, est regardé comme sanctifié; on le couvre de fleurs au retour, & on ne l'emploie plus à aucun genre de travail. Ce qu'il y a de plus agréable dans ce voyage, est l'obligation où sont les Pélerins de se marier à la Mecque pour le tems qu'ils y restent, quelque court qu'il soit;

les

les femmes qu'ils prennent, & qui sont ordinairement Arabes, ont ainsi tous les ans un nouveau mari, & les enfans qui naissent de ces mariages de passage, jouissent d'une certaine considération, parce qu'ils sont censés devoir leur naissance aux prieres du Prophéte.

Les Pélerins qui vont de la Mecque à Jérusalem visiter le Temple de Salomon, sont appellés Hadgi Haramen, c'est-à-dire, sanctifiés par la vue des deux Sanctuaires. On ne sauroit croire en quel crédit les met ce double pélerinage; ils sont crus en Justice dès qu'ils s'y présentent, & peuvent impunément servir de faux témoins, sans qu'on ose les démentir, ni les recuser : comme si quelques lieues qu'il aura faites suffisoient pour rendre quelqu'un homme de bien.

La Polygamie est permise chez les Turcs,

mais elle eſt reſtreinte à de certaines bornes, & ils ne ſauroient prendre plus de quatre femmes ; en récompenſe ils peuvent avoir autant d'eſclaves & de concubines qu'il leur plaît, ſans que leurs femmes ayent droit de le trouver mauvais. Les contractans ne ſe voyent point avant le mariage ; il eſt même de regle qu'ils ne ſe ſoient jamais vus que dans leur enfance, de ſorte qu'ils ne ſe connoiſſent que par rapport.

Au jour marqué pour la Cérémonie, la mere & les parens du marié, accompagnés d'un certain nombre de femmes, vont prendre chez elle la fiancée, & l'amenent au logis de celui qui lui eſt deſtiné. Tous les préſens qui compoſent ſa dot, ſont étalés dans la ſalle où il la reçoit ; la journée ſe paſſe en divertiſſemens, & lorſque l'heure de ſe coucher eſt venue, on conduit le nouvel époux dans

la chambre de ſa femme, à laquelle il ôte un voile, dont juſqu'alors elle a été couverte. Il la deshabille enſuite & la met au lit.

On conſulte peu la naiſſance dans les mariages, & l'on n'a égard qu'à la fortune, à la beauté & aux talens. Souvent un Bacha marie ſa fille à un eſclave, l'inſtitue ſon héritier, & lui donne une autorité entiere ſur le reſte de la famille; il ſuffit pour cela qu'il lui reconnoiſſe quelques qualités.

Les maris peuvent répudier leurs femmes, & les femmes ont le même droit, lorſqu'il y a incompatibilité de caracteres, ou pour cauſe de mauvais traitemens. Un homme qui a répudié ſa femme, peut la reprendre; mais, s'il fait une ſeconde fois divorce avec elle, il faut, pour qu'il puiſſe la recevoir de nouveau dans ſon lit, qu'elle ait auparavant la compagnie d'un autre homme; coutume aſſez

commode, par laquelle les femmes jouissent tout-à-la fois & du mérite de la constance, & du plaisir que peut donner l'infidélité.

Il est assez naturel que plusieurs femmes qui n'ont qu'un seul mari, ne vivent pas d'une grande union, aussi les femmes Turques se portent-elles aux dernieres extrémités les unes contre les autres, se faisant avorter, ou s'entretuant leurs enfans dès qu'ils sont nés. Ces haines domestiques presqu'inévitables, en détournent beaucoup d'user du droit de polygamie.

Les Turcs ont, comme tous les peuples de la terre, des cérémonies funébres. Dès que quelqu'un a rendu le dernier soupir, les parens envoyent chercher des femmes Arabes pour pleurer avec eux ; on lave le corps avec beaucoup de soin, & on l'ensevelit dans un drap blanc, tandis que les parentes du défunt,

accompagnées des pleureuſes, pouſſent des hurlemens affreux, & ſe déchirent impitoyablement le ſein. Lorſque le mort eſt une perſonne de diſtinction, on annonce ſon décès au peuple du haut de la Moſquée, & un Iman crie d'une voix traînante & capable d'inſpirer la triſteſſe : « Le fidele ſerviteur de Dieu, le dévot zêlé de ſon Prophéte, eſt paſſé de cette vie bornée dans ſa durée, à celle qui ne finira jamais; il eſt allé recevoir la couronne promiſe; les Anges l'ont placé aujourd'hui dans le ſein d'Abraham; cette innocente colombe a pris ſon vol de la terre vers le ciel où elle jouit avec les élus du bonheur éternel. Son nom étoit. . . . d'heureuſe mémoire ». Le but de cette publication eſt d'inviter le peuple à aſſiſter aux funérailles.

On ſe rend, après cette proclamation, à la maiſon du mort, & en y entrant, on

adresse ces mots aux parens : *Jeslam rascou*, c'est-à-dire, vive votre tête. Si la personne est morte jeune, la formule est différente, & l'on se sert de celle-ci : « Dieu ajoute à vos années ce qui manque aux siennes ». Le cadavre couvert d'un drap, comme nous l'avons dit, a sur lui ses habits & son turban. Si c'est une nouvelle mariée, on la couvre de ses plus riches ajustemens. Plusieurs bannieres précédent le corps, lorsqu'on le porte en terre, & il est suivi de chantres qui attristent l'air en proférant d'une voix lamentable la lettre *O*. Avant de descendre le mort dans le caveau, on lui parle comme s'il vivoit encore, & on l'exhorte à ne point se laisser prendre aux piéges de l'Ange de malice. Quand c'est une jeune femme, ou fille que l'on a inhumée, la mere lui adresse ces mots : « Bonjour, ma chere fille, comment te portes-tu ?...

Après un moment de ſilence, feignant d'être ſurpriſe de ne point recevoir de réponſe, elle pourſuit ſon diſcours : « Tu ne me réponds point, ajoute-t-elle, eſt-ce que tu ne connois plus ta mere ?... Hélas ! peut-être es-tu morte ». Elle ſe tourne alors vers les autres femmes, & leur dit d'une voix entrecoupée de ſanglots : « Ma fille eſt morte, rien ne peut me conſoler de la perte que je fais ; je ne verrai plus cet objet de mes complaiſances ; ô ma chere fille, tu m'as précédée, lorſque tu devois me ſuivre ; pourquoi ne m'as-tu pas attendue, puiſque je ne ſaurois vivre ſans toi » ? Les lamentations des pleureuſes recommencent enſuite, & tandis qu'elles ſe déchirent le ſein, la plus vieille d'entr'elles fait l'éloge du mort. Cette cérémonie ſe répéte pendant quelques jours, mais après quarante, on ne va plus au tombeau qu'une fois la ſemaine.

Quand un père de famille eſt mort, il y a dans chaque Ville des Officiers du Grand-Seigneur, appellés Chaſſam, qui viennent faire l'inventaire & l'appréciation des biens du défunt, & qui font payer là-deſſus les droits du Grand-Seigneur, qui ſont de trois pour cent.

Le reſte eſt mis en ſept lots, dont il y en a deux pour la veuve, trois pour les enfans mâles, & deux pour les filles.

Si la veuve a allaité ſes enfans elle-même, elle tire encore le tiers des cinq lots qui leur ſont échus, & demeure leur tutrice juſqu'à l'âge de quinze ans; car en Turquie on eſt majeur à cet âge-là.

Les veuves peuvent diſpoſer d'elles-mêmes, ſans plus dépendre de leur père, & ſe marier comme il leur plaît, moyennant les trois pour cent levés ſur les biens du mort.

Le frère hérite d'un autre frère qui ne laisse point d'enfans, & faute d'un frère, ce droit passe toujours au plus proche parent. S'il ne reste que des filles, le Grand Seigneur a la propriété des fonds de terre; mais il leur en laisse le revenu. Si enfin il ne se présente aucun héritier, il y a des Officiers qui s'emparent de tout le bien au nom du Sultan.

Lorsqu'il se fait quelque meurtre en Turquie, & qu'on ne peut en découvrir l'auteur, on met à contribution le quartier où le meurtre a été commis. La même chose se pratique, si quelqu'un se noye, ou se tue en tombant de quelqu'endroit élevé; s'il se perd un enfant, ou si on le trouve exposé dans les rues; enfin lorsqu'une fille est enceinte, & que l'on ne connoît point celui qui en a abusé. Il arrive de là que ceux au profit desquels tournent ces contributions, déterrent souvent les morts,

leur coupent la tête, pour ôter tout moyen de les reconnoître, & les exposent dans un carrefour, ou sur la porte de quelque homme riche. Ils informent ensuite de l'assassinat qui a été commis, & en prennent occasion de rançonner tout le voisinage. Celui sur la porte duquel a été trouvé le cadavre, est toujours taxé à une amende considérable. Il est assez ordinaire de voir l'homme le plus opulent ruiné en moins de deux ans par ce manége odieux.

Les vexations des Gouverneurs ou Bachas, ont encore un effet rétroactif. Ils font la recherche la plus exacte des fautes qui ont été commises & punies sous leurs prédécesseurs, ensuite de quoi ils mandent les coupables, & leur disent : « Vous avez donné une telle somme à tel Bacha, pour telle faute; moi qui suis à sa place, je vous demande la même

ſomme ». On voit aiſément combien il eſt dangereux de paroître riche ; auſſi les particuliers affectent-ils d'être pauvres. Il n'y a pas plus de ſûreté pour ceux qui ſont en place, & le Grand-Seigneur agit envers eux, pour s'approprier leurs tréſors, comme ils agiſſent eux-mêmes envers le peuple.

Le Subachi, ou Capitaine des Gardes de Ville, tient un regiſtre des femmes publiques, qui lui payent une certaine ſomme par mois, pour exercer leur infâme commerce. Si les mœurs ſouffrent de cet abonnement honteux, l'humanité ſouffre encore plus de l'eſpéce de contrat par lequel les Bachas vendent la ſûreté publique, &, moyennant une certaine rétribution, permettent aux brigands de détrouſſer les voyageurs. Il y a des Officiers qui portent l'indignité juſqu'à partager le butin.

Ce ſont encore les Bachas qui ont inſpection ſur les poids & les meſures; ils les peuvent changer à leur gré, & ils n'y manquent point, parce que cette mutation leur vaut beaucoup d'argent.

On ſeroit tenté de croire qu'on ſe joue, dans ce pays, de la vie d'un homme, lorſqu'un an d'une étude aſſez mal conſtatée, ſuffit pour exercer tout-à-la fois la Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie, & que d'un autre côté il eſt défendu, quelque preſſant que ſoit le cas, de faire aucune opération de Chirurgie un peu conſidérable, à moins que l'on n'ait par écrit la permiſſion du Cadi ou Juge. S'il arrivoit que l'on prêtât des ſecours à un homme ſans être muni de cette permiſſion, & qu'il mourût, ſa mort ſeroit regardée comme un aſſaſſinat, duquel on ne pourroit ſe purger qu'en donnant une ſomme

d'argent conſidérable. S'il ſe fait de même un vol, & que le Cadi en ſoit informé, il force celui qui a été volé à trouver le coupable, ou à payer une amende. La crainte de cette vexation fait que l'on aſſure par ſerment que l'on n'a rien perdu, & que l'on ne peut plus ſe plaindre. Une extorſion encore plus manifeſte eſt celle qui ſuit. Lorſque le Cadi ſe trouve ſans occupation, il fait comparoître devant lui ceux qu'il lui vient en fantaiſie de rançonner, & leur demande s'ils ne ſe doivent rien. S'ils repondent que non, il les force, pour donner plus d'autenticité à leur déclaration, de prendre un acte ſigné de ſa main, qu'il leur fait payer fort cher. On ſent aiſément de quelle maniere doit être adminiſtrée la Juſtice par des Officiers qui ſe permettent de pareils excès : il ne doit donc point paroître étonnant qu'elle ſoit vénale.

Hors le cas de rébellion qui eſt punie dans toute la rigueur des loix, on ſe ſauve avec de l'argent, & le Juge eſt toujours pour celui qui lui donne le plus.

Cette commiſération que l'on a partout ailleurs pour les plus grands criminels, ce déchirement tendre que nous éprouvons, en voyant que l'on ne peut maintenir la ſociété que par la deſtruction d'un de ſes membres, eſt un ſentiment inconnu en Turquie. Lorſqu'on y mene un criminel au ſupplice, chacun le charge d'injures; ils lui retracent l'idée de ſes crimes, & prient Dieu qu'il ne lui faſſe point miſéricorde; s'il reſpire encore, après l'exécution, on lui crache au viſage; & s'il eſt mort, les femmes & les enfans lui jettent des pierres en le maudiſſant.

A coup ſûr ce ne ſont point les ſciences

qui ont rendu les Turcs cruels, & qui les ont fait se dépouiller d'une humanité dont la voix se faisoit si fortement entendre autrefois à ceux qui habitoient les mêmes lieux qu'ils habitent. On sait quel est leur éloignement pour tout ce qui s'appelle science, & c'est une chose trop connue pour que nous nous étendions là dessus.

Une des choses qui contribuent peut être le plus à entretenir la rudesse de leurs mœurs, est la vie presque solitaire qu'ils menent, & le peu de communication qu'ils ont entr'eux. Chacun vit retiré dans l'intérieur de sa maison; tout ce qui la compose se réduit à un Maître & des Esclaves : l'un ne sait que vouloir, les autres ne savent qu'obéir, & il n'y a lieu dès-lors à aucun commerce de complaisances.

Lorsque les femmes sortent, elles sont

couvertes d'un voile blanc, qui les cache entièrement à la vue. Leur amuſement conſiſte à aller voir leurs parens, & à viſiter les tombeaux qui ſont autour de la Ville. Lorſqu'un mari eſt abſent, il n'eſt point de la décence qu'il paroiſſe garder le moindre ſouvenir de ſa femme; ce n'eſt qu'à ſes enfans & à ſes amis qu'il peut donner de ſes nouvelles, & s'il veut lui en donner, ou en avoir des ſiennes, il faut qu'il le faſſe indirectement. Les femmes ſont obligées d'uſer de la même circonſpection. Ce n'eſt pas le ſeul uſage biſarre que l'on trouve chez ces Peuples, & il en eſt beaucoup d'autres dont on ſeroit auſſi embarraſſé de rendre raiſon. Qu'on nous diſe, par exemple, pourquoi un Chrétien, qui reçoit deux cent coups de bâton d'un Turc contre qui il lui eſt défendu de ſe défendre, eſt obligé de ſe faire Muſulman?

L'agriculture

L'Agriculture eſt preſque auſſi négligée en Turquie, que l'y ſont les autres Arts, & la plupart des terres reſtent incultes. Elles appartiennent toutes au Sultan qui en donne l'uſufruit à qui bon lui ſemble. Les principaux revenus de ce Prince conſiſtent dans la diſtribution de ces mêmes terres, dont il donne ſouvent l'uſufruit moyennant une rétribution; dans la confiſcation des biens des Bachas & des autres grands de ſa Porte, qu'il fait preſque tous mourir pour s'emparer des richeſſes qu'ils ont acquiſes de ſon aveu; dans le produit immenſe que donne la vente des places du Gouvernement, & des Charges de Judicature; dans l'induſtrie avec laquelle ſes Agens vexent le Peuple; & dans les vols conſidérables qui ſe font ſous ſon autorité, qu'il trouve moyen de faire rentrer dans ſes coffres.

Outre ces revenus accidentels, le Sultan a

des revenus fixes ; tels ſont le *ſurſad*, qui ſe paie pour le logement ; l'*avores*, qui n'eſt cenſé ſe lever que pour les beſoins preſſans de l'Etat, & qui cependant ſe perçoit tous les ans ; enfin, le *dgel auterazi*, dont l'objet eſt de fournir aux dépenſes qu'entraînent les ſéjours du Sultan à la campagne.

Ces impoſitïons ſe perçoivent avec la derniere rigueur, & l'on donne à ceux qui n'ont point le moyen de ſatisfaire, la baſtonade en pleine rue, juſqu'à ce que quelqu'un des Spectateurs, ému de compaſſion, paye pour eux. Les terres & les maiſons dépendantes de la Mecque, ſont exemptes de ces taxes : exemption qui a encore lieu pour les Religieux, les Janiſſaires, les Spahis & les Cherifs. Ces derniers, qui ſont deſcendans de Mahomet, jouiſſent d'un autre privilége, c'eſt de battre qui bon leur ſemble, ſans qu'il oſe ſe défendre.

L'AMANT TIMIDE,

ANECDOTE GALANTE.

LA fameuſe Ninon étoit auſſi incapable de coquetterie que de fidélité. Toutes ſes réflexions étoient faites, dès que le cœur avoit parlé. Elle ne voyoit point alors de raiſon de ſe défendre. Accoutumée à l'inconſtance, elle ne craignoit point un inconſtant. Philoſophe par un ſyſtême approfondi, quoique faux, elle ne redoutoit point les remords. Il étoit donc naturel que le ſentiment décidât, & que décidée par lui, elle ne fît point acheter des plaiſirs qu'elle vouloit donner.

Elle ne montra jamais mieux ſon caractère que dans une avanture qui exerça toute ſa

ſenſibilité, & dont on a ignoré les détails préliminaires.

Tout le monde ſait qu'elle aima Pécour, célèbre Danſeur de ce temps-là, à qui quelques femmes de qualité avoient fait une réputation, mais à qui elles n'avoient pas donné ce caractère d'eſprit entreprenant & audacieux, qui fixe la bonne fortune en entraînant néceſſairement les femmes, & aſſure tous les ſuccès en diſpenſant de tous les ſoins. Pécour n'étoit encore que connu ; il ignoroit qu'il pût être célèbre. Ses aventures n'avoient pour lui que leur réalité propre. Il étoit flatté de plaire à des femmes de la Cour, mais ſans penſer que des conquêtes ſi brillantes ſont un droit à toutes les autres. Il étoit modeſte malgré l'éclat de ſes triomphes; & ſe croyant trop honoré d'avoir des Maitreſſes illuſtres, il avoit encore la puſillanimité de l'eſclave, & les ſcrupules de l'Amant.

Tel étoit Pécour lorſque Ninon s'éprit de lui. Ce n'étoit point ſon éclat naiſſant qui la diſpoſoit à l'aimer. Ninon ne voyoit rien de célèbre qui ne fût au deſſous d'elle ; elle honoroit par un regard le vainqueur de toutes les femmes. Ce qui la ſéduiſoit dans Pécour, étoit le talent, les graces, l'air de ſanté, la jeuneſſe, & ce je ne ſais quoi qui fait les premières impreſſions, & prête un ſi grand charme aux qualités les plus réelles.

Ninon développa Pécour d'un coup d'œil ; elle vit qu'il l'aimeroit tendrement, mais qu'il avoit encore cette timidité qui retarde la plénitude du plaiſir. Quoiqu'elle eût beaucoup d'amour, elle en fut flattée : toutes les louanges l'ennuyoient, & Pécour l'eût ennuyée lui-même, s'il eût cherché à mériter ſes premiers regards par ces moyens uſés. Par la timidité il la louoit beaucoup mieux : c'étoi.

tout à la fois l'aveu d'un ſentiment profond, d'une admiration extrême, & d'une défiance qui lui offroit le plaiſir nouveau de faire connoître tous les plaiſirs à un homme qui avoit eu vingt Maitreſſes, & de faire tous les dons, après avoir eu elle-même vingt Amans.

Elle voulut s'amuſer d'un ſpectacle touchant. Plus flattée d'être aimée, que de jouir d'un Amant, elle conçut tout le plaiſir de faire naître par degrés une paſſion extrême, & elle voulut ſaiſir un bonheur qui s'offre ſi rarement, depuis que les hommes ſont devenus ſi sûrs de plaire.

Depuis quelques jours, elle voyoit dans Pécour une aſſiduité, un empreſſement ſingulier. Sa joie ne fut pas ſecrette; elle en montra aſſez pour qu'il n'eût plus que cette incertitude qui accompagne l'amour naiſſant. Pécour s'y trompa, & elle s'en apperçut. Il

avoit tant d'admiration pour une femme que toute la terre célébroit, qu'il ne put ſe flatter d'avoir plu. Dans ſa prévention, il ne vit que des piéges ſous ces dehors careſſans. Il craignit que s'étant apperçue de ſes ſentimens, & les trouvant téméraires dans un homme ſi au deſſous de tous les Amans qu'elle refuſoit tous les jours, elle ne voulût le donner en ſpectacle, & le mettre dans ſa cour à la place de ces bouffons que toutes les jolies femmes ont à leur ſuite, pour remplir l'intervalle des plaiſirs & le vuide des Amans.

Sa prévention le rendit ſi timide, qu'il n'oſoit pas même la regarder. Il ne faiſoit ou ne diſoit plus rien qui ne fût une bêtiſe. Ninon voulant le raſſurer, l'embarraſſoit encore plus. Jamais des marques d'amour n'avoient mieux compromis la pudeur.

Il ſouhaitoit d'obtenir un tête à tête, mais

il n'osoit le demander. Il avoit balbutié l'aveu de ses sentimens, & elle y avoit répondu de façon à le plonger dans la plus cruelle incertitude. Etoit-il aimé? étoit-il moqué? Rien n'étoit pour lui moins décidé; ce qu'elle lui avoit dit appartenoit également à la coqueterie & à l'amour. C'étoit de ces réponses naïves & presque étourdies, qu'une femme fait lorsqu'elle est entraînée par la violence de ses sentimens, ou lorsqu'elle veut donner des espérances qui puissent devenir des ridicules & des sujets de plaisanterie.

Il étoit dans cet état, ne pouvant ni douter, ni croire, & n'osant rien demander. Ninon prévint ses desirs. Elle lui fit dire qu'elle avoit à lui parler, & lui donna l'heure de sa toilette pour se rendre chez elle.

Il ne pensa que c'étoit un rendez-vous, que lorsqu'étant arrivé dans son cabinet, dans

dans ce lieu de myſtère & de volupté, toujours ſi peuplé dans les heures oiſives, il s'y vit ſeul, vis-à-vis d'une femme qu'il adoroit, & à qui il avoit appris l'excès de ſon amour.

La toilette étoit preſque finie lorſqu'il y arriva. Les choſes tendrement équivoques par leſquelles Ninon débuta, le jetterent dans un ſi grand trouble, qu'il prévit tout l'embarras où il ſe trouveroit lorſqu'elle auroit renvoyé ſes femmes. Il ſouhaita preſque de pouvoir ſe retirer. Le bonheur qui ſembloit lui être annoncé, paſſoit ſi fort ſes eſpérances, qu'il ne pouvoit le croire poſſible. Ninon paroiſſoit offrir lorſqu'il n'oſoit pas même eſpérer. C'en étoit trop pour qu'il ne s'enviſageât pas comme l'objet d'un perſifflage concerté. Ses plus aimables qualités & ſes plus brillantes fortunes s'offroient vainement à ſon eſprit pour

le raſſurer, il voyoit dans Ninon une divinité ſuprême.

Lorſque les femmes ſe furent retirées, Ninon qui ſuivoit ſes mouvemens, lui dit : Je vous ai prié de me voir ce matin, vous allez m'en demander la raiſon ? Non, répondit-il, avec beaucoup d'émotion ; j'attendrai que vous me l'appreniez. Si vous l'avez devinée, cela n'eſt pas généreux, reprit-elle ; c'eſt abuſer de l'avantage de votre ſituation. Ma ſituation, repartit-il, eſt telle que je ne puis rien deviner, ni rien croire ; de grace, épargnez un homme qui ne peut s'aveugler. J'ai pris pour vous des ſentimens, j'ai oſé vous les apprendre, tout cela a pu vous paroître téméraire ; mais j'ai eu depuis une conduite qui a dû me faire trouver grace devant vous. Je vois que vous avez formé le deſſein de vous moquer de moi, je ſais que je ne mérite pas de vous plaire ; mais me trai-

teriez-vous plus mal ſi je m'en étois flatté ? Vous êtes bien injuſte, reprit Ninon ; vous me dites des choſes dont je devrois m'offenſer : je ſerois fondée à vous demander quel caractère vous me ſuppoſez. Sans doute, répondit-il, ſi cet extérieur de bonté étoit ſincére, rien ne feroit plus impertinent que mes réponſes ; mais il ne l'eſt point, & ne peut l'être, & la judicieuſe Ninon doit me pardonner une incrédulité.... Mais pourquoi ne vouloir pas croire que vous m'avez touchée ? Quand je fais tout pour vous l'apprendre, quand je m'expoſe au riſque de vous paroître étourdie, ſe peut-il que toute ma récompenſe ſoit d'éprouver une injure ? Eh, ce ſont ces mêmes bontés, trop grandes & trop peu croyables, qui me rendent ſi incrédule, ſi triſte, ſi chagrin, répondit-il. Je doute d'un bonheur que je ne mérite pas ; j'en prends toutes les marques pour

des plaiſanteries. Toute vive que puiſſe être la tendreſſe d'un homme ordinaire, elle eſt payée par un regard; des bontés trop marquées doivent lui être ſuſpectes. Mais il faut bien que j'aie des bontés, puiſque vous n'avez point de confiance, reprit-elle avec une impatience affectée. Sans cela vous ſeriez dix ans à m'entendre, & vingt à me croire; cela feroit une jolie paſſion! Je vous vois amoureux, mon cœur eſt le prix de votre amour, il faut bien que je vous le diſe, puiſque vous ne le devinez pas, & que je vous le prouve, puiſque vous en voulez douter.

Elle avoit dit ceci d'un ton un peu comique; Pécour ne put plus ſe contraindre. C'eſt trop me maltraiter, lui dit-il. De grace, Mademoiſelle, ayez plus d'humanité, & ne vous faites pas plus injuſte que vous n'êtes. Un cœur ſincère mérite du moins des égards. En

vous donnant le mien, je ne me ſuis point aveuglé; je n'ai rien eſpéré de ma paſſion extrême, j'ai cédé à ma deſtinée : elle étoit aſſez cruelle, puiſque j'aime ſans eſpérance : pourquoi me punir d'un malheur ?

Il alloit ſortir en diſant ces mots. Le mouvement qu'il fit marquoit le plus grand déſeſpoir. Ninon le regarda : ſes yeux étoient mouillés de larmes; il étoit pâle & prêt à ſe trouver mal; l'amour, en altérant ſes traits, lui prêta toutes les beautés. Ninon s'enivra du bonheur d'être adorée. Elle ne voulut pas le laiſſer ſortir. Pour l'arrêter, elle n'eut beſoin que d'un regard, l'amour y avoit mis toute ſon expreſſion. Ecoutez-moi, lui dit-elle, en lui prenant la main : je vous aime; en douterez-vous toujours ? Non, répondit-il, en tombant à ſes genoux, je n'en douterai plus. Quand je refuſois de le croire, vous ne me

le diſiez pas de même : ce n'eſt pas le mot qui perſuade, c'eſt le ton. Je ſuis le plus heureux des hommes. Puiſſe ma tendreſſe vous prouver tout mon bonheur !





DIALOGUE

Entre Diogene et Platon.

Diogene. Laiſſez - moi, Platon; la compagnie d'un vrai Philoſophe, comme je le fus, ne convient pas à un Courtiſan du Roi de Syracuſe. Je dois vous éviter comme un homme infecté de la plus dangereuſe des contagions, de la peſte de la ſervitude.

Platon. Celui qui peut prendre pour de la liberté un orgueil brutal & une ſauvage indécence de mœurs, peut bien regarder comme eſclave quiconque vit dans une Cour, quelque pure qu'y ſoit ſa conduite, quelque libre qu'y ſoit ſon langage. Mais j'ai appris de mon illuſtre maître, l'incomparable Socrate, que le but de la Philoſophie devoit être de

procurer & d'accroître le bonheur de la Société. Ce n'eſt ni dans un tonneau, ni dans une cellule que le véritable Philoſophe ſe renferme; ſa place eſt dans les Aſſemblées du Peuple, ou dans les cabinets des Rois. Tandis que ceux de votre ſecte paſſent leur vie à inſulter les Grands & à divertir la Populace, le Philoſophe éclaire ceux qui gouvernent le monde; il échauffe dans leur âme l'humanité, la juſtice, la tempérance, l'amour de la ſolide gloire; il réſiſte à leurs paſſions lorſqu'elles les emportent au delà de la vertu. Il fortifie leur raiſon par les antidotes qu'une mâle franchiſe oppoſe au poiſon de la flatterie.

DIOGENE. Vous voudriez me faire entendre que vous êtes allé à la Cour du jeune Denis, pour lui donner des antidotes contre le poiſon de la flatterie; mais je ſais qu'il ne vous appella qu'afin de rendre ce poiſon

plus agréable. Sa vanité étoit trop délicate pour se contenter du breuvage insipide de la flatterie ordinaire; l'assaisonnement qu'y ajoutoient vos louanges en rendoit le goût plus piquant & l'ivresse plus sûre. Le plus dangereux des flatteurs pour un Prince, est, sans comparaison, un Philosophe rampant.

Platon. Si c'est ramper que de ne pas traiter un Prince avec la brutale grossiéreté que vous montrâtes à Alexandre lorsqu'il vint vous visiter, je n'ai rien à vous répondre. Mais si j'ai cherché à me rendre agréable à Denis, ce n'étoit pour aucun intérêt qui me fût personnel, mais pour le bien de son Peuple & pour le sien. J'ai tâché de diriger sa vanité vers des objets utiles. Sachez, Diogene, que quiconque veut servir les hommes & sur-tout les Princes, doit ménager leurs foiblesses, & prendre autant de peine pour les gagner à la

vertu, par une prudente & légitime complaisance, que les autres en prennent pour les entraîner dans le vice par une criminelle adulation.

DIOGENE. Si vous aviez un peu de ma sagacité, vous auriez vu que ce projet ne pouvoit avoir aucun succès. Que n'alliez-vous plutôt prêcher la chasteté à Laïs? Un Philosophe chez une Courtisanne, faisant des leçons sur la décence & l'honnêteté, n'est pas un plus ridicule animal qu'un Philosophe dans le cabinet ou à la table d'un Tyran, déclamant sur le patriotisme & la liberté. Quel effet les leçons de votre fameux Disciple Aristote ont-elles produit sur l'esprit d'Alexandre, Prince assurément plus capable d'instruction que le jeune Denis? Les préceptes du Philosophe ont-ils empêché le Conquérant d'égorger son bon ami Clitus, pour

lui avoir parlé avec franchiſe, ou de ſe croire un Dieu, parce qu'il recevoit l'encens des malheureux Eſclaves qu'il avoit vaincus ? Quand je lui demandai de ne pas intercepter mon ſoleil, j'humiliai plus ſon orgueil, & par-là je lui fis plus de bien qu'Ariſtote avec toutes ſes graves leçons.

Platon. C'eſt cependant à ces leçons qu'il dut de ne pas paroître, malgré ſes excès, indigne de l'Empire du monde. Si le guide de ſa jeuneſſe l'eût accompagné en Aſie, l'autorité de ce ſage & vertueux homme l'auroit ſans doute empêché, dans l'ivreſſe même des conquêtes, de s'abandonner aux paſſions qui ont flétri ſa gloire & dégradé ſon caractère.

Diogene. Si Ariſtote eût été en Aſie, & n'eût pas flatté Alexandre auſſi baſſement qu'Epheſtion, il auroit eu le ſort de Calliſ-

thêne, qu'il avoit envoyé au Roi, & que celui-ci fit périr. L'homme qui ne veut pas flatter doit vivre indépendant comme j'ai fait, & préférer un tonneau à un Palais.

PLATON. Croyez-vous, Diogene, que pour n'avoir jamais été à la Cour, vous n'ayiez jamais flatté? Eh, comment avez-vous donc gagné l'affection du Peuple d'Athènes, si ce n'est en flattant sa passion dominante, ce desir de voir ses Maîtres humiliés? Vos cyniques railleries étoient pour ce Peuple la plus agréable des adulations. C'est ce que vous saviez bien; & vous faisiez votre cour à la multitude, toujours envieuse & maligne, en essayant d'abaisser toute espèce de grandeur, & de confondre toute espèce d'ordre. Oui, vous dis-je, vous faisiez votre cour, & d'une maniere plus servile, plus injurieuse à la vertu que le plus bas flatteur ne l'a ja-

mais faite au Prince le plus corrompu. Le vrai Philoſophe dédaigne également l'un & l'autre de ces rôles. Dans les aſſemblées du Peuple ni dans les cabinets des Rois, il ne brigue jamais la faveur en careſſant le vice. S'il ne peut réuſſir à faire le bien qu'il médite, il ſe retire avec honneur, comme un honnête Médecin quitte la chambre d'un malade dont le mal eſt incurable, ou qui ne veut pas prendre ſes remedes. Si au contraire il réuſſit; ſi, ſemblables à la muſique d'Orphée, ſes douces exhortations peuvent adoucir la férocité de la multitude & fléchir les eſprits à l'obéiſſance qu'exigent les loix & au reſpect que l'on doit aux Magiſtrats; s'il peut former pour le Gouvernement des Etats un Timoléon ou un Numa, quelle gloire! quelle ſatisfaction! un Roi, un Miniſtre, un homme d'Etat élevé par la Phi-

losophie, est plus utile aux hommes que tous les Philosophes spéculatifs, & tous vos cyniques détracteurs des Princes & des Magistrats.

DIOGENE. Ne me parlez pas de cette musique d'Orphée qui apprivoisoit les animaux des forêts : une bête sauvage élevée à ramper & à lécher la main d'un maître, est un animal plus vil qu'il n'étoit dans sa férocité naturelle. Vous paroissez croire que l'emploi de la Philosophie est de façonner les hommes à la servitude ; mais je prétends qu'elle est faite pour défendre avec une généreuse & mâle vigueur leur indépendance & leur liberté. Vous vous proposez d'instruire ceux qui osent monter sur le dos de leurs semblables, à les mener d'une main légère ; mais je voudrois les voir fouler aux pieds de leurs égaux, qu'ils oppriment &

qu'ils outragent. Qui de nous deux eſt le meilleur ami de l'humanité ?

Platon. Selon vous, tout gouvernement ſeroit deſtructif de la liberté ; & moi, je crois qu'il ne peut y avoir de liberté ſans gouvernement. L'état de ſociété eſt l'état naturel de l'homme ; il y eſt porté par ſes beſoins, ſes infirmités, ſes affections. Les loix de la ſociété ſont des regles de conduite néceſſaires pour aſſurer le bonheur des individus de cet état. Le gouvernement eſt chargé du maintien & de l'exécution de ſes loix. Le meilleur gouvernement eſt celui qui les fait exécuter avec le plus d'exactitude & d'égalité, & le Peuple le plus libre eſt celui qui obéit avec le plus de ſoumiſſion à un ſemblable Gouvernement.

Diogene. Montrez-moi un Gouvernement qui ne faſſe uſage de ſon pouvoir que pour maintenir les loix de la ſociété, & je convien-

drai que le Peuple lui doit la ſoumiſſion la plus abſolue.

PLATON. La perfection ne ſe trouve pas dans les inſtitutions humaines; mais il eſt bien plus aiſé de les cenſurer que de les réformer. Il peut y avoir beaucoup de mal dans le meilleur Gouvernement; mais un honnête homme reſpecte les Loix & les Magiſtrats de ſon pays.

DIOGENE. Quant aux Loix de mon pays, je les reſpecte aſſez pour ne pas afficher une Philoſophie contraire au premier principe de la nature & de la ſageſſe, celui de ſa propre conſervation. Quoique j'aye aimé, comme Socrate, à babiller ſur de grands ſujets, je ne me ſuis pas ſoucié de boire la ciguë à ſon exemple. Mais vous m'auriez auſſi aiſément perſuadé d'aimer une femme laide, parce qu'elle eût été parée de la robe de Laïs, que de reſpecter

un

un ſot ou un fripon, parce qu'il eût été affublé d'une robe de Magiſtrat.

Platon. Tout ce que j'aurois deſiré de vous, c'eſt que vous n'euſſiez pas cherché à divertir la populace, en jettant de la boue ſur la robe d'un Magiſtrat, uniquement parce qu'il avoit cette robe & que vous ne l'aviez pas.

Diogene. Un Philoſophe n'a rien de mieux à faire qu'à répandre du mépris ſur ce pédanteſque appareil, que la multitude ignorante contemple avec un reſpect inſenſé.

Platon. Celui qui veut apprendre à la multitude à ne rien reſpecter, eſt plus inſenſé qu'elle. Les hommes ſages tâchent d'inſpirer au vulgaire de la vénération pour ces formes & ces cérémonies extérieures, afin d'affermir ſa ſoumiſſion à la Religion & au Gouvernement dont ces cérémonies ſont les ſimboles. Un Philoſophe peut-il s'oppoſer à des vues ſi ſalutaires ?

DIOGENE. Oui, s'il croit qu'on en abuſe pour appuyer les dangereux deſſeins de la ſuperſtition & de la tyrannie.

PLATON. Mais ne peut-on pas corriger les abus ſans détruire la choſe ?

DIOGENE. Les demi-réſolutions ne ſervent à rien; quand on veut reformer, il ne faut pas craindre d'abattre.

PLATON. Je ſais que vous & vos diſciples avez pour principe d'abattre tout ce qui eſt au-deſſus de votre niveau. L'orgueil & l'envie ſont les motifs qui vous animent. Il ne faut pas s'étonner que des paſſions, dont l'influence eſt ſi générale, vous ayent procuré tant d'admirateurs & de diſciples.

DIOGENE. Quand vous aurez établi votre République, ſi vous voulez m'y admettre, je vous promets d'y être un ſujet très ſoumis.

PLATON. Je ſais, Diogene, que ma Ré-

publique eſt une chimere ; mais on montre auſſi peu de connoiſſance de ce qui eſt praticable en politique, que j'en ai montré dans cet ouvrage, en ſuppoſant que la liberté d'une ſociété civile peut ſe ſoutenir par la deſtruction de tout ordre & de toute décence, ou s'affermir par la pétulance d'une ſatyre effrénée.

DIOGENE. Je n'ai connu aucun Gouvernement qui s'offensât de la ſatyre, lorſqu'elle attaquoit ceux qui blâmoient ou qui contrarioient ſes meſures ; mais je me ſouviens bien que les trente Tyrans d'Athenes appelloient deſtructeurs de tout ordre & de toute décence, ceux qui s'oppoſoient à leur petit deſpotiſme.

PLATON. Les noms ne changent rien aux choſes.

DIOGENE. Non, mais les noms ont un étrange pouvoir ſur les eſprits foibles. Si lorſque vous étiez en Egypte, vous aviez ri

du culte qu'on rendoit à un oignon, les Prêtres vous auroient appellé Athée, & vous auriez été lapidé par le peuple. Mais je présume qu'afin d'avoir l'honneur d'être initié aux mysteres de cette vénérable hiérarchie, vous vous prosterniez aussi dévotement qu'aucun adorateur de poireaux & d'oignons. Pour moi, je n'avois pas les jarrets si souples; aussi n'ai-je été initié dans aucuns des mysteres de la Religion ou du Gouvernement; mais j'ai été craint ou détesté par quiconque avoit quelque intérêt à faire respecter ces mysteres.

PLATON. Votre orgueil trouvoit son compte dans la haine & la crainte que vous inspiriez. Le Grand Prêtre d'une Divinité & le Chef d'un Etat sont moins distingués du troupeau du vulgaire, que celui qui se moque de toute religion & méprise toute espece de subordination. Mais finissons cette dispute; il y a de la

ſotiſe à raiſonner avec un homme qui cherche moins à trouver la vérité, qu'à montrer de l'eſprit. Adieu, Diogene, je vais converſer avec les ombres de Pythagore, de Solon & de Bias. Tu peux aller rire avec Ariſtophane, ou railler avec Therſite.

Fin de la première Partie.



TABLE

DES MATIÈRES

DE LA PREMIERE PARTIE.

Fin de la Table.

